
NEC TEMPORE NEC FATO
James McDonald

LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

TOME DEUXIÈME



PARIS

MAISON GOUPIL ET Cie

BOUSSOD, VALADON ET Cie, SUCCrs

NEW-YORK

CHARLES SCRIBNER'S SONS

743-745 BROADWAY

LIVRAISON DU 1er AVRIL 1886

ILLUSTRATIONS

DE MM. HENNER ET GREUX — GRASSET — Mme MADELEINE LEMAIRE

SAINT-ELME GAUTIER — MATHEY

EUG. LAMBERT — ALBERT AUBLET — CLAIRIN — GUSTAVE MOREAU

GIACOMELLI — KAEMMERER

HELLEU — GUILLAUMET — DUEZ — FLAMENG — LHERMITTE

ÉMILE LÉVY — PUVIS DE CHAVANNES, ETC.

LES

LETTRES ET LES ARTS




London published by ... successors to Goupil & Co ... New Bond Street W and 9 Rue Chaptal Paris Copyright regist...
JJ HENNER

LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

TOME DEUXIÈME



PARIS

MAISON GOUPIL ET Cie

BOUSSOD, VALADON ET Cie, SUCC^{rs}

NEW-YORK

CHARLES SCRIBNER'S SONS

743-745 BROADWAY

LES

LETTRES ET LES ARTS

BERRYER

OU

L'ORATEUR-AVOCAT



Tandis que le brillant historien des *Césars*, Champagny, successeur de Berryer à l'Académie française, prononçait l'éloge de l'orateur-avocat, cherchant honnêtement ce qui est resté de l'homme dans « l'ombre d'un grand nom », il me semblait voir une main se promenant par les airs pour tâcher de saisir le vent.

Est-ce à dire que l'éloquence de Berryer ait été quelque chose comme le « flot sonore » d'un célèbre orateur, contemporain d'Auguste, Q. Hatérius, « flot sonore, dit Tacite (1), qui s'évanouit avec lui » ?

Ce serait pousser les choses à l'excès. Mais il est très vrai qu'il y eut, dans la grande parole de Berryer, du *canorum illud et profluens* d'Hatérius, et qu'il y en eut assez pour qu'au temps même de ses plus belles prouesses oratoires, on se fît une idée plus haute de l'éloquence politique. Aux yeux de plus d'un bon juge, M. Guizot, dans les grands jours ; Thiers, tous les jours ; Montalembert, à la voix veloutée et mordante, qui ne parlait ni en professeur, ni en avocat, ni en journaliste ; Dupin, si excellent quand il

(1) Annal. IV, 61. — Hatérius vivait sous Tibère.

était bon, passaient pour l'efficace du discours, avant Berryer. Pour moi (2), en ce temps-là, l'humble collègue de Berryer et de ses illustres émules, j'ai le souvenir qu'ils m'amenaient à leur avis, celui-ci souvent, celui-là quelquefois, cet autre par aventure, ne fût-ce qu'en me fournissant les vraies raisons de persister dans le mien. De leurs discours mémorables, il n'en est guère dont je n'aie gardé, comme d'un bon sermon, quelque vérité qui ajoutait à ma valeur morale. Que m'est-il resté de ceux de Berryer? Rien, sinon ce qui reste d'un éblouissement passager, ou ce qu'on retient d'un concert où un grand artiste sans invention n'exécute que sa propre musique. On se souvient de l'exécution; on a oublié la musique.

Berryer ne me persuada jamais. Non que son idéal d'un roi de droit divin, gouvernant un pays libre, eût de quoi effaroucher ma passion de lettré pour les grandeurs monarchiques de l'ancienne France, ni que j'eusse, hélas! à opposer un idéal à son idéal. Bien que son drapeau ne fût pas le mien, Berryer ne trouvait en moi aucune prévention, aucun préjugé intraitable. J'étais d'un autre parti, mais je l'étais sans esprit de parti, sachant bien ce que je ne voulais pas, ignorant si ce que je voulais était meilleur; aimant le vrai, sans le confondre avec ma convenance, et sans le borner à ma conservation; en somme, prévenu fortement pour une seule chose, l'autorité, comme le bien qui assure tous les autres, dans notre pays. Si Berryer m'eût démontré que la France de la Révolution, éclairée d'en haut, en viendrait à résipiscence, jusqu'à placer ses libertés nouvelles sous l'égide de sa vieille royauté, j'étais prêt à lui en donner acte et, tout au moins, à examiner.

Il ne me le démontra pas. Il croyait à la légitimité; mais il n'avait pas cette foi qui ne se contente pas du sentiment, qui se nourrit et s'entretient par la science, par le raisonnement, par une longue habitude de méditer sur les mêmes choses. Berryer aimait la royauté de droit divin, comme on aime une belle légende. Quant à son libéralisme, si

(2) J'ai fait partie, dans le même temps que Berryer, de la Chambre des députés, de 1842 à 1848.

vous en ôtiez un fond très léger de généralités de sentiment, et un certain commerce d'avances et de courtoisie avec toutes les oppositions, le reste n'avait ni le caractère d'un système, ni même la consistance d'une opinion. C'était assez pour échauffer une tête vive, où, comme la rime chez les poètes, les mots suscitaient les idées; c'était trop peu pour opérer des conversions politiques.



Plus d'une fois, entendant Berryer et surpris de ne l'écouter que d'une oreille distraite, je m'imaginais sa doctrine aux mains d'un penseur, d'un Royer-Collard par exemple. Je songeais à ce que la science d'un tel homme, sa puissante méditation, auraient donné de corps au fantôme oratoire de l'illustre avocat; combien cette image de la liberté moderne, demandant à l'antique royauté son contrepoids et sa garantie, aurait eu grand air devant nos institutions de circonstance et d'expédients, nées de cette idolâtrie du droit sans devoir, où nous a amenés l'habitude de tout recevoir de l'État, sans lui rien donner!

Certes, si un tel penseur n'eût pas réussi à nous ramener, repentants ou réconciliés, aux pieds du comte de Chambord, tout au moins ses graves enseignements nous eussent-ils laissé, sur les bienfaits de la stabilité comme sur les périls de l'esprit de progrès, des impressions propres à faire renaître dans notre pays la foi politique.

* * *

Après l'art de persuader l'auditeur, il y a l'art de le contrarier à propos. Ce n'est pas la moins belle partie de l'éloquence politique et c'est peut-être

la plus efficace. Je parle, pour l'avoir connue, de cette contrariété salutaire qui nous trouble dans nos affirmations, qui nous force d'y regarder et quelquefois d'en rabattre, qui nous déshabitue peu à peu de croire que les opinions des autres sont des intérêts et nos intérêts des opinions.

Berryer ne me contraria jamais de cette façon-là. Tel il m'avait trouvé au commencement, tel il me laissait à la fin de sa harangue. Je n'en dirai pas de même de ces autres illustres que j'ai nommés. Que de fois suis-je sorti d'une séance où l'un d'eux avait occupé la tribune, me débattant contre quelque vérité tombée de sa bouche, poursuivi jusqu'au milieu des miens, harcelé jusque dans mon sommeil par cette vérité importune, ne sachant comment y contredire, et pourtant ne voulant pas m'y rendre, par cette fidélité au drapeau qu'on estime plus en politique que la fidélité à la vérité !

Il n'est pas d'orateur que j'aie admiré avec plus de désintéressement que Berryer. Je le soupçonnais de ne vouloir guère de moi que mes applaudissements, et je ne les lui marchandais pas. Je savais que cela ne tirait pas à conséquence. En battant des mains au jeu du grand acteur, je ne m'engageais à rien. Personne ne pensait à m'en demander compte. Il n'eût pas été aussi commode d'applaudir quelqu'un des autres diseurs éloquents de vérités désagréables. Si je m'avisais de les admirer, il fallait qu'il n'y parût pas. Les partis font, sur ce point, une police sévère. La plus légère marque d'approbation donnée à l'orateur opposant est notée comme une tentation de déserter. Aux plus beaux endroits de son discours, on ne vous permet qu'une immobilité de parti pris. Quand Berryer parlait, on pouvait se mettre à l'aise, et n'avoir pas de honte de son plaisir; ce n'était pas de la politique, c'était de l'art.

* * *

Le jour où Berryer fut élu à l'Académie française, il dit avec grâce que, pour un académicien, il était bien empêché, « n'ayant jamais su ni lire, ni écrire. » Ni écrire, prenons-le au mot, puisqu'il n'a rien écrit. Ni lire, j'en fus témoin le jour de sa réception, où son discours, la seule pièce qu'il ait écrite, le parut si peu et fut si médiocrement lu,



MONUMENT [illegible] RY[illegible] PAR [illegible]

qu'un de mes voisins me dit : « Votre Académie eut bien dû le dispenser de cette écriture et de cette lecture, et lui permettre de parler sans papier. » Il avait raison. Le don de parler, où il ne fut pas surpassé, et l'action, où il n'eut pas d'égal, voilà tout Berryer.

S'il faut croire, avec Démosthènes, qui s'y connaissait, que l'action est tout l'orateur, nul, en nos jours, ne fut plus orateur que Berryer. Chez nul autre, l'action ne fut l'effet d'un accord plus harmonieux de qualités extérieures plus éminentes. Il les avait toutes : un visage noble et épanoui ; un regard fier avec beaucoup de douceur et de caresses ; une voix dont la puissance ne trouva jamais d'ouïe rebelle, qui pouvait monter sans être criarde, descendre sans être sourde, s'enfler sans déclamer ; un geste qui colorait, fortifiait, achevait la parole, et qui, par sa variété expressive, était comme une seconde voix. D'une taille moyenne, à la tribune il paraissait très grand, alors qu'enlevé du sol par ses paroles, comme par des ailes puissantes, il semblait planer sur l'auditoire.

Pareille chose ne s'est vue qu'au théâtre de l'Opéra, il y a 50 ans, à ces représentations mémorables d'*Athalie*, où Talma jouait le rôle du grand-prêtre. Quand je veux me redonner une des plus vives joies de ma jeunesse, je n'ai qu'à me souvenir de cette scène de la prophétie, où, se dressant sur ses pieds, comme pour voir, par dessus les têtes de la foule, se lever, dans le lointain horizon des temps, une aurore mystérieuse, il disait du ton de la surprise et du ravissement, et comme prêt à quitter la terre :

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur son front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez !

Jamais illusion plus forte ne fut l'effet d'un art plus consommé. Talma, de taille moyenne, lui aussi, grandissait à mesure qu'il parlait, et le même acteur, qu'au lever du rideau on trouvait presque trop petit pour

l'ampleur du costume de grand-prêtre, dans la scène de la prophétie paraissait un géant.

Je n'oublierai jamais une certaine séance où Berryer, arrivé au point le plus vif de son discours, l'œil en feu, la sueur au front, les lèvres gonflées et bleuâtres, dont une légère écume blanchissait les coins, sa parole roulant comme un flot qui ne connaît pas de rivage, on lui cria de tous les bancs, comme si l'on eût craint que son cœur ne se rompît : « Reposez-vous! » — Non, fit-il, je prie la Chambre de me laisser continuer. » Et il continua, encore plus emporté et débordé, comme il arrive au torrent après l'obstacle franchi.

De quoi parlait-il? Il s'agissait, s'il m'en souvient, de la question des sucres. Berryer y plaidait pour la canne à sucre contre la betterave. Vous voyez d'ici tout son discours. La canne à sucre est le principal produit de nos colonies; nos colonies l'expédient à la métropole qui leur apporte en échange ses produits. Par qui se fait ce double transport? Par toute une marine marchande où se recrute notre marine militaire. Or, où va la marine française, va le pavillon défenseur des faibles, libérateur des opprimés, appelé et salué par tout ce qui souffre... et le reste. Par quelle rhétorique naturelle il développait et précipitait ces raisons, et comment l'avocat s'élevait jusqu'aux cîmes de l'éloquence politique, il m'est plus aisé de ne pas l'oublier que de l'exprimer.

Sous cette action irrésistible, je ne pesais pas les raisons; j'entendais un magnifique instrument dont toutes les cordes vibraient de concert, et je vibrais à l'unisson. Un moment, mes yeux se mouillèrent de larmes. Me penchant alors vers mon collègue Vitet, qui siégeait sur les mêmes bancs que moi : « Savez-vous, lui dis-je, pourquoi je pleure? Je vérifie la justesse du mot de Buffon sur l'éloquence : « C'est le corps qui parle au corps. » Mon esprit était indifférent, mais tous mes nerfs tressaillaient.

Tel m'a paru Berryer, orateur politique. Si ce n'est plus qu'un nom, ce nom signifie quelque chose dans la langue de la gloire. Les générations futures regretteront de n'avoir pas entendu « le monstre », et peut-être ce regret empêchera-t-il quelque vaillant stagiaire de dormir. Certes, c'est là

un beau lot, surtout quand l'homme, ainsi loti, a goûté tous les enivrements et recueilli tous les profits de la gloire viagère. Il n'y a au-dessus d'un tel orateur que l'orateur-écrivain, qui lui-même n'a au-dessus de lui que les hommes divins auxquels il a été donné de fonder ou de conserver les sociétés humaines.

DÉSIRÉ NISARD.



LA NYMPHE

SOUS L'OMBRE RECUEILLIE ET COMME SOLENNELLE,
ELLE SONGE, LES PIEDS PENDANTS DANS LES ROSEAUX ;
SUR SON VENTRE POLI LE CIEL CALME ET LES EAUX
CROISENT LE CLAIR REGARD DE LEUR DOUBLE PRUNELLE.

C'EST L'ESPRIT DU PRINTEMPS QU'UN SOUFFLE BERCE EN ELLE
AVEC CELUI DES FLEURS ET LE CHANT DES OISEAUX,
ET L'AUTOMNE A FILÉ DANS L'OR DE SES FUSEAUX
SES CHEVEUX QU'UN VENT FRAIS EFFLEURE DE SON AILE.

LA SPLENDEUR DES ESPOIRS, LA GLOIRE DES DÉCLINS,
LES RÊVES ÉPERDUS DONT TOUS LES CŒURS SONT PLEINS,
LA FEMME PORTE, EN SOI, L'AME ENTIÈRE DU MONDE!

TORTURE DES AMANTS, SA SEREINE BEAUTÉ
EST L'ASTRE SUSPENDU, DEVANT L'HUMANITÉ,
ENTRE LE DOUBLE ABIME OU DORT LE CIEL ET L'ONDE.

ARMAND SILVESTRE.

A PROPOS

DE DEUX

AQUARELLES DE MME MADELEINE LEMAIRE

MADAME JANE HADING

A Monsieur Louis Ganderax,
Homme de lettres,
à Paris.

N... Mars 1886.

Cher et honoré Monsieur,



ous ne sauriez croire combien la consultation que vous m'avez fait la faveur de m'adresser, il y a quelques semaines, sur l'organisation d'un Conservatoire dans la capitale du Roi, mon maître, m'a causé de satisfaction, bientôt suivie, hélas! de graves tourments. Éloigné depuis si longtemps de Paris, où j'avais vécu, pendant plusieurs années, lorsque j'étais secrétaire à l'Ambassade, j'ai retrouvé dans votre lettre comme un écho charmant du bruit joyeux de la grande ville, et comme un parfum délicat de sa raffinée et coquette élégance. Ce portrait, que vous aviez joint à votre envoi, m'a ravi par sa grâce à la fois voluptueuse et provocante. J'ai reconnu Mademoiselle Réjane, la délicieuse

comédienne aux débuts de laquelle j'avais applaudi. J'ai eu, dans un éblouissement rapide, la vision de la salle resplendissante de lumières, pleine d'hommes célèbres, parée de femmes souriantes. Un bruit de musique a bourdonné à mes oreilles, les applaudissements ont suivi, roulant comme un tonnerre, et, malgré moi, j'ai fermé les yeux, me disant : j'y suis encore, je n'ai qu'à étendre la main pour toucher le bois du fauteuil d'orchestre, qu'à relever les paupières pour que, dans son cadre radieux, le tableau captivant, prodigieux et unique de la vie parisienne m'apparaisse. Je n'ai pas su résister à la tentation. J'ai regardé, mais le fugitif mirage s'est évanoui, et, soupirant, je suis resté, votre lettre et le portrait à la main, avec un trouble amer dans le cœur.

A la séance du Conseil, dans l'après-midi, j'ai eu des distractions. Sa Majesté, qui présidait, m'a examiné avec surprise, puis avec mécontentement, et enfin s'est levée en disant :

— J'ai un peu mal à la tête : je vais prendre l'air sur la terrasse. Messieurs, continuez le travail, je m'en remets à vos lumières... Baron, suivez-moi.

A peine étions-nous hors de la salle, que le Roi s'est arrêté, et avec l'accent à la fois bienveillant et railleur qui lui est familier lorsqu'il me parle dans l'intimité :

— Il paraît que la question d'Orient ne vous intéresse pas aujourd'hui? Vous êtes fort loin des Serbes et des Bulgares...

— C'est vrai, sire, ai-je répondu, je le confesse humblement...

— Et qui peut troubler à ce point les idées d'un conseiller aulique?

— Une lettre, une simple lettre, mais qui porte le timbre de Paris.

A ces mots, Sa Majesté a rougi — n'oubliez pas que mon gracieux maître n'a que vingt-cinq ans — et poussant un soupir, le même que j'avais poussé le matin, moi qui ai la tête grise :

— Ah! Paris!...

Il a d'un doigt nerveux chiquenaudé le revers de son uniforme, et soupirant pour la seconde fois :

— Vous rappelez-vous, baron, nos deux voyages?... Oh! l'heureux temps!

Les beaux jours insoucieux et libres!... Je n'étais encore que prince héritier, je gardais l'incognito, et je vous avais pour seul mentor... C'était au mois de mai : sous les premiers soleils la verdure poussait aux branches, l'air était doux, la poussière sentait la vanille, et nous allions légers, dans une sorte d'ivresse, trouvant les femmes plus jolies et la vie plus riante.

Il prit un temps, comme vous dites au théâtre, et d'un air négligent :

— Et votre lettre, que dit-elle ?

— Sire, elle a trait à une des intéressantes créations projetées par Votre Majesté : à celle d'un Conservatoire.

— Oui vraiment... Ce sera, je crois, une institution utile... Mais à la condition que nous ne nous montrions pas exclusifs... L'art officiel : parfait! Mais l'art libre : excellent! Ne réglementons pas trop le talent, de crainte de l'étouffer. A Paris, parmi les artistes qui fixent l'attention publique, il n'y a pas que des petits prodiges, issus de l'École. Il y a aussi des comédiens et des comédiennes, produits spontanés d'une culture indépendante : espèces de sauvageons, poussés brusquement au milieu du parterre, qui ont un éclat plus violent, un parfum plus pénétrant, et s'imposent d'une façon plus irrésistible à l'admiration de la foule. Nous en avons eu la preuve... Rappelez-vous, baron ?

La parole du Roi devint plus lente, il agita la tête, et murmura :

— Ah! Paris.

Puis, accoudé à la balustrade de la terrasse, il demeura silencieux, laissant ses yeux rêveurs errer sur l'horizon. Devant lui s'étendait la ville, avec ses maisons bariolées, ses monuments aux coupoles byzantines, aux clochetons en forme de minarets, car chez nous l'Orient apparaît déjà, et on sent que notre ville a été, tour à tour, possédée par les chrétiens et les musulmans. Le Danube, dans le fond, coulait tumultueux entre ses îles couvertes de bois noirs, et sous le ciel d'hiver d'un gris mélancolique, des vols de hérons passaient, allant du côté du soleil. Le Roi songeait. Et en moi-même, comme si une chaîne invisible eut lié mon imagination à la sienne, je suivais sa rêverie, et je voyais se dérouler toutes ses pensées.

Vous vous demandez certainement, cher et honoré Monsieur, quel rapport

cette méditation profonde du Roi mon maître, en face du Danube, qu'on se plaît à appeler bleu et qui est jaune, peut bien avoir avec cette question du Conservatoire au sujet de laquelle j'ai eu l'heureuse idée de vous consulter. Un rapport très intime : vous allez, dans un instant, le constater. Et pour vous le faire mieux apparaître, je vous demande la permission de vous raconter les deux voyages auxquels sa gracieuse Majesté a daigné faire allusion. Peut-être les voies que je suis vous paraîtront-elles un peu détournées. Mais on n'a pas impunément passé vingt ans de sa vie dans les ambassades, et vous n'ignorez pas que, pour les diplomates, le chemin le plus long est toujours le meilleur.

Donc, c'était il y a cinq ans. Le Roi — que nous avons eu la douleur de perdre l'an dernier — voyant son fils en possession de tous ses grades universitaires, maître en tactique, le Feld-Maréchal, son gouverneur, lui ayant, sur le papier, enseigné tous les secrets de l'ordre compact et de l'ordre dispersé, bien taillé, blond et le visage rose, craignit pour l'héritier du trône, l'oisiveté dans une Cour où ses volontés devaient être des lois acceptées par tous les hommes, et ses désirs des ordres souhaités par toutes les femmes. Il résolut de le faire voyager et m'attacha à sa personne. Nous partîmes, avec un large crédit sur plusieurs banquiers de l'Europe, et notre première étape fut Paris. A peine débarquée à l'hôtel — le prince, pour être plus libre, n'avait pas voulu descendre à l'Ambassade — Son Altesse demanda le journal et examina le programme des théâtres. Les théâtres! Ah! Les Parisiens, que leur bonheur a blasés, ne se doutent pas de l'attrait magique exercé sur les étrangers par ces deux mots. C'est que le théâtre est le résumé le plus complet de la vie parisienne, c'est que sur la scène, Paris lui-même, incarné dans le drame ou la comédie, pleure avec une sensibilité pénétrante, ou rit avec une intarissable gaîté.

— De l'Offenbach! s'écria le prince, voilà notre affaire : allons à *Belle-Lurette!*

Je vous confesserai, cher et honoré Monsieur, que j'ai un peu oublié la pièce, mais ce qui est resté présent à mon esprit, c'est le trouble profond dans lequel l'apparition de l'artiste qui jouait le rôle principal, jeta Son

Altesse. Soit qu'elle chantât, soit qu'elle parlât, le prince l'écoutait, comme en extase. Tout avait disparu : poème, musique, acteurs, actrices, rien n'existait plus que la délicieuse femme qui rayonnait, pimpante et coquette, dans la fleur de ses vingt ans.

Aussitôt le rideau baissé, sans explications, comme s'il ne pouvait être question d'une autre :

— Baron, comment se nomme-t-elle ? dit Son Altesse.

Je répondis : Jane Hading, Monseigneur.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai regardé l'affiche en entrant.

Le prince sourit d'un air approbateur.

— Jane Hading, reprit-il. Elle est donc Anglaise ? C'est singulier, elle n'a pas d'accent... La ravissante personne !

Son Altesse parut hésiter puis, prenant son parti :

— Qui est-elle ? Allez donc vous informer, mon cher ami...

J'étais son cher ami ! Je sortis dans le couloir et, avisant une ouvreuse à la figure digne et complaisante, quelque cousine éloignée de la madame Cardinal de votre spirituel compatriote M. Ludovic Halévy, je me mis en devoir, avec une réserve diplomatique, de lui tirer les renseignements attendus par mon prince. Mais tant d'astuce n'était point nécessaire, ou, peut-être, ma tenue inspirait-elle la confiance, car à peine eus-je dit quelques mots que la bonne dame se répandit en confidences.

— Comment, si elle est Anglaise ? Mais jamais de la vie ! Française ! Tout ce qu'il y a de meilleur teint ! Et presque Française et demie, car elle est de Marseille ! Elle s'appelle Hadingue, de son nom de famille ; on a coupé la terminaison : c'est plus gentil... Ça a un air coquet ! Et puis Hadingue... Badingue... on aurait pu plaisanter !...

A cette allusion je pris un air très froid. L'ouvreuse ne le remarqua pas et poursuivit .

Enfant de la balle, mon cher monsieur, comme tous les grands artistes, d'ailleurs. Ça a joué la comédie à trois ans !.. Son père était un acteur de drame, adoré dans le Midi, comme qui dirait le Mélingue de Lyon et de

Marseille... Quand il jouait Lagardère, au lieu d'avoir, au tableau des Fossés de Caylus, une poupée en carton dans les bras, il prenait sa fille... Voyez-vous la chère petite mignonne blottie contre l'épaule de son père, dans la nuit du décor, un peu endormie, car c'était l'heure du sommeil, et entendant, entrecoupées par le choc des rapières, les répliques vibrantes : « Laisse-moi seulement toucher ton épée... il ne m'en faudra pas plus pour aller jusqu'à ta poitrine!..... » « Ah! prenez garde! M. de Nevers, vous allez blesser votre enfant!... » Le théâtre vous entre ainsi jusqu'au cœur par les oreilles, voyez-vous, mon cher monsieur... Aussi la petite Jane en rêvait, et il n'y eut pas à songer à l'empêcher d'être artiste... Ah! dame, alors il fallut travailler double! Elle cousait elle-même ses costumes, tout en étudiant ses rôles. Elle a commencé par jouer la comédie et le drame : le *Passant,* les *Orphelines,* et tant d'autres... Mais le métier n'était pas assez productif. Il devint nécessaire de changer de genre. Il n'y a que les étoiles du chant qui sont payées cher... Alors, en avant la musique! Ça lui faisait gros le cœur de donner dans l'opérette. Mais il y avait la famille qui était là, derrière elle, avec le père qui s'éreintait à courir la province, et la mère qui gardait les petits frères à la maison. Elle se résigna et en fut récompensée, car elle eut de bien grands succès avant de venir chez nous. Au Caire, à Alger, à Marseille, elle était en vedette. Cependant Paris l'attirait. Et un beau jour elle y est arrivée. Elle a joué pendant un an au Palais-Royal, puis elle est entrée à la Renaissance. Elle a créé la *Jolie Persane,* et maintenant elle chante *Belle-Lurette*... Je vous la recommande dans son costume d'arlequine. Il a été dessiné par un grand peintre de Paris, qui est une femme... Mais vous savez, mon brave homme, il vaut mieux que je vous prévienne, cette jeunesse-là, c'est comme le Mont-Valérien : ça jette des feux, et c'est imprenable!

J'ai donné un louis à l'ouvreuse, qui a souri et haussé les épaules, j'ai cru l'entendre murmurer entre ses dents : vieux serin; mais je n'y ai point attaché d'importance, et je suis rentré dans la loge pour tout raconter à Son Altesse.

Comme je finissais, le rideau se releva. Le prince se replongea dans sa contemplation, et moi-même je pris à suivre le jeu de la belle actrice un intérêt tout particulier. Il m'apparut que la verve fantaisiste qu'elle montrait,



sentait un peu l'effort, comme si sa nature ne se prêtait pas à l'expression franche des sentiments que son rôle l'obligeait à traduire. Le proverbe italien me revenait à la mémoire : « traduttore, traditore ». Et il me semblait que, par trop de distinction native, elle trahissait un peu cet ouvrage plein de joyeuses calembredaines. Elle faisait pourtant bien tout ce qu'elle pouvait : chantant, se trémoussant, souriant de ses belles lèvres et de ses doux yeux. Mais malgré tout on devinait sous ses folâtres allures un peu de mélancolie. Le prince, lui, trouvait tout admirable. Et rouge, animé, n'avait pas assez de regards pour la ravissante arlequine.

A la fin du second acte, il se retourna brusquement, et d'une voix que je ne lui connaissais pas :

— Baron, il faut absolument que j'exprime mon admiration à cette exquise comédienne...

Je fis un haut-le-corps :

— Mais, Monseigneur, pour cela il faudrait aller dans les coulisses.

— Allons-y.

— On ne vous laissera pas entrer.

— Je me nommerai.

— Grand Dieu ! Mais Votre Altesse va se compromettre !... Tous les journaux, demain, raconteront l'histoire... Que dira le Roi votre père ?

— Baron, mon père est dans sa capitale, et moi je suis ici... Au diable la contrainte ! Si vous réussissez à me faire voir de près cette adorable personne, vous aurez la plaque de notre ordre des Niebelungen.

Cette plaque, c'était mon rêve ! Le comte Stecki l'avait obtenue, à force d'intrigues, et moi je ne la possédais pas encore.

— Eh bien ! Monseigneur, dis-je, faiblissant, allons après le spectacle attendre à la porte des artistes.

Vous savez, cher et honoré Monsieur, ce qu'est cette sortie sur l'horrible rue de Bondy. Il pleuvait. Nous restâmes plantés sur nos jambes, au bord d'un mur couvert d'affiches en lambeaux, à quatre pas d'un coin fangeux et infect où s'égouttait l'eau des toits, glacés, crottés, mais patients. Le prince, qui ne se sentait pas à sa place, serrait les dents, et enfonçait sa

moustache blonde dans le col de sa pelisse. Je l'ai vu depuis sous le feu d'une batterie turque. Il avait cette même figure. De temps en temps, des hommes sortaient, voûtés, tristes, maigres, glabres, et je devinais que c'étaient les acteurs qui m'avaient tant fait rire. Des femmes s'en allaient, sous de misérables waterproofs, ouvrant des parapluies aux baleines cassées, et je reconnaissais les figurantes, l'heure d'avant vêtues de velours et de satin. Nous attendions toujours. Notre société s'était augmentée d'un fiacre dont les lanternes jaunes éclairaient à peine sous la buée de leurs vitres ruisselantes. Soudain un pas net et rapide résonna dans le couloir sombre. Une forme svelte passa devant la loge du concierge, et très simple, suivie d'une dame en noir, celle que nous guettions parut.

— Tiens! il pleut! dit-elle de sa voix claire. Allons, vite, maman!

Elle s'avança sous l'averse. Le prince, sans dire un mot, ouvrit la portière et, la tête découverte, fit monter les deux femmes. La comédienne le regarda de son air candide, sourit, un peu étonnée, et dit :

— Merci, monsieur.

Et le fiacre s'éloigna. Silencieux, le prince me prit le bras, et sans souci de l'eau qui tombait, nous revînmes tout le long des boulevards. En arrivant à l'hôtel, Son Altesse rompit le silence et me dit : c'est une jeune fille, baron. D'où je conclus que, depuis la sortie, il n'avait pas cessé de penser à la belle chanteuse et qu'il était plus ému qu'il ne voulait le paraître.

Notre séjour à Paris, à la suite de cet incident, se trouva abrégé. Le prince partit pour l'Angleterre. Mais il s'y ennuya, et nous rentrâmes chez nous beaucoup plus tôt que le Roi ne l'eût souhaité. Son Altesse ne fit jamais une allusion à notre soirée, il parut l'oublier, et même ne me donna pas la plaque de l'Ordre que j'avais pourtant bien gagnée. Je ne l'eus que deux ans plus tard, à l'occasion de son mariage.

Comme vous le savez, cher et honoré Monsieur, Son Altesse avait épousé une princesse de Saxe-Hohenlinden, de très grande noblesse, de très grand esprit, mais de petite beauté. Plus de qualités morales que de qualités physiques. Mais pour une union politique c'était encore

inespéré. Le prince entreprit son voyage de noces en Europe et me fit l'honneur de m'emmener avec lui. Ainsi que trois ans plus tôt, Paris fut notre première station, seulement, cette fois, comme nous voyagions avec un caractère officiel, nous descendîmes à l'Ambassade. En arrivant dans la grande ville, le prince parut agité d'une fièvre singulière, il parla avec vivacité, plaisanta, ce dont la jeune princesse se montra à la fois étonnée et ravie. Avant le dîner, Son Altesse me dit d'un air narquois :

— Baron, il faut aller ce soir au théâtre, mais pas de genre léger; ce n'est plus de mise aujourd'hui... La comédie sérieuse!... On joue une pièce nouvelle au Gymnase, faites prendre une avant-scène.

Trois heures plus tard, nous étions installés, Leurs Altesses, sur le devant de la loge, moi au fond, et le rideau se levait. L'ouvrage était intitulé le *Maître de Forges*. Il a eu un succès considérable en France et à l'étranger, ce qui prouve bien que sur les planches, comme dans le monde, on est souvent un peu plus heureux qu'on ne le mérite. Car j'ai vu représenter quelques pièces qui valaient mieux, et qui n'eurent pas une aussi brillante fortune. La première scène s'engageait, l'héroïne venait de se lever d'un fauteuil sur lequel elle était étendue au fond du décor. A ce moment le prince tressaillit et poussa une sourde exclamation. Je restai stupéfait comme lui. Dans la comédienne, qui s'avançait pensive vers la rampe, j'avais reconnu la chanteuse d'autrefois. Seulement, autant Belle-Lurette était brune, autant Claire de Beaulieu était blonde. Mais il n'y avait pas à s'y tromper malgré la métamorphose. C'était elle, avec son délicieux profil, ses yeux fiers, sa taille svelte et souple, et ce je ne sais quoi de rêveur, qui donnait à toute sa personne un charme inexprimable. Son Altesse et moi nous échangeâmes un regard. La princesse était là : nous n'osions rien dire, et je pus librement suivre le jeu délicat et pathétique de la comédienne. Comme elle était mieux à sa place sur cette scène! Combien son talent s'y développait à l'aise, dans sa sobriété délicate et sa gravité passionnée. Tout ce qu'elle faisait était original et cependant vrai, elle donnait l'illusion de la vie même, et dans son personnage palpitait réellement une âme.

Je lisais sur le visage du prince son ardente curiosité. Je ne me hasardai pas, comme je l'avais fait dans le théâtre d'opérette, à aller causer avec l'ouvreuse. Très heureusement, le prince d'Ascalon, que nous avons eu comme attaché à la légation de France, vint présenter ses hommages à Leurs Altesses.

— Qui est cette jolie artiste? demanda la princesse, comme si on le lui eut soufflé.

— Madame, c'est presque une débutante... Et vous voyez comme on la fête!... Elle chantait dernièrement à la Renaissance... On la nomme Jane Hading...

— Est-ce qu'elle est Anglaise? dit la princesse.

La coïncidence était si drôle, que le prince et moi nous ne pûmes nous défendre de sourire.

— Non, madame : Française, et bien acclimatée Parisienne. Ou plutôt la Parisienne même, avec sa grâce, plus belle encore que la beauté!... Elle joue cette pièce depuis huit jours, et fait fanatisme... La ville entière est amoureuse d'elle. N'est-ce pas curieux, cette éclosion foudroyante d'une grande artiste? Hier on l'ignorait, aujourd'hui on l'acclame... Elle bouleverse, en un instant, toutes les habitudes, passe sur le corps des célébrités consacrées, primées, diplômées, et triomphe, en dehors de l'école, sans le visa d'aucun professeur!... Du reste, c'est une tradition au Gymnase. Et cet heureux théâtre aura possédé trois des plus remarquables actrices de ce temps-ci : Rose Cheri, Desclée et Jane Hading, poussées sur la scène, comme des plantes d'air libre au milieu de plantes de serre, par la seule faveur du bon Dieu!

— Elle est vraiment incomparable, dit la princesse, et il faudrait lui envoyer un souvenir, avec des fleurs.

Le prince fit un geste, je n'attendis pas qu'il parlât. Je sautai dans une voiture, entrai chez Bapst, le joaillier de la Couronne, choisir un bracelet orné de brillants, chez Labrousse prendre le plus beau bouquet que je pus trouver, et une heure plus tard j'étais de retour. La princesse voulut bien approuver mon choix, et daigna, de sa main, écrire sur une


Madeleine Lemaire

carte : De la part de la princesse Royale, avec ses plus sincères compliments.

Le prince lut, rougit de plaisir, et adressa à la princesse le plus doux regard qu'elle eut encore reçu de lui. Je suis sûr que jamais il ne l'aima autant que pendant cette minute, où d'esprit et de cœur, ils avaient été en si complète harmonie. Et je crois pouvoir affirmer qu'elle ne soupçonna jamais à qui elle devait cette heureuse aubaine.

Vous voyez, cher et honoré Monsieur, que cette histoire se rattachait étroitement à l'affaire qui nous occupe. C'est de ce coup de cœur, comme nous disons dans notre pays, qu'est venu à mon maître le goût très vif qu'il manifeste pour les choses du théâtre.

C'était dans les souvenirs évoqués par ce mot magique : Paris, que le Roi s'absorbait, accoudé à la balustrade de marbre. Je comprenais si bien la douceur des sensations éprouvées par lui, que je restais silencieux et immobile dans la crainte de le distraire.

Au bout d'un assez long temps, il s'est retourné et m'a dit :

— Vous ne m'avez pas communiqué cette lettre qui vous a si fort agité.

Je la lui ai tendue. Il l'a lue attentivement, puis avec un sourire :

— Les conseils de votre correspondant auront d'heureux résultats si vous vous appliquez à les suivre sans parti pris. Tâchez, dans notre Conservatoire de nous faire des Réjane, mais tâchez aussi, un peu partout, de nous découvrir des Jane Hading. Attendez beaucoup du zèle de vos professeurs ; cependant comptez un peu avec la nature qui s'entend à former toute seule, comme en se jouant, de rares et précieux modèles.

Sur ce, le Roi m'a salué, avec cette grâce noble qu'il tient de son glorieux père, et s'est dirigé vers les appartements.

Voilà, cher et honoré Monsieur, l'effet qu'a produit ici votre spirituelle correspondance. Je vous avoue que je suis fort troublé, et que je ne sais plus au juste quelle direction donner aux études dramatiques dans notre Conservatoire. Il me semblait déjà bien difficile d'élever quelques Réjane à la brochette. Que vais-je devenir, maintenant que le Roi, mon maître, m'a

commandé de lui inventer des Jane Hading. On dit que quelques-uns des meilleurs comédiens de votre Théâtre-Français songent à bouder le public parisien. S'ils consentaient à venir donner quelques leçons chez nous, je ne crois pas m'avancer trop en affirmant que nous leur ferions un pont d'or.

Veuillez, en tous cas, accepter, cher et honoré Monsieur, mes meilleurs remerciements pour la peine que vous avez prise, et me croire, en toute sincérité, votre très dévoué serviteur.

Pour le baron X...,

Conseiller aulique, Chambellan de Sa Majesté, Directeur du Conservatoire Royal.

Le secrétaire des commandements,

GEORGES OHNET.



FIGURE ÉTRANGE (*)

V

Il arrive que la femme trompée par son mari soit longtemps aveugle, mais, lorsqu'elle a commencé à voir clair, elle ne reprend plus jamais le bienheureux bandeau qui lui permettait de vivre tranquille et confiante : tout devient pour elle indice funeste et prétexte à soupçon; de déduction en déduction elle exagère le mal que, la veille encore, elle n'admettait pas. N'eût-elle plus dans le présent de sujet d'inquiétude, elle creuserait encore et toujours les griefs du passé sans en épuiser l'amertume. Ce fut le cas pour Mme d'Orly. Son volage époux vint à résipiscence, il répara de son mieux, comme sont tenus de réparer les maladroits qui se laissent prendre; l'objet assez indigne d'une première querelle de ménage fut sacrifié sans effort apparent

(*) Voir la Revue du 1er mars 1886.

et un renouveau de la lune de miel suivit ce sacrifice, au grand ennui du commandant de Breth, qui vit sa tactique en défaut; mais, quelques semaines après, Lina disait tristement à sa mère : — Qu'importe une Fly ou une Rosa Pommier; qu'importe celle-ci ou celle-là ou toutes ensemble? M. d'Orly n'est pas de ces naïfs qui se grisent une fois par accident, ...c'est bel et bien chez lui une habitude.

— Bah! quelle preuve nouvelle peux-tu donc en avoir? demanda M[me] Delton trop occupée d'elle-même et de ses propres succès pour être encore une belle-mère dans l'acception ordinaire du terme.

— Aucune, mais j'ai réfléchi, je me suis rappelé... j'ai cherché... Fernand ne m'a jamais aimée que comme les autres, avec les autres... et il me semble vraiment, ajouta la petite M[me] d'Orly qui ne manquait pas de fierté, il me semble que je préférerais la haine à cet amour-là.

Peut-être témoigna-t-elle ce sentiment à son mari, car dès lors il ralentit un peu la galanterie conjugale qu'elle avait longtemps confondue avec une affection de bon aloi ; il se gêna moins pour colorer ses absences de prétextes plausibles; il fut souvent de mauvaise humeur comme il arrive aux gens qui n'ont plus d'intérêt à se montrer aimables; bref un nuage visible s'appesantit sur cet intérieur si joyeux jusque-là et M. de Breth comprit qu'il pourrait un peu plus tard compter sur une revanche. Ce qui était contre lui, maintenant, c'était la saison.

La saison a parfois sur nos sentiments et sur nos actes une certaine influence. Les chagrins de M[me] d'Orly avaient coïncidé avec le carême et la poussaient vers la dévotion. Non qu'elle fût très pieuse d'ordinaire; pendant tout le reste de l'année elle s'en tenait à la messe d'une heure; c'était suffisant à son gré pour une chrétienne de Paris, si contente de son sort et de sa figure qu'elle n'avait que peu de chose à demander au ciel. Mais le malheur était venu et en même temps que lui l'ère du recueillement.

Affaissée sur un prie-Dieu, dans le silence de quelque église, le visage entre ses petites mains gantées, elle pleurait avec une certaine douceur, elle sentait se réveiller confusément en elle les émotions lointaines de ses années de catéchisme; le chant des orgues l'enlevait de terre, elle se pro-


P. Mathey

mettait de rester inconsolable et de n'avoir de recours qu'en Dieu; ce Dieu elle le cherchait dans la figure du divin *bambino* que lui présentait la Sainte-Vierge : à défaut d'un enfant qui lui appartint, elle adorait l'enfant Jésus. Tout cela fut d'abord assez puéril, en harmonie avec sa nature; bientôt elle monta un peu plus haut, aidée par la voix d'un prédicateur jésuite, dont elle suivit, sans en manquer une seule, les homélies familières dédiées à un auditoire mondain que le Père Kéroual connaissait dans tous ses replis, dont il dénonçait impitoyablement les faiblesses : l'éloquent réalisme de son langage faisait fureur; sa sévérité, en cette époque de tolérance universelle, était à la mode.

Mme d'Orly se commanda des robes feuille-morte ou carmélite, des chapeaux discrets et des dîners maigres, elle rompit avec celles de ses amies qui pensaient mal, elle s'imposa toute sorte de bonnes œuvres. Parmi ces œuvres pies, faut-il s'en étonner, figurèrent quelques fantaisies bizarres. On peut devenir fervente mais non pas raisonnable en un jour; le caprice repousse et fleurit sous bien des formes, si revenue de tout que l'on croie être. L'idée d'un apostolat piquant s'était présentée à la vive imagination de Mme d'Orly, elle rêvait d'user de son influence sur Takasima pour l'arracher à l'idolâtrie, de conduire aux vérités du christianisme ce Japonais dont elle serait la marraine. Quelle mission attachante et pleine de mérites ! En s'y livrant, elle oublierait peut-être ses propres tristesses et le ciel lui devrait une récompense, ...il lui rendrait le repos, la joie qu'elle n'avait plus.

Adroitement elle aborda avec Takasima un sujet qu'ils n'avaient encore traité dans aucune de leurs conversations précédentes; elle lui demanda si, en visitant les monuments de Paris, il était entré d'aventure dans une église et quelle impression il en avait reçue. Takasima répondit que les temples du Japon ne renfermaient pas moins de sculptures, de tableaux, de châsses et de cierges que les églises françaises, qu'ils étaient entourés, en outre, de jardins et de bosquets où se tenaient à certaines époques des espèces de foires très animées avec boutiques, théâtres, musique, tirs à l'arc, échoppes à thé, amusements de toute sorte. L'Assakousa, par exemple, valait bien Notre-Dame.

— Et qu'y adore-t-on ? demanda Mme d'Orly.

— On y adore Kouannon.

— Kouannon, c'est votre dieu ?...

— C'est une des nombreuses divinités du Japon. Les ignorants vont prier dans les temples les plus riches, sans se préoccuper d'autre chose.

— Je vois avec plaisir que vous avez le dédain de ces superstitions, mon ami.

Takasima hocha la tête d'une façon positivement affirmative.

— Je vois que grâce aux lumières que vous avez acquises ici, votre religion ne vous suffit plus.

— Quelle religion ?... Nous en avons trois, si vous appelez religion les doctrines émanées de Confucius, qui ne sont qu'une philosophie à l'usage des gens honnêtes et raffinés. La plus ancienne est la religion sinto; nous avons aussi le bouddhisme et encore un mélange des deux, que les prêtres, un ramassis de voleurs et de fourbes, qui vivent de la crédulité publique, ne se soucient pas d'éclaircir.

Mme d'Orly eut un tressaillement d'aise, sa tâche serait plus facile encore qu'elle ne l'avait supposé; Takasima, étant revenu de ses premières croyances, devait par conséquent, lui semblait-il, en chercher d'autres que lui prêcherait le Père Kéroual à qui elle aurait la gloire d'amener ce catéchumène.

— Ah ! s'écria-t-elle, Dieu veuille que votre pays tout entier pense bientôt comme vous et que le christianisme s'y établisse une fois pour toutes, avec la civilisation qui ne serait rien sans lui.

Takasima leva ses fins sourcils, le jeu de physionomie qui lui était le plus habituel.

— Notre civilisation se fonde sur la science, sur elle seule. Bien plus que vous autres, nous avons l'horreur du merveilleux. Les Japonais auront été les premiers à reconnaître que les religions sont mortes...

— Les fausses religions, Takasima.

— Elles sont toutes fausses, toutes...

— Sauf la nôtre que vous apprendrez à connaître, si vous voulez un jour venir avez moi chez le Père Kéroual.

— Le Père Kéroual ?..

— Oui, un saint homme, un prêtre.

— Chaque prêtre est un saint homme, à l'en croire et à en croire ses amis. Je n'ai rien à dire aux prêtres, je ne verrai ni celui-là, ni aucun autre; les dieux sintos, les dieux bouddhas, le dieu des chrétiens se valent... Pardonnez-moi, dit-il en s'interrompant sur un geste scandalisé de Mme d'Orly. Vous êtes une femme, vous ne pouvez comprendre, et notre devoir, à nous qui savons, est de respecter les femmes dans leurs faiblesses.

— Vous qui savez !.. Vous ne savez rien,... une science athée empoisonne votre esprit, pauvre enfant. Laissez-moi quelquefois vous parler de Dieu...

— Il n'y a pas de Dieu.

— Vous apprendre à prier...

— On prie chez nous ; on a comme vous toute sorte de pratiques. Notre révolution a laissé cela au peuple, à quelques entêtés, à quelques hypocrites. Au fond, tous ceux qui ne sont pas incrédules sont indifférents.

— Comment pouvez-vous parler ainsi, vous qui pensez souvent à la mort ?..

— Il faut bien que j'y pense, elle m'accompagne partout... et elle m'emportera bientôt.

— Non, vous guérirez, j'en suis sûre ; mais enfin... Après la mort, Takasima ?

— Il n'y aura plus rien, répondit-il, souriant toujours du même sourire imperturbable, rien que ce que mon corps peut donner à la terre.

— Nous avons la consolation, nous autres chrétiens, de croire à une âme immortelle.

— Les sintos font semblant d'y croire aussi, et le Gokuraru du bouddhisme japonais est votre paradis, le Djinkoku est à la fois votre enfer et votre purgatoire... Mais les légendes, les fables déplaisent aux esprits scientifiques; j'admettrai aussi bien que mon pays était à l'origine un œuf qui s'est brisé : le blanc s'enlève, il forme le ciel, le jaune tombe dans la mer, il forme notre petit monde.... des contes pour les enfants que tout cela... Moi j'ai lu ce qu'ont écrit les savants de France, d'Allemagne et d'Angleterre, sur le commencement et le progrès des choses. Ma religion, puisque vous voulez que j'en aie une, c'est le culte des ancêtres,... un culte qui consiste à ne rien faire qui ne les honore. Cela suffit.

Vraiment son athéisme était si calme et si souriant, que Mme d'Orly comprit dès la première tentative, que toutes les adjurations sentimentales, jointes aux raisonnements des théologiens, se briseraient contre cette muraille. Ni crainte de la mort, ni aspiration vers l'au-delà, ni révolte contre la loi qui veut que chaque être soit la proie d'un autre, sans souci de ce que nous appelons justice, que la marguerite des prés soit fauchée, qu'un homme périsse en pleine jeunesse dans l'isolement et dans l'exil. Cette petite figure impassible, où une maladie incurable avait mis sa griffe, eut personnifié aux yeux d'un observateur plus perspicace, la civilisation même dont avait parlé Takasima, la vieille civilisation qui couvre sa décrépitude du fard d'une civilisation plus jeune, qui bâtit, sur la poussière des édifices écroulés, d'autres édifices hybrides qu'engloutira un prochain avenir. On pouvait entrevoir le Japon tout entier, « l'île d'écume terrestre », à travers le ricanement sceptique de cette face imberbe et livide et sans âge précis. Mme d'Orly en eut l'impression confuse. Elle resta déconcertée, presque timide devant son interlocuteur, comme s'il avait eu les milliers d'années de l'Asie caduque et décrépite, avec tous les droits que confère une si longue expérience, pour traiter en enfant une simple Parisienne. Sa velléité de prosélytisme était déjouée; elle ressentit un dépit passager, mais ne s'en intéressa pas moins, ayant bon cœur, à ce malheureux qui, réduit à passer ici-bas quelques journées de souffrance, n'avait pas même la ressource de compter sur un dédommagement dans l'autre monde. Au moins fallait-il adoucir, autant que possible, son court séjour dans celui-ci. Depuis qu'elle avait du chagrin, Lina était capable plus qu'autrefois de sympathie, elle s'entendait mieux à consoler.

— C'est une bonne œuvre, se disait-elle, — et la bonne œuvre ne lui coûtait pas, car elle aboutissait toujours à la satisfaction d'une certaine curiosité. Par exemple, Mme d'Orly profita d'une crise aiguë qui, au printemps, retint Takasima prisonnier, pour faire connaissance avec son chez lui qu'elle s'était souvent représenté comme fort original,... bien à tort du reste. Il habitait dans le quartier latin un modeste appartement meublé, qui ressemblait à tous les logements d'étudiants à leur aise. On n'y voyait de vraiment insolite qu'une traduction en japonais de Stuart Mill, côtoyant, sur les rayons

de la même bibliothèque, les éditions illustrées du *Manyoshiu* et du *Hyakuninshiu*. Takasima évitait de se singulariser.

Le domestique, sans aucun style, qui ouvrit la porte à Mme d'Orly, fixa sur sa toilette élégante et sur le petit chien qu'elle portait sous son bras, un regard à demi-narquois, à demi-effaré dont elle s'amusa comme elle s'était amusée de l'étonnement du portier qui l'avait appelée mademoiselle.

— Ne m'annoncez pas, dit-elle. — Et frappant deux petits coups, elle entra avec un frou-frou de satin, un parfum d'iris et de jolis éclats de rire auxquels Bob mêla ses grêles jappements de joujou.

Takasima était assis ou plutôt accroupi sur une sorte de matelas recouvert d'étoffes de soie; auprès de lui il y avait du thé dans une de ces tasses, dites coquilles d'œufs, et quelques pastilles semées sur un grand éventail ouvert, que couvraient force griffonnages embrouillés comme s'il s'en fut servi pour prendre des notes. De longues bandes de papier textile, mince et transparent, chargées d'hiéroglyphes plus soignés se déroulaient jusque sur le tapis. Il laissa échapper le pinceau qui lui servait de plume et se dressa brusquement les mains tremblantes, une rougeur aux pommettes.

— Vous voilà tout saisi, dit la jeune femme heureuse de l'effet évident que produisait son équipée. Vous ne pouviez venir jusqu'à nous; alors nous nous sommes dit, Bob et moi, que nous irions vers vous, que nous vous ferions une surprise.

Il s'inclina très grave en signe de remerciement, mais sans parler.

— Eh bien! c'est ainsi que vous me recevez... Moi qui me figurais que vous seriez content... Votre appartement est gentil, mais pourquoi n'y avez-vous pas introduit un peu plus de Japon?... Cela vous tiendrait compagnie quand vous êtes malade. Quel ennui d'être enfermé par ces belles journées d'avril, n'est-ce pas?... Il fait une chaleur! Quand vous en aurez la permission, je vous conduirai au Bois,... vous trouverez en fleur vos chers cerisiers doubles, vos *sakoura*... Je me rappelle encore un ou deux mots, vous voyez, mais j'aurai tout oublié un de ces jours, si mon maître me fait défaut... Tiens! le joli encrier!... Oh! mais il est adorable!... Cette petite barque en argent ciselé, à quoi sert-elle?...

Takasima, reprenant ses esprits, lui fit voir que la petite barque renfermait de l'eau pour humecter la pierre à broyer l'encre de Chine.

— C'est vrai, vous écrivez avec un pinceau... écrivez donc devant moi, sur ce magnifique papier... — Elle s'accroupit à côté de lui, un peu gênée par ses jupes. — Un canapé de chez vous que je n'imiterai pas par exemple... si plat.... si dur,... une galette...

Par lignes verticales qui se suivaient parallèlement de droite à gauche, Takasima traçait d'élégants caractères sur le papier de riz qu'il effleurait de la pointe du gros pinceau tenu tout droit.

— Voilà de la calligraphie ! répétait-elle en se penchant armée de son lorgnon. C'est d'une finesse, d'une pureté ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Ce sont des vers.

— Vous êtes poète ?.. Je m'en étais doutée... Voilà pourquoi vous vivez si extraordinairement en dedans. Comment se fait-il, Takasima, que vous ne m'ayez pas encore appris à tracer les signes de l'alphabet ?... C'est le commencement il me semble, l'a, b, c, comme on dit. Vous êtes un détestable professeur, si vous êtes un grand poète.

Takasima lui représenta que ce n'était pas si facile ; le système graphique ne se compose, il est vrai, que de quarante-sept signes, mais on exprime ces signes de *l'irofa* par des formes très différentes, dont chacune a des applications distinctes. Le seul syllabisme *katakana,* qui est le partage des savants, ne compte pas moins de trente mille caractères ; ceux qui s'en tiennent au *syrakana,* ne peuvent exprimer que des choses usuelles, des choses vulgaires, un très petit nombre d'idées.

— Ainsi, ce que je vois là, demanda Mme d'Orly, c'est le katakana ?

— C'est l'écriture spéciale appliquée à l'histoire, aux romans, à la poésie. Pour la philosophie, la religion, les sciences, il y a d'autres écritures, mais l'écrivain japonais a le droit de les confondre.

— Miséricorde ! vous me découragez d'avance de vous lire. Et pourtant j'aimerais bien savoir de quelle manière un Japonais célèbre la dame de ses pensées... Car, n'essayez point de le nier, vos vers, qui n'en finissent pas, sont à l'adresse de certaine beauté qui vous attend à Tokio ou ailleurs.

Il la regarda fixement et répondit : — Mes chants s'envolent plus haut, ils sont dédiés aux étoiles.

— Ah ! vraiment ? dit Mme d'Orly quelque peu déçue. Vous me traduirez cela un jour. Je ne veux pas vous fatiguer ce matin,... vous toussez beaucoup; j'aime mieux revenir.

— Pourquoi reviendriez-vous ? Je croyais que l'usage ne permettait pas qu'une femme fît des visites aux hommes.

— Quand ils sont bien portants, répondit-elle en riant de la leçon, mais visiter les malades est un devoir.

— Vous iriez voir M. le commandant de Breth, s'il était malade aussi ?

— Quelle idée ! Certainement non... Mais vous n'êtes pas un homme pour moi, cher petit ours. Vous savez bien que vous êtes un peu mon enfant.

— Quel âge avez-vous ? demanda Takasima qui, décidément, s'écartait par hasard de son système de politesse, dont la première règle était de ne jamais interroger.

— Voilà une question qu'il faut éviter de faire à une femme, entendez-vous ! Cependant je ne suis pas encore assez vieille pour refuser d'y répondre. J'ai vingt-six ans.

— Moi, j'en ai vingt. Vous voyez bien que vous ne pouvez pas être ma mère.

— Bon ! je n'avais jamais songé à votre âge. Inutile de disputer sur les mots. Si je ne peux pas être votre mère, je suis votre sœur. Aimez-vous mieux cela ?

— Vous ne m'embrasseriez pas comme vous embrassez votre frère, répondit Takasima d'une voix lente, les yeux fixés sur les tisons de l'âtre.

— Je m'en garderais, cela va sans dire, puisque vous m'avez appris que ce n'est pas la mode au Japon, dit Mme d'Orly, un peu embarrassée. Cinq heures ! s'écria-t-elle en regardant sa montre. Il faut que je me sauve. Ainsi vous ne voulez plus que je revienne ?...

Il se tut un instant, puis reprit : — J'irai vous voir... Mon médecin dit que ce ne sera pas long... Et aussitôt le beau temps venu, il m'enverra à des eaux qui peuvent encore me guérir... à ce qu'il croit, acheva Takasima avec un hochement de tête.

— Quelles eaux ?.. Si ce pouvaient être les mêmes ! s'écria Mme d'Orly, avec vivacité. Moi je vais aux Pyrénées... Demandez donc à votre médecin si ce n'est pas Cauterets qu'il indique. Voilà qui serait charmant ! Nous habiterions le même hôtel, je serais votre maman, votre sœur, votre garde-malade, malgré vous. Et Bob serait enchanté pour son compte, n'est-ce pas Bob ? Une petite caresse à ton ami. Je vous laisse à vos étoiles, Takasima.

Déjà le tintement de la clochette d'or que Bob portait au cou, le frôlement des jupes, le clic-clac des petits talons, toute l'élégante musique qui accompagnait le passage de Mme d'Orly, remplissait l'escalier, sur la rampe duquel se penchait Takasima, malgré les ordres affectueux qu'on lui jetait de rentrer dans sa chambre, de rester au coin du feu, d'être bien sage.

Depuis longtemps la jeune femme avait disparu, qu'il restait encore là, visiblement absorbé, rimant peut-être aux étoiles.... cherchant à suivre dans l'espace assombri celle qui venait de s'éclipser.

Justement il se trouva que c'était à Cauterets, qu'un médecin bien avisé voulait envoyer Takasima. Peut-être fût-ce plutôt Takasima lui-même, qui substitua de son chef Cauterets aux Eaux-Bonnes. Quoi qu'il en fût, le mois de juillet le vit installé dans l'hôtel où devait descendre, à peu de temps de là, Mme d'Orly, seule avec une femme de chambre, en attendant que sa mère vînt la rejoindre.

VI

L'intimité entre ce petit monstre asiatique au visage de parchemin jauni et cette jolie femme qui arborait chaque jour une toilette nouvelle, tout en se tenant à l'écart du monde, fut un sujet d'émerveillement pour les oisifs de Cauterets. On ne réussissait pas à se l'expliquer, et, en effet, la situation était assez étrange, mais plus étrange encore l'espèce de révolution morale qu'elle produisait chez Mme d'Orly. Pour la première fois, cette enfant gâtée avait rencontré une occasion de se dévouer et elle s'y livrait avec l'entrain qu'inspirent aux blasés les essais nouveaux, non sans y trouver, du reste, une



certaine douceur. Jusque-là, tout avait été soumis à ses moindres caprices; maintenant elle faisait connaissance avec l'abnégation, retranchant de ses habitudes tout ce qui pouvait fatiguer Takasima ou lui nuire, promenant son Japonais en voiture alors qu'elle aurait eu envie de courir à cheval, rentrant avant l'heure fraîchissante contre laquelle les médecins avaient prémuni leur malade, bref, s'imposant toute sorte de menus sacrifices dont elle était récompensée, car il y a grand profit à s'oublier soi-même, surtout aux heures de tristesse, et Mme d'Orly était triste au fond, triste et désemparée. Depuis qu'elle avait un chagrin à lui cacher, le monde l'irritait, elle sentait trop qu'il se serait moqué de son aveuglement prolongé autant que de sa façon tragique de prendre la perte d'une enfantine illusion. Compter sur la fidélité de M. d'Orly! C'était absurde, sans doute... Mais depuis qu'elle ne comptait plus du tout sur cette fidélité chimérique, elle était malheureuse. Que dire à cela? Ses amies, si elles avaient su ce qui se passait en elle, lui eussent répété très raisonnablement qu'un faux bonheur ne mérite pas qu'on le regrette, qu'il vaut mieux voir clair une fois pour toutes et prendre son parti, en profitant des avantages de la découverte; c'eût été là le raisonnement d'une baronne Schenck, d'une Mme Servière; M. de Breth ou quelque autre lui aurait indiqué, en outre, le moyen de se consoler ou de se distraire; elle prévoyait, elle devinait tout cela et le dégoût la prenait. Non, mieux valait guérir fièrement à l'écart, laisser faire le temps et le mépris et la solitude, car c'était encore la solitude que ce voisinage de Takasima. Son mutisme, presque égal à celui de Bob, avec lequel il vivait en termes d'excellente camaraderie, exerçait sur elle une influence calmante, cette influence qu'a sur les nerveux le spectacle des habitudes régulières, placides, imperturbables d'un petit animal somnolent. D'ailleurs, il ne l'importunait guère, pauvre garçon. La tâche qu'elle remplissait auprès de lui n'était absorbante qu'autant qu'elle le voulait bien. Jamais il ne se présentait chez elle avant que d'un étage à l'autre elle l'eût fait demander, mais alors il arrivait tout de suite, trouvant un dernier soulagement, elle n'en pouvait douter, à vivre dans son ombre, enveloppé de sa pitié souriante et gracieuse, sans qu'elle s'occupât de lui autrement.

Un livre qu'il ne lisait pas ouvert devant lui, les yeux à demi-fermés, il restait immobile des heures entières et elle vaquait à ses affaires en évitant de paraître se douter seulement qu'il fût là. Il écoutait le cliquetis de ses bracelets, le bruit léger du petit piaffement qui lui était particulier, tandis qu'elle allait de sa cheminée, pour arranger des fleurs, à son piano, jouer quelques mesures au hasard. Il prêtait l'oreille au faible grincement de la plume sur le papier, quand elle préparait son courrier quotidien, quelques pattes de mouches jetées à l'adresse de Mme Delton ou de Gontran. Soupçonnait-il qu'elle écrivait des choses comme celles-ci :

« Notre pauvre petit ami s'amoindrit, se ratatine à vue d'œil, il me fait penser à la *Peau de chagrin,* de Balzac ; chaque journée le réduit davantage ; parfois, j'ai peur qu'un coup de vent ne l'emporte ou qu'il ne s'évapore fantastiquement en fumée.

« Une petite fièvre, ce que le docteur appelle la fièvre hectique, ne le quitte pas, il tousse peu, du reste, ne se plaint jamais, mais sa maigreur touche à la transparence et ses forces déclinent de jour en jour. Je fais l'impossible pour lui prouver qu'il est encore capable de marcher autant que moi ; il sourit, voilà tout, et c'est le sourire d'un squelette. Je le gronde beaucoup pour le forcer à manger... Même sourire et un immuable entêtement. Il se noie l'estomac de *tcha,* ce thé japonais léger, amer et d'un jaune verdâtre, dont je commence à reconnaître la saveur exquise à force d'en prendre avec lui des tasses de dimensions presque microscopiques, mais sans cesse renouvelées. Microscopique aussi la pipe d'argent, emmanchée à un bambou, qu'il aspire d'une seule bouffée, tandis que pour l'autoriser à l'allumer je grille moi-même quelques cigarettes de son tabac blond et doux, fin comme des cheveux. Tu aurais envie de rire et de pleurer, si tu le voyais tel qu'il est là, devant moi, pelotonné au fond d'un fauteuil et perdu dans les plis d'une grande robe japonaise très féminine, en soie brodée, son costume de chambre que je l'autorise à ne point quitter pour me rendre visite. Cela m'intéresse qu'il redevienne si japonais dans ses attitudes, dans sa manière de tenir un éventail, un parasol... Je t'assure que c'est un spectacle curieux... Son enduit européen s'écaille et tombe comme un vernis à mesure qu'il se rapproche de la vérité,

de cette grande vérité finale qui nous attend tous, mais qu'il connaîtra probablement avant aucun de nous. »

Cette dernière remarque, assez profonde sous la plume de Mme d'Orly, était fort juste.

Takasima rêvait souvent de sa lointaine patrie dans la langueur qui, pour lui, précédait la mort ; il y retournait en rêve, toutes ses promenades semblaient l'y ramener ; il comparait les Pyrénées au Fudji-Yama, le lac de Gaube à la nappe d'eau qui couronne le sommet de cette reine des montagnes japonaises, le Gave aux petits torrents qui, descendant vers les vallées profondes où l'on récolte le riz, se réunissent en un grand fleuve. La vue des myrtilles faisait poindre sur son visage comme un rayon de soleil : c'est la ressource du voyageur altéré qui poursuit l'ascension fatigante de l'Assama-Yama ; là aussi les sapins sont majestueux et superbes et, en fait de stations thermales, le Japon n'a rien à envier à la France : il faut voir Attami, dont les sources chaudes sont sur le bord de la mer et où les mandarines mûrissent en toute saison ! Sur ce thème purement objectif des produits et des beautés de son pays, Takasima parlait volontiers ; Mme d'Orly l'écoutait en pensant parfois à autre chose, sans qu'il s'en aperçût ; ces promenades en voiture avec elle et la classification dans un herbier des plantes qu'il envoyait cueillir étaient le suprême plaisir pour Takasima. Deux fois M. d'Orly vint troubler un tête-à-tête dont il était loin de prendre ombrage, qu'il avait plutôt encouragé, l'horreur qu'inspirait Takasima au commandant de Breth, horreur toute physique, disait-il, comme celle que fait éprouver une araignée ou un reptile, devant servir à éloigner de Cauterets ce rôdeur dangereux qui, l'été venu, voltigeait à la poursuite des belles dames, d'une ville d'eaux à l'autre. Mais ces visites du mari furent aussi courtes que possible ; il craignait, en les prolongeant, quelques reproches, une explication surtout, chose qu'il avait en horreur, et puis ses affaires, prétexte commode, le rappelaient. A peine lui laissaient-elles la liberté d'aller du samedi au lundi à Trouville, surveiller les ébats aquatiques d'une nymphe du corps de ballet de l'Opéra.

Gontran fit ensuite une rapide apparition,... le temps de solliciter l'intervention de sa petite sœur pour que « papa » consentit à payer une dette de

jeu. L'extrême changement de son ancien camarade l'affecta jusqu'à lui faire dire : — Il faut que les femmes soient autrement vaillantes que nous pour supporter, sans y être forcées, un pareil spectacle ! Linette vit en ermite,... rien n'y manque, pas même la contemplation de la tête de mort... et d'une tête de mort japonaise, particulièrement sinistre... Pauvre Takasima !...

Takasima dut à Gontran d'être grondé comme il ne l'avait pas été encore. Le jeune Delton ne découvrit-il pas que ce phtisique, à qui l'on défendait de s'exposer au serein, montait en pleine nuit sur la terrasse de l'hôtel, pour y contempler ses chères étoiles ?...

— Vraiment, lui dit Mme d'Orly exaspérée, vous devenez fou ! Le moment est bien choisi pour faire de l'astronomie ou de la poésie, quand on est malade comme vous l'êtes !

Il répondit sans s'émouvoir :

— C'est justement parce que je suis malade, que j'ai besoin de regarder le ciel, ne devant pas le regarder longtemps. Il n'y a que les étoiles qui voient mon pays et qui puissent m'en rapporter quelque chose.

Cependant Mme d'Orly ayant déclaré qu'il l'affligeait beaucoup, il promit de ne pas recommencer.

Mme Delton, quand enfin elle arriva, le plus tard possible, car elle détestait Cauterets, — un endroit lugubre, — trouva Lina plus occupée que jamais, de remplacer pour son Japonais et les étoiles et la patrie absente. Elle s'attachait à lui de jour en jour, en raison même des soins dont elle le comblait.

— Ma pauvre Lina est décidément bien originale,... je n'aurais jamais cru que, chez elle la japonomanie pût aller jusque-là, encore moins qu'elle fût de ces femmes à qui le regret de n'avoir pas d'enfants monte à la tête au point de les affoler ! Comme si les enfants nous procuraient autre chose que des soucis !... Voyez Gontran ! Le plus gentil des fils,... et pourtant ses incartades nous mettent au désespoir, son père et moi... Ma fille est privilégiée de n'avoir, en fait de tourment, qu'un mari un peu léger,... si bon garçon du reste,... mais elle n'apprécie pas... J'ai peur qu'elle ne tourne au romanesque... Enfin, c'est une manière comme une autre de se donner le change et de passer l'été.

Telles furent les réflexions de Mme Delton, toute surprise de trouver la poupée mondaine qu'elle avait formée, devenue par miracle une femme, une femme compatissante et dévouée, ridicule, comme telle aux yeux du grand nombre qui ne songe qu'à s'amuser. La vocation d'infirmière de la jolie Mme d'Orly, défraya mainte plaisanterie. — A quoi, disait-on, peut mener le désœuvrement et la rage de l'excentricité !

Takasima suivit ses amis à Biarritz, où Mme Delton voulait terminer la saison et se désennuyer; mais sur cette plage élégante, il ne retrouva point les beaux jours de Cauterets. O-Lina-San n'était plus complètement à lui; elle et sa mère étaient devenues le centre d'une petite coterie franco-espagnole à qui ce Japonais poitrinaire faisait peur. Mme d'Orly fut quelque peu ressaisie par le monde, et son malade, comme elle le nommait, passa souvent des heures d'abandon à couvrir d'hiéroglyphes, en lignes verticales, les feuilles de papier d'écorce de mûrier dont il avait apporté une grosse provision. Ces manuscrits incompréhensibles, il en fit cadeau à Mme d'Orly, quand, avant lui, elle quitta Biarritz. Les médecins avaient décidé que Takasima attendrait dans ce doux climat la saison d'hiver, pour aller ensuite, sans rentrer à Paris, chercher sur les côtes de la Méditerranée une température plus clémente et plus égale encore : — Vous vous fixerez à Menton, avait dit Mme d'Orly, et nous irons tous un jour vous y tenir compagnie. Ne vous plaignez pas! Vous croirez être à Attami. La mer y sera aussi bleue, les orangers auront autant de parfum; nous passerons un hiver délicieux.

— Délicieux ! répéta-t-il en souriant, comme pour faire plaisir à un enfant.

Jamais elle n'avait été avec lui plus prodigue de gentillesses, mais ces gentillesses avaient un but dont il se méfiait quelque peu, l'adroite diplomate s'étant trahie une fois, longtemps auparavant. Il savait que Lina ne voulait pas le laisser seul à Biarritz et quelle sorte de gardienne elle comptait lui donner. Si soumis qu'il fût, le projet ne lui souriait guère.

— J'ai mon domestique qui me suffit, répondait-il toujours.

— Non, non, je ne serais pas tranquille... Quelle répugnance auriez-vous contre une bonne petite sœur, une sœur de charité, que nous vous choisirions aussi aimable que possible ? Vous ne savez pas ce que c'est qu'une religieuse !

— Si fait, nous avons des religieuses au Japon, des courtisanes mendiantes, exploitées par les prêtres.

— Fi! l'horreur! Je vous parle de pieuses filles qui font vœu de célibat et qui se consacrent à ceux qui souffrent. Vous me rendriez tout à fait heureuse, en acceptant d'en avoir une auprès de vous.

— Si vous l'exigez, dit-il enfin, s'il le faut...

— Oui, je l'exige,... je vous en prie,... il le faut, mon cher petit ours.

La sœur Blandine fut donc mandée; elle arriva de Paris aussitôt, Mme Delton étant très considérée dans le couvent dont elle faisait partie, à cause de ses aumônes. Rien de plus curieux que la première entrevue de sœur Blandine et de Takasima. Le regard qu'ils échangèrent exprima chez celui-ci une glaciale méfiance, chez celle-là le mélange d'effroi involontaire et d'angélique pitié qu'eût pu lui inspirer le diable agonisant.



C'était une personne fort simple que sœur Blandine, qui n'avait jamais vu de Japonais, ni aucune espèce d'hérétique ou de païen. Son visage d'une fraîcheur toute campagnarde, n'avait rien d'ascétique; il ressemblait à une pivoine rose, sous la petite coiffe tuyautée que recouvrait un voile noir. D'un côté la santé dans son épanouissement, santé physique et morale équilibrées à souhait; de l'autre la vieillesse anticipée du corps et de l'âme; le scepticisme raffiné en face de la foi naïve; un zèle ardent et scrupuleux pour faire son salut opposé à l'attente dédaigneuse du néant; toute une antithèse de race, d'éducation, de caractère. Mme d'Orly en fut frappée; elle songea, un peu inquiète, qu'elle avait

rapproché le feu et l'eau, mais elle affecta de croire qu'ils feraient bon ménage.

— Sœur Blandine, dit-elle gaîment, me remplacera jusqu'à nouvel ordre et vous ne perdrez pas au change, Takasima. Elle me donnera de vos nouvelles puisque vous ne voulez pas m'écrire ; vous lui obéirez en tout.

Une fois de plus Takasima sourit à ces mots : — « Elle me remplacera ; » il sourit d'un sourire qui fut qualifié de satanique par sœur Blandine. Souvent la même expression d'ironie lui revint par la suite, tandis que la pieuse fille, assise dans un coin, égrenait les *ave* de son chapelet en remuant pesamment les lèvres. Cet exercice lui semblait stupide à l'égal des momeries de certains adorateurs de fétiches, ses compatriotes ; il s'en détournait avec impatience, se doutant peu qu'elle priât pour lui et de tout son cœur. Jamais il ne considéra sœur Blandine — (il l'appelait cérémonieusement Madame, ce qui l'affligeait fort) — que comme une garde-malade vulgaire, dont on paye les soins intéressés ; jamais il ne lui témoigna ni affection ni reconnaissance, rien qu'une politesse laconique, faite pour déconcerter cette excellente personne. Naturellement communicative, elle était disposée à conter d'édifiantes historiettes ; mais Takasima ne s'intéressait à rien. Il lui permit de le suivre tant qu'il pût faire quelques pas au soleil, puis de veiller à son chevet quand ses jambes ne le portèrent plus ; voilà tout ; il n'abaissa pas autrement la muraille de glace qui s'était, dès le premier instant, élevée entre eux, et pendant les longs mois d'automne qu'ils passèrent ensemble, ne lui fit sentir ni par un regard, ni par un mot, qu'il s'habituât le moins du monde à sa présence.

Tous les verrous compliqués, toutes les serrures à triple secret qu'avait réussi à ouvrir Mme d'Orly en les touchant de sa baguette de fée, s'étaient refermés plus sournoisement que jamais, défiant la sympathie et la curiosité.

VII

Le mois de décembre s'achevait à Paris dans la pluie et le brouillard quand une dépêche fut remise à Mme d'Orly, quatre mots : — Il est bien mal ! — Elle avait recommandé à sœur Blandine de la tenir au courant, et la sœur, médiocre épistolière, avait volontiers recours au télégraphe. Mme d'Orly était

donc habituée à recevoir de Menton ces petites missives bleues qui n'avaient jamais signalé d'amélioration, hélas! sans laisser craindre non plus de danger imminent. Depuis quelque temps, faut-il l'avouer, elle les décachetait avec plus d'indifférence. Pour que l'intérêt se soutienne, qu'il s'agisse d'un roman inventé ou d'un drame réel, les situations ne doivent pas languir, surtout si le témoin de ses péripéties est de pure race parisienne, pressé par conséquent de tourner le feuillet. L'absence faisait son œuvre; sans être oubliée, l'image de Takasima revenait plus rarement dans cette pensée qui, sous l'influence de son atmosphère natale, s'était remise à voltiger d'une chose à une autre, à mesure que les plaisirs de l'hiver se réveillaient. Emporter le souvenir d'un mourant au milieu du monde, il n'y faut pas songer dans de pareilles conditions; il ne se présente guère que comme un reproche, par intervalles; en somme, Takasima était tout simplement un étranger qui avait traversé son chemin, qui avait reçu d'elle beaucoup plus qu'elle ne lui devait, en admettant qu'elle lui dût quelque chose... Si, pourtant! Il lui avait rendu le premier un service, un grand service : il avait écarté M. de Breth, il avait retardé le péril; or, certaines tentations sont surmontées, pour peu qu'un accident les contrarie, laissant le temps d'y réfléchir. Mais d'autres que M. de Breth se mettaient sur les rangs aujourd'hui et avaient les mêmes chances qu'avait eues le commandant; mais le ménage d'Orly était redevenu ce que l'on appelle un bon ménage, c'est-à-dire un ménage où personne ne boude et où chacun est disposé à faire, dans l'intérêt de la tranquillité commune, toute sorte de concessions. Sa mère y aidant, Lina était descendue de cette haute tour où montent quelquefois les plus insouciants, pour s'isoler et goûter en paix les amères délices de la souffrance; elle était rentrée dans le tourbillon.

Il y avait des semaines, des mois que le pliant doré sur lequel s'asseyait naguère le pauvre Takasima avait été relégué dans un coin, afin de ne pas attrister le *petit lever* de cinq heures, redevenu plus brillant que jamais; les prétendus sonnets aux étoiles, que la jeune femme s'était promis de faire traduire, dormaient ensevelis au fond d'un coffret d'où elle ne songeait plus à les tirer; que Takasima fût mort ou vivant, il importait bien peu, selon

toute apparence. D'où vint donc l'émotion visible de Mme d'Orly en recevant une dépêche après tant d'autres? Il faut croire aux pressentiments. Elle hésita une seconde à la décacheter, lut, devint très pâle, et sonnant avec force : — Quand le coiffeur arrivera, dit-elle à sa femme de chambre, vous le renverrez. Préparez mon costume de loutre et qu'on aille vite chercher M. Gontran.

Ceci se passait dans la chambre à coucher de Lina, une chambre riante et coquette, toute en dentelle chiffonnée sur du satin aux reflets pâles ; il y avait ce soir-là grand bal chez la baronne Schenck et le lit disparaissait sous les flocons, pareils à ceux de la neige, d'une robe de tulle blanc semée de brins de chenille. Partout traînaient des fleurs, des écrins ouverts, des bas de soie rosée, des souliers de Cendrillon. Mme d'Orly, en peignoir, les cheveux dénoués, se disposait à essayer ceci ou cela... — une manière de répétition avant la grande entrée en scène...

— Le costume de loutre?... répéta la soubrette ébahie, en posant un petit jupon garni d'Angleterre qu'elle élevait déjà au-dessus de la tête de sa maîtresse, — un costume de voyage? Et renvoyer le coiffeur? Madame n'ira donc pas au bal?

— Le bal! il s'agit bien du bal! je serai en retard pour l'express... Arrangez vite mes cheveux n'importe comment. Miséricorde! Gontran n'arrivera jamais!... J'ai pourtant besoin de lui et tout de suite.

C'était comme une nouvelle transformation du protée féminin qu'on appelait Lina d'Orly; tout à l'heure elle regardait avec complaisance mille riens délicieux qui allaient contribuer à la rendre belle, maintenant elle repoussait, impatiente, les diamants qui s'éparpillaient en désordre sur le velours de la cheminée. Tout cela n'était plus d'accord avec ses pensées, tout cela lui semblait bête et scandaleux et hors de propos.

— Enfin, Gontran, te voilà!... Cet habit noir et ce camélia sont bien inutiles, mon ami; va endosser tes fourrures, la nuit sera froide; nous partons pour Menton.

— Pour Menton?... Quelle plaisanterie... Et le bal?...

— Je ne plaisante pas. Le bal se passera de nous.

— Impossible...

— Ce qui serait impossible, ce serait de nous amuser, tandis que notre pauvre petit ami s'éteint là-bas, dans l'abandon.

— Tu veux aller recevoir le dernier soupir de Takasima ?

— Et tu n'auras pas le cœur de me laisser partir seule...

— Attends donc ! Tu vous as une manière de prendre les gens à l'improviste, de changer les programmes... On croit aller au bal... crac ! c'est à l'enterrement que tu vous conduis... Encore faut-il y songer cinq minutes. C'est peut-être une fausse alerte.... il n'est peut-être pas tout à fait à l'extrémité... En partant demain... cela suffira. Depuis si longtemps il traîne... vingt-quatre heures de plus ou de moins...

— Tiens... lis,... moi je pars ce soir.

— Puisque tu le prends ainsi, je n'ai qu'à obéir. Mais tout le monde te le dira : tu es folle.

— Et toi, tu es un mauvais ami,... un égoïste... Non, tu es le meilleur garçon du monde et tu vas me le prouver sans perdre une minute.

Pour toute réponse, Gontran alla changer d'habits. Il reparut, grognant toujours, mais emmitouflé jusqu'aux oreilles, dans une grande houppelande, garnie de fourrures, tandis que sa sœur achevait à la hâte de fermer un petit sac et que M. d'Orly, condamné à dîner tout seul, disait de sa voix nonchalante :

— Vous avez mille fois raison, mes enfants.... Cela ne m'étonne pas de votre part ; l'amitié... l'amitié a ses devoirs... N'oublie pas ton manchon, Linette.

Lui-même, avec beaucoup de soin, l'enveloppa de sa pelisse, en affirmant qu'il l'eût accompagnée très volontiers, si Gontran n'eut pas été disposé à le faire. — Mais, ajouta-t-il, ce n'eut pas été la même chose ; le pauvre diable sera content de vous revoir tous les deux, vous qu'il aime autant l'un que l'autre.

Ce qui l'amusait au fond, c'était la déconvenue des admirateurs de sa femme, de tous ces imbéciles qui attendaient son passage triomphal au bal Schenck. Il leur dirait en riant : — Elle s'est laissée enlever, enlever d'une seconde à l'autre par un Japonais... — Et le commandant de Breth ferait sa

figure rageuse d'autrefois. Vraiment, la mobilité chez une femme était peut-être la plus précieuse des qualités.

VIII

Un changement presque aussi rapide que celui de l'humeur de Mme d'Orly, mais en sens contraire, ce fut le changement du décor et de la température pour les voyageurs qui, partis la nuit, par une pluie glaciale mêlée de neige, atteignirent le lendemain les côtes toujours riantes de la Méditerranée, où la vigoureuse coloration des rochers rouges et des chênes verts tranchait sur l'azur étincelant, où les orangers chargés de fruits promettaient d'être bientôt couverts de fleurs, où partout dans les jardins s'épanouissaient les roses.

— Le joli été de janvier ! s'écria Gontran. Ma foi ! il doit être plus dur de mourir ici que partout ailleurs.

Les monuments romains de Fréjus, les deux lions de porphyre couchés dans la mer à Saint-Raphaël, les déchirures pittoresques de la Napoule, l'Esterel avec le panorama des caps, des golfes, des villages noyés dans une végétation tropicale, les étages boisés de Cannes, les pins aromatiques du golfe Juan, le promontoire de la Garouppe, les bastions d'Antibes, Nice et ses montagnes qui, couvertes d'oliviers au premier plan, s'élèvent toujours jusqu'à la blanche crête des Alpes, les gorges de Vence, le château de Cagne, le viaduc du Var, la rade de Villefranche, les escarpements roussis de la petite Afrique, l'incomparable terrasse de Monaco, Roquebrune que l'on dirait sculpté dans le rocher dont les éboulements ressemblent à de vieilles tours...

— Ma foi ! je ne regrette guère le bal Schenck ! s'écriait Gontran. Quel voyage d'agrément nous ferions là tous les deux, si la fin ne devait tout gâter !

— Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard ! répliquait Lina très nerveuse.

Enfin !... sur la hauteur, les oliviers énormes de Menton, noueux, tordus, contemporains des croisades et, plus bas, l'immensité des citronneries, descendant jusqu'à la mer où une montagne, d'aspect mélancolique, semble pousser la ville neuve, tandis qu'à ses flancs, la vieille ville s'accroche, presque inaccessible.

Avec un serrement de cœur, Lina entra dans la villa aux terrasses fleuries, où Takasima s'était installé avec tout le confort et même l'élégance que lui permettait sa fortune. Sœur Blandine accourut à sa rencontre. Il y avait sur son visage des traces de larmes et elle joignit les mains, en la voyant, comme pour remercier Dieu.

— Ah! madame, vous voilà donc! Le mal marche à pas de géant depuis deux jours. Vous avez bien failli ne plus le trouver.



— Il m'a demandée, ma sœur?

— Lui?... est-ce qu'il demande rien ni personne? Il serait parti sans m'adresser un mot! Jamais je n'ai vu son pareil pour le courage, pour la patience... et toujours silencieux, pensant à je ne sais quoi... S'il était chrétien, on dirait que c'est de la résignation, que le bon Dieu lui envoie les grâces nécessaires pour supporter son état; mais non, il faut croire qu'il puise tout cela en lui-même ou bien que ces gens-là sont inertes comme des pierres. Il n'a pas besoin d'attachement, il ne veut pas qu'on le plaigne. Ah!

madame, les quatre mois que je viens de passer auprès de lui sont les plus pénibles que j'aie traversés depuis ma vocation... Non pas qu'il soit exigeant,... au contraire, s'il m'avait fait veiller, s'il avait eu des caprices, des méchancetés, s'il m'avait tourmentée, j'aurais été contente,... cela m'aurait semblé plus naturel,... j'aurais eu prise sur lui avec le temps;... mais quelle croix de ne pouvoir faire le bien que l'on voudrait, d'être aussi étrangère à son malade le dernier jour que le premier, de ne rien obtenir de lui! Moi qui suis venue à bout, je peux le dire sans me vanter, de pécheurs endurcis!... Et lui, un enfant, il reste inabordable!... Si ce n'avait pas été pour vous faire plaisir, madame, et avant tout par soumission à la volonté du bon Dieu qui m'avait envoyée ici, il y a longtemps que j'aurais prié ma mère supérieure de me rappeler à Paris. Seulement... voilà... j'espérais toujours... En ai-je fait des neuvaines pour sa conversion et des prières!... Oh bien oui!...

La bonne sœur se rattrapait d'un long jeûne de paroles. Mme d'Orly profita du premier moment où elle reprit haleine pour placer un mot :

— Mais il sait que je vais venir, n'est-ce pas?... il sait que vous m'avez fait demander?...

— Oh! je me serais gardée de lui parler de ma dépêche, par exemple! Il aurait dit que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, il m'aurait grondée à sa manière... en me demandant encore moins de services qu'à l'ordinaire... Dire qu'il va mourir, madame, qu'il va mourir sans espoir de salut, après avoir tant souffert! Je ne peux pas y penser... Voilà pourquoi je me suis permis de vous écrire, puisque vous croyez avoir sur lui un peu d'influence. Vous obtiendrez peut-être qu'il voie un prêtre... Une minute de contrition parfaite et l'âme est sauvée,... il s'opère des miracles au dernier moment...

— Mon Dieu! mon Dieu! répétait Mme d'Orly bouleversée.

Elle n'avait jamais vu mourir et elle allait se trouver en face de ce spectacle, avec une tâche à remplir, une tâche aussi délicate que douloureuse. Dans sa mémoire elle rassemblait des fragments d'éloquence du père Kéroual; saurait-elle les appliquer d'une façon persuasive?

— Ma sœur, dit-elle tout éperdue, préparez-le je vous en prie, afin que la surprise ne lui fasse pas de mal. Il faudra que vous vous chargiez la cons-

cience d'un mensonge, qu'il croie que nous étions venus à Nice, Gontran et moi, pour notre plaisir et que nous avons voulu le voir avant de nous en retourner... Allez, ma sœur... pendant ce temps-là je secouerai ma poussière et je referai mes frisettes...

Sœur Blandine lui ouvrit une chambre, visiblement étonnée qu'il fallût refaire ses frisettes pour une dernière entrevue avec un mourant.

Quelques instants après, elle revint dire que M. Takasima serait bien aise de recevoir Mme d'Orly et son ami Gontran,... la première d'abord, toute seule, plusieurs personnes à la fois le fatiguant beaucoup.

— C'est bon! répliqua Gontran, je ferai un tour pendant ce temps-là, je voudrais bien rattraper la vue du vieux Menton au coucher du soleil. Était-ce oriental, ces petits dômes, ces campaniles sur l'incendie de l'horizon! Les églises ressemblaient à des mosquées. On aurait entonné l'air du *Muezzin* si l'on avait eu le cœur à chanter!

— A-t-il paru content? demandait Mme d'Orly en arrangeant avec soin sur son front, les anneaux de ses cheveux noirs de façon à ne pas « faire peur ».

— Jésus! avec lui on ne sait jamais, répondit la sœur d'un air de perplexité profonde, — et puis, si près de la fin, on n'est plus content de rien du tout, je suppose, quand on n'a pas en soi la paix du Seigneur.

A part, elle pensait que Mme d'Orly aurait bien fait de se recueillir, comme prélude à ses exhortations, au lieu de se boucler les cheveux avec un petit fer.

Quand la jeune femme pénétra d'un pas craintif dans la chambre du moribond, la fenêtre grande ouverte laissait entrer à flots l'air frais du soir : il n'y avait plus de précautions à prendre, le docteur avait prononcé cette phrase sinistre : — Accordez-lui tout ce qu'il demandera. — Et le dernier désir de Takasima avait été de contempler un beau coucher de soleil. Maintenant la rouge splendeur de rubis, à laquelle son regard était resté rivé avec persistance, jusqu'à ce qu'elle se fut fondue peu à peu dans des teintes pâlissantes, encore roses, ne jetait plus qu'un faible reflet sur le visage émacié soutenu par une pile d'oreillers; ce reflet n'éclairait que trop cependant les ravages de la maladie, les joues caves, l'orbite creusée

des yeux assombris; mais, — ce fut la première impression de Lina en approchant, — Takasima n'était plus laid; la majesté de la mort prochaine avait effacé les bizarreries du type et une expression de candeur toute nouvelle ajoutait à l'air de jeunesse de cette pauvre petite tête. Dans le grand lit où il gisait si mince, si frêle, tenant si peu de place, il avait l'air d'un enfant et vraiment le cœur de la jeune femme se gonfla d'une émotion maternelle, tandis que, s'appuyant à son chevet, elle se penchait vers lui un sourire aux lèvres, des larmes dans les yeux. Il ne bougea pas, mais sur le visage immobile passa une expression de ravissement qui parut l'illuminer. Elle prit ses mains amaigries, les serra dans les siennes : — Vous voyez... je suis venue... tout ira bien... Je vous tiendrai compagnie... je vous soignerai comme autrefois.

Il ébaucha un geste négatif, puis d'une voix entrecoupée par la respiration haletante : — Merci, dit-il, j'étouffe... Aidez-moi à me soulever.

Avec crainte, Mme d'Orly enveloppa de ses bras cette forme fragile, la redressa tout doucement et retint de son mieux le poids léger qui s'affaissait peu à peu sur son épaule. Pendant un temps qui lui parut long, il reposa ainsi, la joue tout près de la sienne, cherchant son regard en dessous, d'un regard intense où une dernière flamme avait brillé; puis très bas :

— Je vais mourir, dit-il, vous le savez bien.

— Si vous le croyez, répondit-elle tout bas aussi, pensez à ce qui vous attend, mon enfant chéri, pensez au ciel.

— Le ciel ?...

Il la regardait toujours,... ses lèvres s'agitèrent faiblement, et, comme s'il l'eut amenée, par la puissance d'une volonté tendue jusqu'à se briser, comme s'il l'eut contrainte à se souvenir, elle songea tout à coup au jour où, déjà bien malade, il lui avait dit : — Non, je ne suis pas votre frère, car vous ne m'embrasseriez pas comme vous embrassez Gontran.

D'un mouvement dont elle ne fut point maîtresse et où se répandit toute la douce et tendre pitié féminine, une pitié qu'à un pareil degré elle n'avait pas connue encore et qu'elle ne devait plus ressentir, elle rapprocha sa tête de la sienne, elle lui donna ce baiser qu'il réclamait sans parler.

Il tressaillit, elle sentit sa joue devenue soudain brûlante se refroidir horriblement, elle l'entendit balbutier de nouveau :

— Le ciel?... Voilà le ciel...

Puis le petit corps desséché parut s'alourdir entre ses bras ; mais il ne bougeait toujours pas.

Sœur Blandine et Gontran la trouvèrent ainsi, tenant sur son sein un cadavre.

. . . .

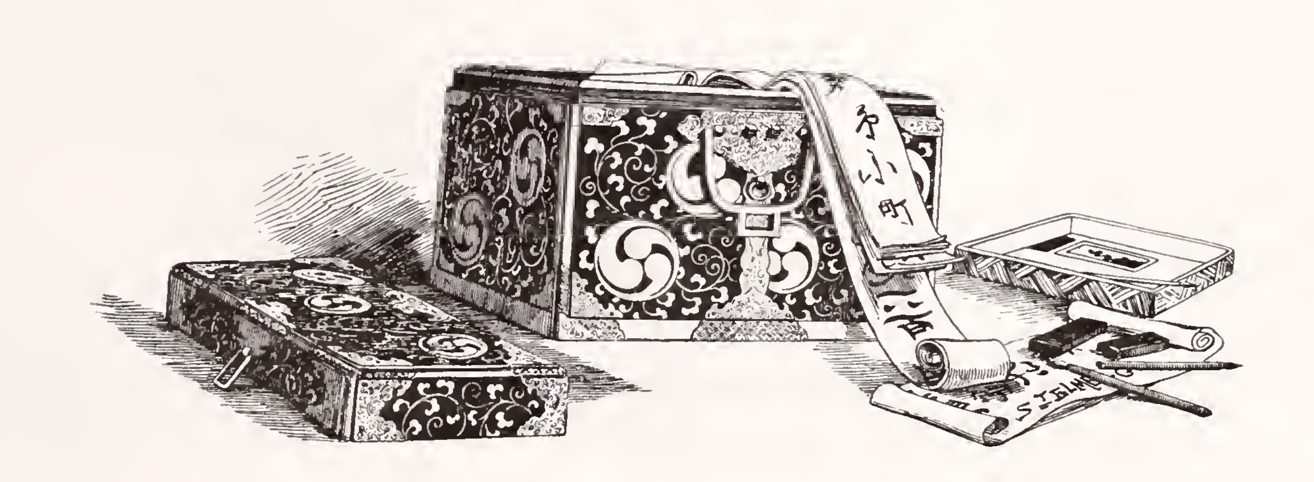
Chose étrange, le souvenir de Takasima préserve jusqu'à présent Mme d'Orly des amours vulgaires où plus d'une fois elle a failli s'égarer aux heures de tentation, de colère et d'ennui. Elle se rappelle qu'elle a été l'objet d'un culte, du seul culte qui fut jamais entré, en s'y dérobant sous de triples voiles, dans un cœur armé d'indifférence et de dédain contre tous les dieux ; elle attache rétrospectivement un prix étrange à ce sentiment inavoué auquel sans doute celui qui l'éprouva ne donna jamais de nom, fût-ce vis-à-vis de lui-même, mais qui a été pour un Japonais, — ô miracle ! — la révélation de l'*idéal*. Avoir été l'idéal absolu d'un être quelconque, eût-il le teint jaune et les yeux en virgule, ce n'est pas chose facile à oublier... Les autres ne voient en elle qu'une petite femme assez légère et désirable en passant, elle a plus d'esprit qu'il n'en faut pour le sentir. Elle compare, et la comparaison est à l'avantage de Takasima, d'autant que les difformités de son enveloppe extérieure s'effacent de plus en plus dans le lointain de l'autre vie, lorsqu'elle pense à lui. Et elle pense à lui souvent..., le soir, par exemple, à l'heure où Takasima venait d'ordinaire s'asseoir sur ce pliant doré pour lui donner sa prétendue leçon... La lueur d'une lampe unique fait scintiller çà et là, dans l'ombre, les ors, les laques, les broderies de soie du salon japonais, et tous les bibelots qui l'entourent lui semblent avoir une âme, l'âme silencieuse et bizarre et pleine de mystère du pauvre petit exilé. Oui, le souvenir de cet amour humble et fier à la fois, si longtemps muet et d'une inoubliable éloquence au moment de la mort, lui servira de bouclier... Elle reste pensive, la main sur le coffret où s'enroulent, toutes pénétrées d'un parfum de bois odorant et d'encre de Chine, ces poésies hiéroglyphiques

qui, sous prétexte de s'envoler vers les étoiles, lui étaient sans doute dédiées. On ne les traduira jamais ; tout ce qu'elles peuvent renfermer d'ardent et de respectueux, ne vaudrait pas le dernier mot prononcé par Takasima, lorsqu'il reçut son baiser : — C'est le ciel !

A quelques-unes de ses bonnes amies, Mme d'Orly dit pour les rendre jalouses : — J'ai été aimée… d'un amour extraordinaire…, comme aucune de vous ne le sera, j'en réponds, et par quelqu'un qui ne me l'a jamais dit. C'est ce qui, en fait d'hommages, m'a rendue difficile.

Mais elle n'a raconté à personne son aventure.

TH. BENTZON.
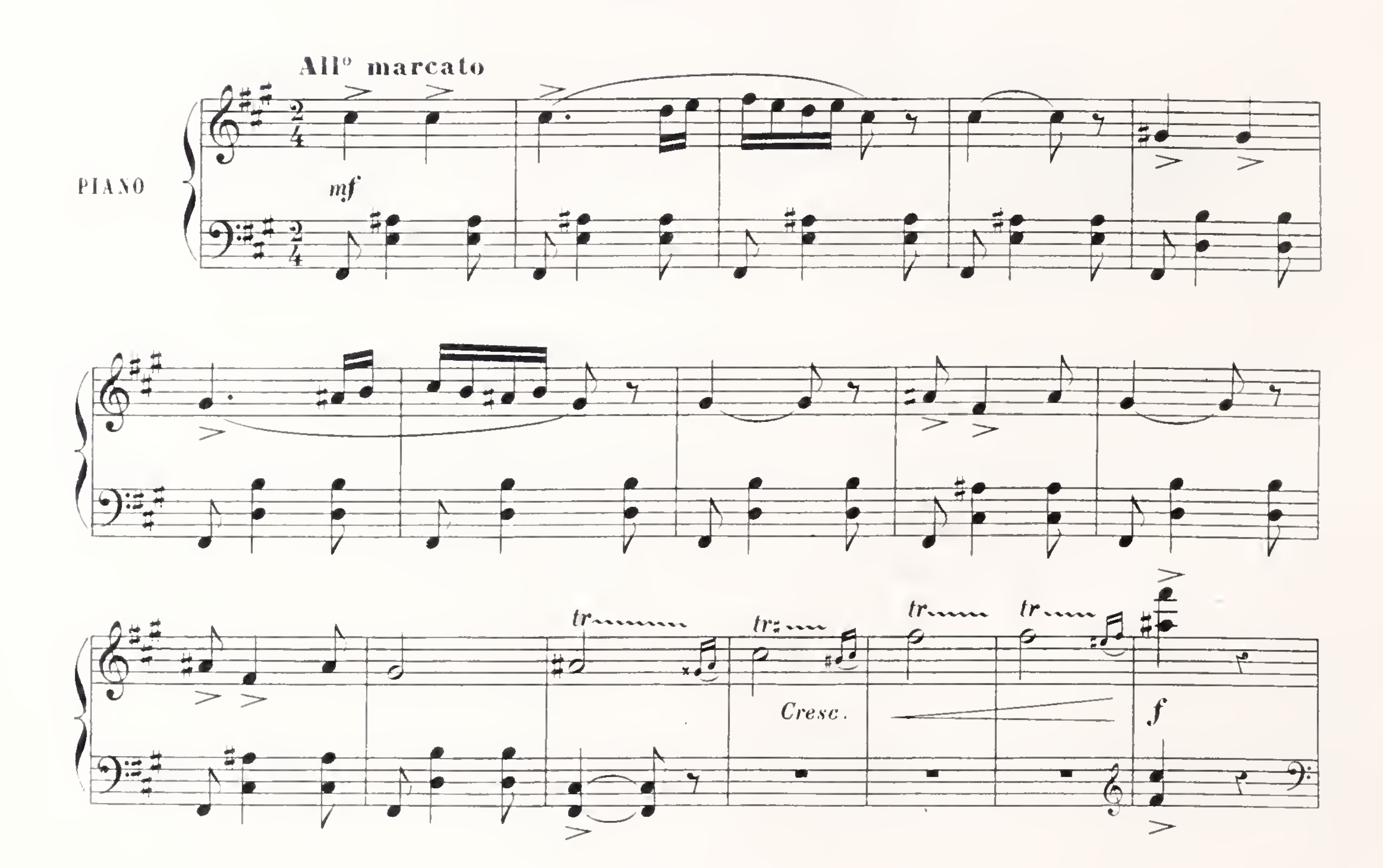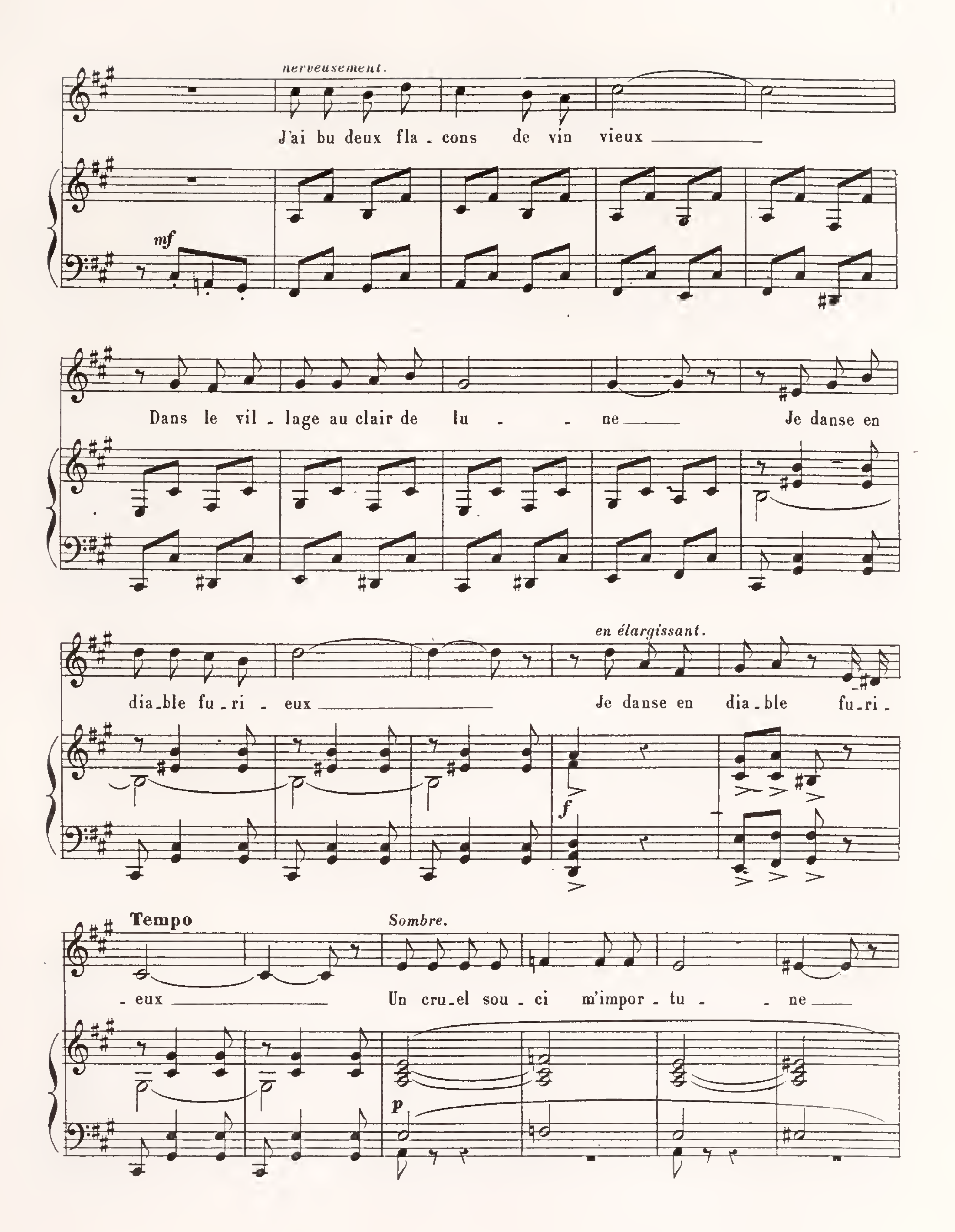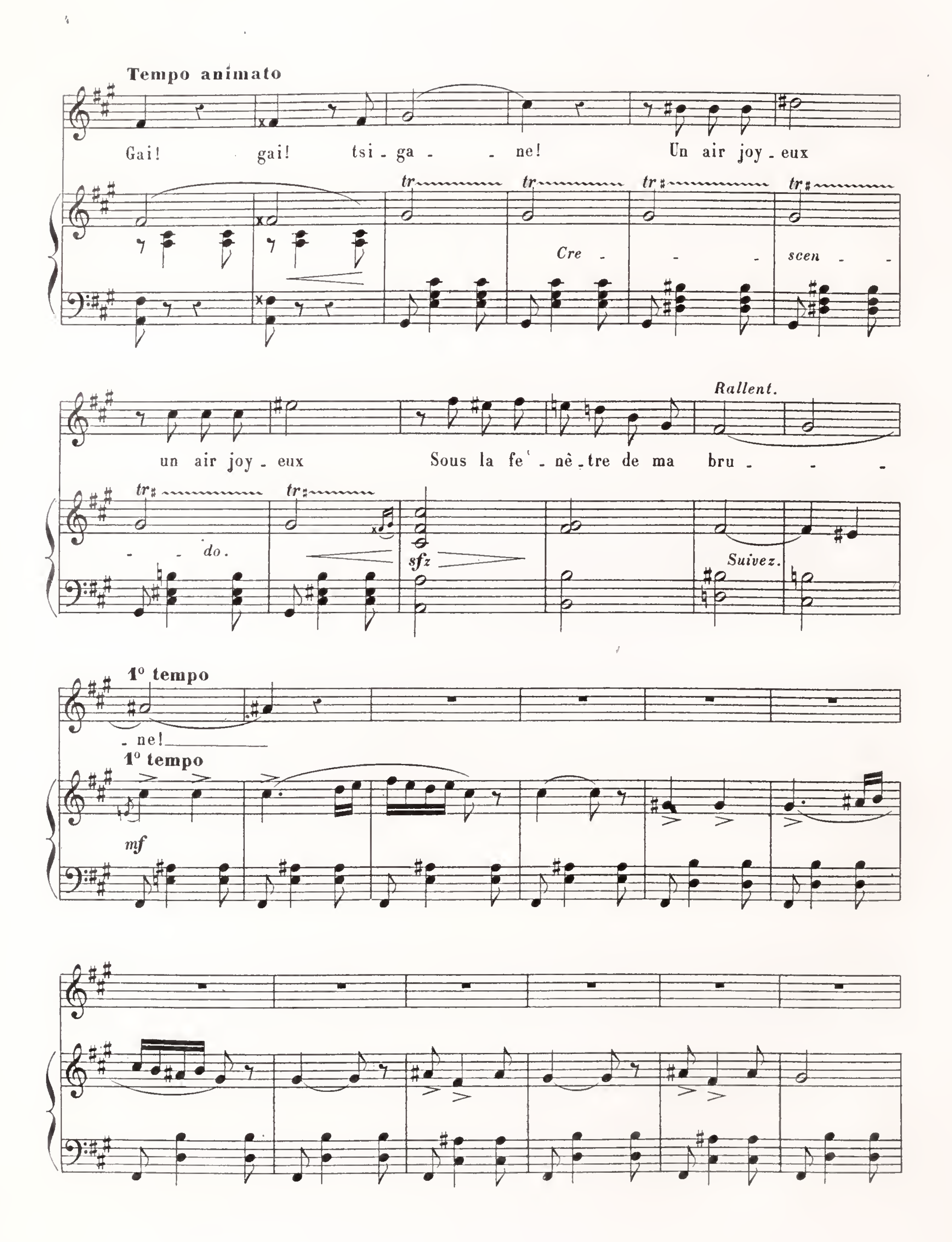




CAI ! TSIGANE

Poésie de François Coppée d'après Potoefi
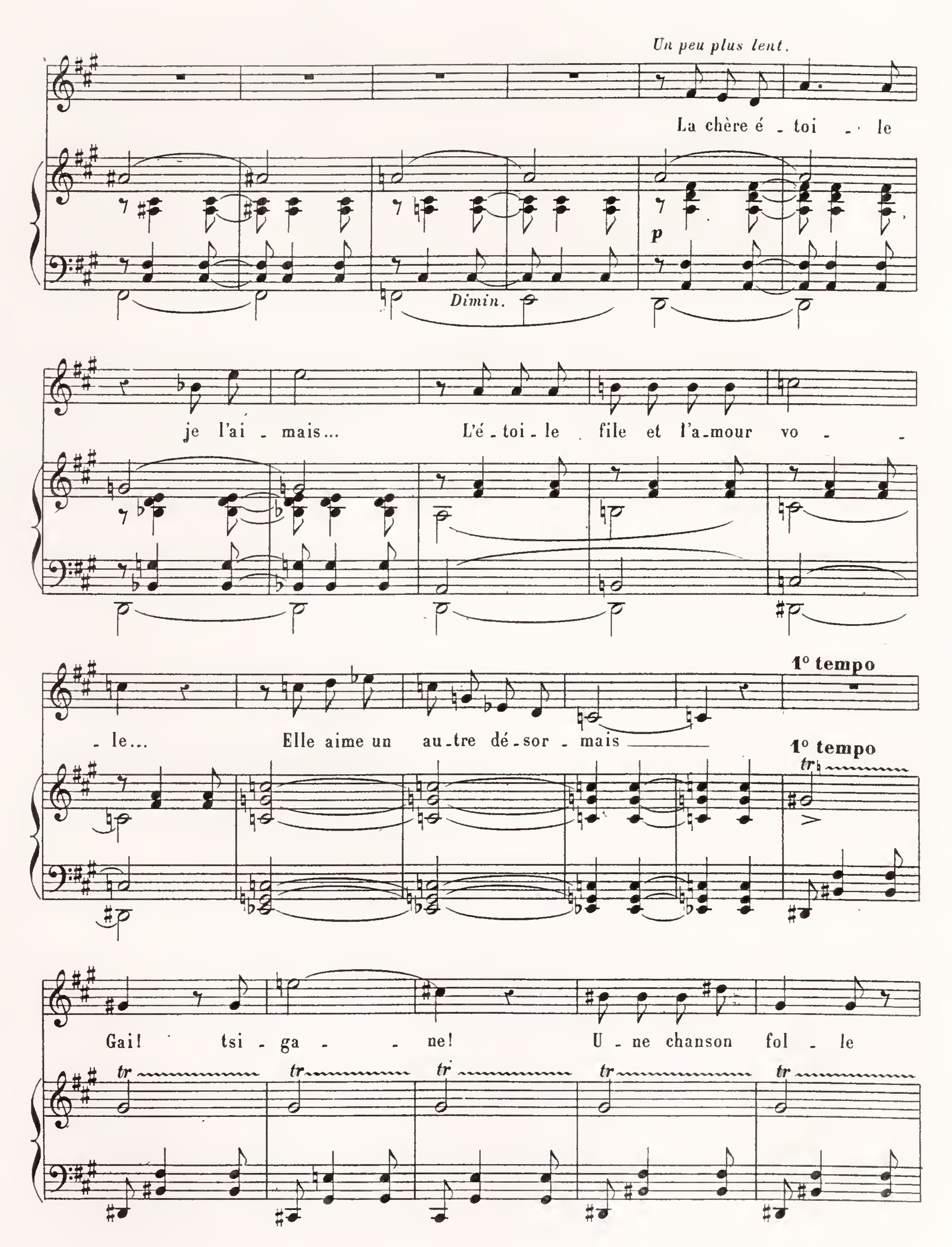
Musique de Leo Delibes
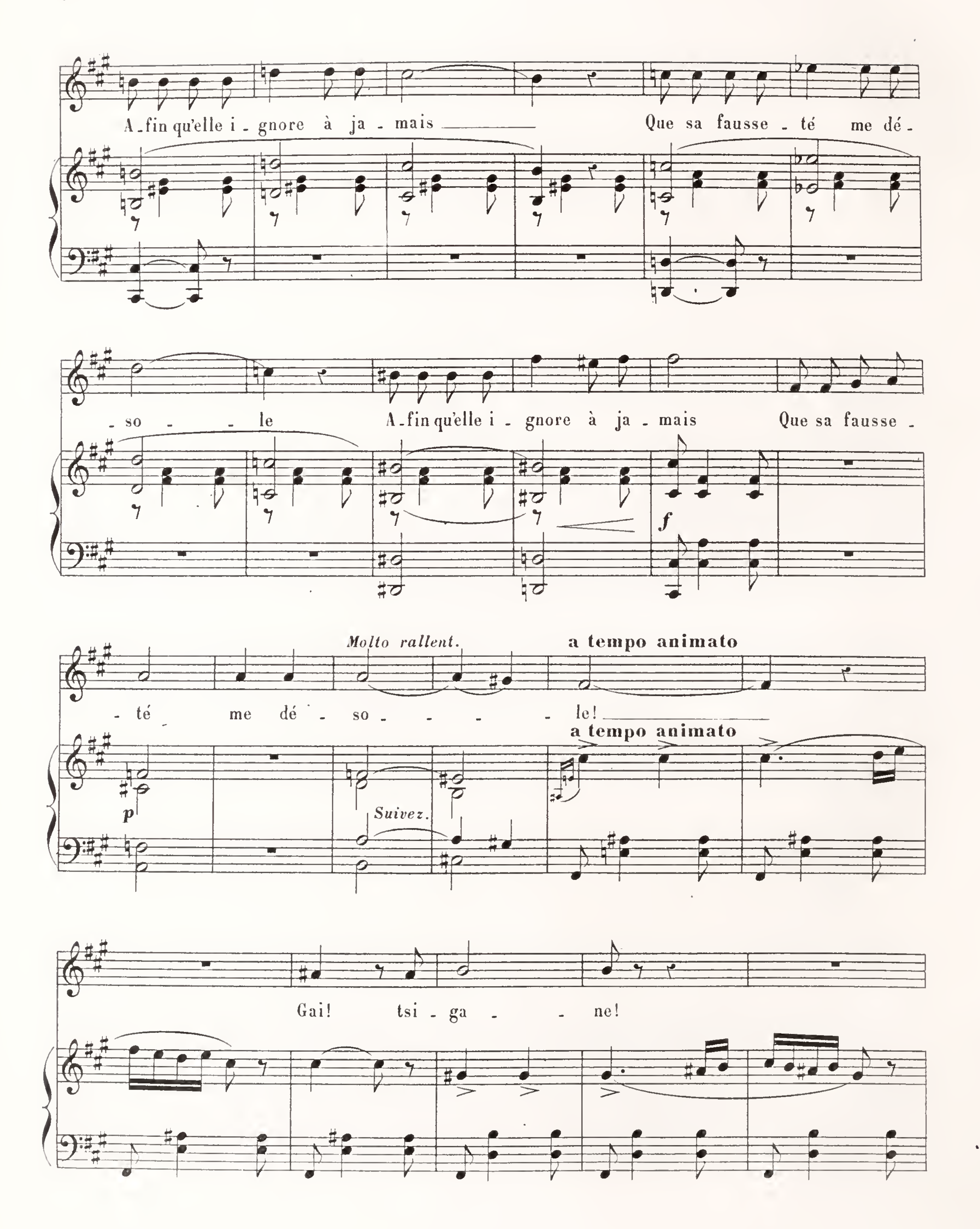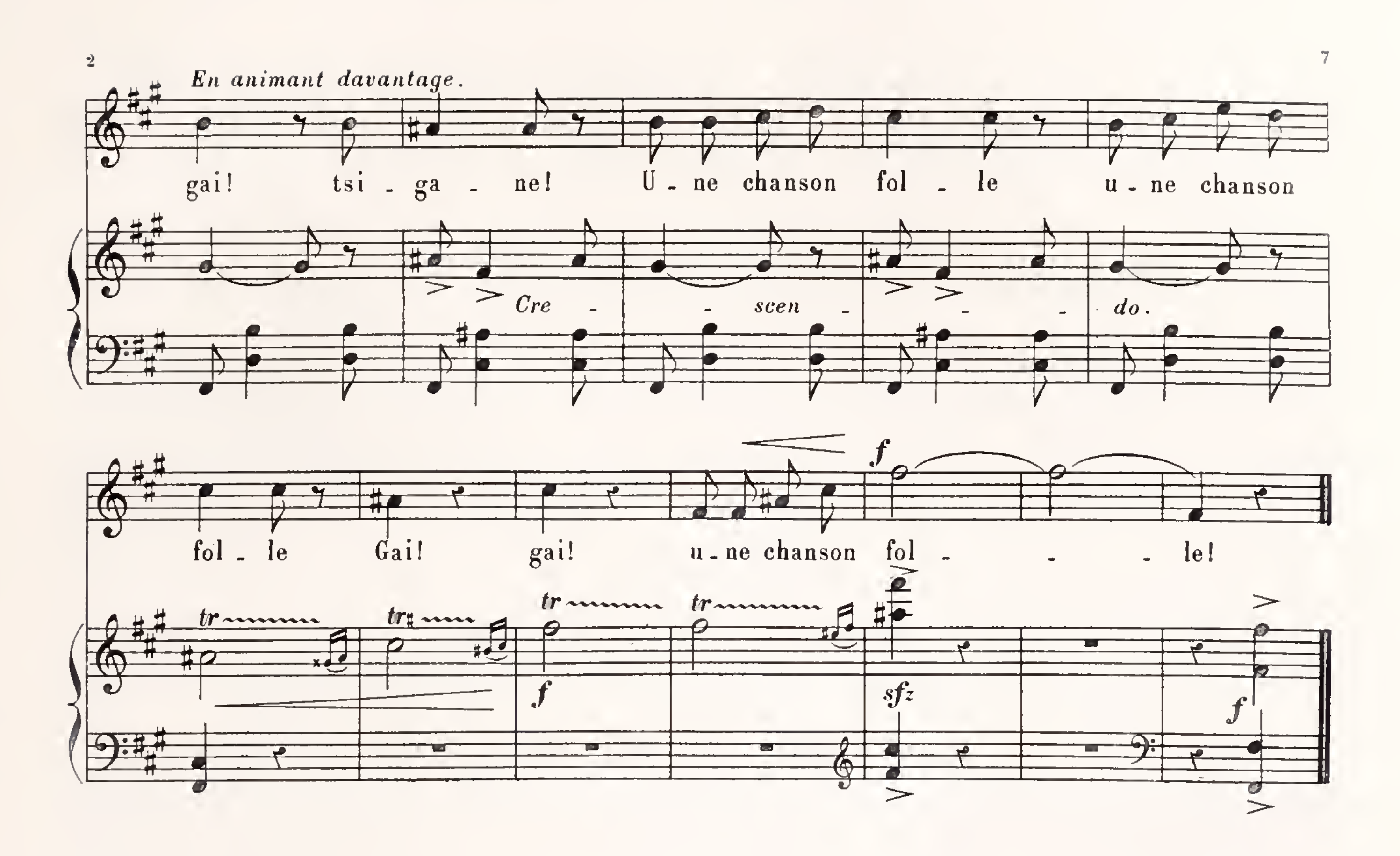



nerveusement.
J'ai bu deux fla - cons de vin vieux
mf
Dans le vil - lage au clair de lu - - ne
Je danse en
dia - ble fu - ri - eux
en élargissant.
Je danse en dia - ble fu - ri -
f
Tempo
Sombre.
- eux
Un cru - el sou - ci m'impor - tu - - ne
p



Tempo animato
Gai! gai! tsi - ga - - ne! Un air joy - eux
tr
Cre - - - scen - -
un air joy - eux Sous la fe - nê - tre de ma bru - - - -
Rallent.
- - do.
sfz
Suivez.
1° tempo
- ne!
1° tempo
mf


Un peu plus lent.
La chère é - toi - le
p
Dimin.
je l'ai - mais...
L'é - toi - le file et l'a - mour vo -
- le...
Elle aime un au - tre dé - sor - mais
1° tempo
1° tempo
tr
Gai! tsi - ga - ne!
U - ne chanson fol - le
tr
tr
tr
tr
tr


A-fin qu'elle i-gnore à ja-mais
Que sa fausse-té me dé-
-so - - le
A-fin qu'elle i-gnore à ja-mais
Que sa fausse-
-té me dé-so - - - - le!
f
Molto rallent.
a tempo animato
p
Suivez.
a tempo animato
Gai! tsi-ga - - ne!


En animant davantage.
gai! tsi - ga - ne! U - ne chanson fol - le u - ne chanson
Cre - - scen - - - do.
fol - le Gai! gai! u - ne chanson fol - - - le!
tr
f
sfz



GUSTAVE MOREAU

ET

LES FABLES DE LA FONTAINE

SOIXANTE AQUARELLES



On sait qu'un amateur d'un goût élevé, M. Roux, rêva un jour, par un beau caprice et vraiment digne d'un *magnifique*, d'inviter à l'illustration de La Fontaine les maîtres de l'aquarelle française. Et il le fit comme il l'avait rêvé. Mais on sait que pour donner à l'œuvre plus d'harmonie et d'unité, il dut modifier son premier projet, laisser à un seul artiste, M. G. Moreau, le soin de ce glorieux travail, et se condamner ainsi à de regrettés sacrifices. Je ne puis m'empêcher, en effet, d'admirer en passant certaines de ces aquarelles, que M. Roux déjà avait obtenues de ces maîtres et qui, aujourd'hui réunies à part, lui composent un second trésor, quelques-unes de M. Delaunay par exemple, de M. Ziem, de M. Baudry, de M. Lamy, de M. Ph. Rousseau, de M. Hébert, de M. Français, de Mme Lemaire et de Jacquemard.

M. G. Moreau livra en quatre années ces soixante aquarelles, collection vraiment sans pareille, et qui honore à la fois le collectionneur et le peintre.

Une illustration de La Fontaine par un artiste d'une originalité si marquée — qualité rare en cet étonnant pays de France, où décidément tout se trouve, et l'originalité même — cette illustration ne pouvait être,

on le comprendra aisément, une imagerie fidèle, une traduction par l'image, qui reflétât toujours, avec un absolu respect, la seule pensée du fabuliste.

Et cependant l'art de M. G. Moreau est si riche et divers que, dans un grand nombre de ses aquarelles, vous retrouverez aussi La Fontaine, sa grâce, son esprit, sa finesse, toutes ses qualités très françaises.

La pensée de M. Moreau, toujours curieuse des Symboliques, retrouvait chez le fabuliste plusieurs de ces symboles, de ces impérissables figures, telles que Circé, la Fortune, la Mort, Apollon et Zeus, qui demeurent sans fin le charme ou le tourment des imaginations humaines ; et l'on devine que M. Moreau s'y est attaché tout d'abord.

M. Moreau, qui sait tant de choses, sait que les fables de La Fontaine ont une origine très lointaine, que la plupart sont hindoues, ainsi que tant de données présentes de la sagesse humaine, et l'on ne s'étonnera pas dès lors de rencontrer ici tant d'illustrations d'un caractère étrange et magnifiquement asiatique, comme fut asiatique aussi la pensée première de ces fables.

En réalité, à propos de La Fontaine, cet artiste singulièrement moderne par sa richesse de sensations et d'idées, par la profondeur de ses rêves, par sa pensée inquiète et passionnée toujours, et l'universalité de ses connaissances, et tous les raffinements, toutes les subtilités de son art, a exposé surtout avec les finesses de son dessin et les magies de sa couleur ses idées, ses sensations propres, révélé quelques-uns de ses rêves les plus étranges et les plus beaux, livré à ceux qui la savent comprendre et aimer, un peu de son âme, un peu des tendresses et de l'obscur mystère de son âme.

Étonnamment riche et varié est donc l'œuvre de M. Moreau. Si par moments cette illustration semble celle d'un Pantshatantra, de ce recueil des vieilles fables hindoues, source lointaine d'où sont sorties les nôtres, si ailleurs elle ne reproduit réellement — et je suis loin de m'en plaindre — que le rêve de ce maître rare, de ce surprenant visionnaire, ailleurs vive, spirituelle, charmante, elle reflète toutes les lueurs légères de la grâce, de l'esprit français, et elle est bien l'aimable et très fin commentaire du plus français de tous nos poètes.

Et dans la technique, même diversité. Ici des musiques de couleurs, les

plus éclatantes que l'on ait assemblées jamais, de tels prodiges de coloris, qu'il faut, pour leur trouver quelques comparaisons, les chercher dans la nature ardente, les aurores, les soirs, les splendides étoffes de l'Orient, ou dans l'art à qui le feu prête ses magies, l'art précieux des émailleurs, ou dans l'étincellement des pures joailleries de la Renaissance; et là, de délicieux accords, de charmantes pénombres, de tendres et fins clair-obscurs, des aquarelles d'un ton transparent et léger, ou ailleurs encore, sombres, sévères, violentes. Animaux, hommes ou dieux, paysages, marines, natures mortes, le maître — et c'est un des signes du vrai peintre — le maître sait tout peindre comme savait tout peindre Delacroix, que souvent il rappelle par les éclats de sa palette, par sa recherche aussi d'harmonies nouvelles, par son imagination sans limite et sa troublante poésie, mais, ajouterai-je, dont il diffère par tout un charme de mélancolie et de tendresse manquant à l'âpre et violent artiste, l'émule et le contemporain de Géricault.

C'est en supposant que ces aquarelles ont été ou seront vues, à une exposition très prochaine, par les lecteurs de cette étude que je tente ici de les décrire ou de les rappeler seulement :

Frontispice. — Sur l'hippogriffe, bête superbe et chimérique aux grandes ailes déployées, aux ailes d'un bleu intense, d'un étrange et miraculeux indigo, plus glorieux que la pourpre, et où semble s'être condensé tout cet azur du ciel traversé par le monstre, sur cette bête orientale, qui sans doute en la pensée du peintre doit rappeler l'origine de la Fable, cette Fable, une longue figure féminine, est assise et sourit, le masque de la comédie et le fouet de la satire en main. Le bleu éclatant de ces ailes, le roux de la chevelure, la ligne élégante et les blancheurs ambrées de cette figure demi nue, les tons si riches des étoffes, et cet oiseau bleu aussi, envolé devant l'hippogriffe, peut-être l'oiseau bleu de nos contes de fées, ou la hupe des légendes arabes, le conseiller de Salomon, tout cela compose pour les yeux une symphonie merveilleuse qui déjà surprend et ravit.

Le Lion amoureux. — De Vinci eut aimé cette femme, cette belle Impéria, faite en sa nudité superbe pour dompter les forts, courber et avilir des âmes, victorieusement braver des excommunications papales.


FABLES
- Gustave Moreau -

Comme le lion sous cette main tendre, aussi douce qu'une main d'enfant, et qui posée sur ses paupières magnétiquement les caresse, comme ce lion râle d'amour, usé, las, toujours affamé d'elle! Et il est si tombé, si couché à ses pieds, prêt à lécher encore cette chair triomphale, qui de beauté parfaite, en sa grâce onduleuse, se dresse longue, élégante et fine, pâle et dorée, comme un lys d'or! Sous un chapeau de velours incarnat, à larges bords, tel qu'un chapeau de cardinal, coulent deux flots de cheveux crépelés et roux. Un impérial manteau que des ors et des violets splendidement fleurissent, tombe au long d'elle, et la lutte entre l'éclat de ce corps et celui de cette glorieuse étoffe — lutte souvent reproduite et aimée par l'artiste — est là aussi une joie pour les yeux.

Une nature sauvage, dont cette femme paraît la floraison suprême, s'étend, s'étage derrière elle. Au fond, des cimes neigeuses, rappel lointain des blancheurs féminines.

L'artiste se plaira toujours à ces symboles de la toute puissance de la femme, à ces images de l'inévitable domination que savent exercer sur les âmes sa pâle faiblesse, et les délices troublantes de sa mystérieuse et calme nudité.

Les vautours et les pigeons. — Un prodige de couleur et aussi de pensée! Un ciel crépusculaire, un ciel pourpre, funèbre, où les nuages du soir s'allongent comme des caillots de sang. Un énorme soleil jaune mourant à l'horizon, à l'extrémité d'une plaine sans bornes, d'un immense désert libyque. Terribles, gigantesques, des vautours, de furieux vautours volent, se battent dans les airs. Le plus grand, de son bec, laisse tomber une colombe mortellement blessée, et dont le sang coule en pluie. Et sous cette furie, cette tuerie, sous cette formidable bataille, un sphinx trempé, humide, tout ruisselant de cette pluie sanglante, un sphinx rouge qui me rappelait sous l'étrange éclat de certains couchants le grand sphinx camard de Gizeh, veillant aux pieds des Pyramides, ouvre et fixe sur cet effrayant mystère ses larges prunelles bleues, ses grands yeux bleus phosphorescents d'une lueur d'âme et de pensée; et la bête, de sa face anxieuse, interroge l'éternelle énigme, l'énigme de la guerre, de ces haines

sans fin, des forts atrocement toujours poursuivant, massacrant les faibles, l'énigme de cette large pluie de sang, qui, sans fin, tombe depuis les premiers jours du monde, et qui peut-être est nécessaire à la levée des semences, aux moissons de la terre.

Je ne sais rien de terrifiant et de beau comme cette tempête de sang, et dans cette tempête rouge, cette face de sphinx aux prunelles claires dilatées par l'horreur, devant cette vision apocalyptique de la vie.

La Fortune et le jeune Enfant. — Délicieuse est cette figure de la Fortune, près d'un beau puits Renaissance, et cet enroulement et cet envolement de satins vert et rouge, qui, si élégamment encore, accentuent sa sveltesse de déesse fuyante et légère. Mais, dans sa course si rapide, elle éveille du moins, l'inconstante, ce très jeune enfant, angéliquement endormi sur la margelle du puits.

Un nocturne d'un charmant mystère est celui de la *Chatte métamorphosée en femme :* une chambre des Mille et une Nuits; car cette aquarelle appartient à la belle série des sujets hindous. Nue, la femme s'est élancée du lit, seulement vêtue de cheveux d'or, et accroupie dans une pose de chatte, elle écoute et elle guette l'invisible ennemi. En sa grâce toute animale, elle est si doucement féline la bizarre créature, que l'époux suit du regard, surpris, étonné, un peu effrayé, comme l'ont été, le sont et le seront tant d'autres, par l'animalité qui s'est décelée soudain en sa délicieuse et inquiétante amie.

La Mort et le Bûcheron, — Le bûcheron tremble et grelotte d'épouvante au toucher de la Mort. Et cependant elle se fait si douce, la main de cette Mort amie, de cette figure nullement hideuse, mais en sa grâce de femme, belle de mélancolie et de pitié. Ce n'est donc plus ici le squelette banal qui la représente d'ordinaire; elle est vraiment là une amie qui s'approche, et c'est la Mort telle qu'elle apparaîtra sans doute à un plus sage avenir. Elle se voile d'un geste tendre; elle cache à demi son visage de mystère; pleurerait-elle, comme en un poème hindou, cette Mort qu'a créée Brahma, à qui sa fonction fait horreur, qui souffre et se refuse à tuer, jusqu'au moment où le Dieu lui révèle sa nécessité sainte, son rôle de purificatrice et de justicière, d'associée de la vie.



Un chien aboie contre elle, contre cette inconnue qui menace son maître, étant comme lui à cet âge d'ignorance et d'enfance, où il est permis encore de la redouter et de la fuir.

Pour fond, de beaux neutres; un ciel, un bois d'automne, et à l'horizon un soleil qui se meurt tranquille.

J'aurais désiré — mais l'espace me manque — pouvoir décrire encore ces incomparables chefs-d'œuvre : *La Matrone d'Ephèse, Le Paysan du Danube, Jupiter et le passager, Les Compagnons d'Ulysse, Les Deux pigeons, Phébus et Borée,* et *Le Thésauriseur,* et *La Souris métamorphosée en fille,* et *Les Deux Amis,* et *Jupiter et les Tonnerres,* et *L'Homme qui court après la fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit,* et celle qui pour inscription porte les beaux vers mélancoliques : *Les Délicats sont malheureux : — Rien ne saurait les satisfaire.*

Et ainsi j'aurais montré les plus étonnantes, les plus personnelles, les plus rares peut-être de ces aquarelles, celles qui m'ont dès l'abord et le plus vivement attiré par le prestige de leur couleur ou leur poésie mystérieuse. Mais que d'autres encore qui, parfaites et non moins précieuses, font voir combien chez ce vrai maître sont multiples et sont étendues toutes les ressources de son imagination et de son art.

Il est, et comme le fabuliste même, excellent animalier. Vous le jugerez ainsi dans *Le Renard et les Raisins, Le Renard et la Cigogne, Les Deux Canards,* dans *Le Lion et l'Ane,* dans *Le Lion et le Moucheron,* dans *Les Grenouilles qui demandent un Roi* et *La Grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un bœuf.*

En certaines de ces aquarelles, sa touche est juste et fine, toute spirituelle parfois, comme celle du fabuliste ; en d'autres, il rappellerait Delacroix plutôt — ainsi dans la série des lions — par le pathétique des mouvements, la passion dont il anime ses bêtes, ou l'épique grandeur qu'il leur donne.

Très spirituelles, et bien dans l'esprit de La Fontaine, *La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf* et surtout *Les Grenouilles qui demandent un Roi.* Dans cette dernière aquarelle, derrière la grue dictatoriale et terrible, un paysage très pâle et très fin. Le soir descend : un couchant

clair sur un grand lac et des marais bordés de frissonnants roseaux; dans le ciel tranquille des nuées d'oiseaux qui fuient font comme une poussière noire. Et tout le corps des électeurs, toute cette verte assemblée des grenouilles paraît s'inquiéter de ce nouveau maître, menaçant en effet, si j'en crois quelques signes. Cette grue, en son attitude césarienne, a le bec bien saignant; il en tombe même des lambeaux de chairs fraîches. Mais ce Roi demeure haut et fier, écrasant de son dédain tout ce populaire imbécile, cette gent avant lui frondeuse et ligueuse, qui mérite tout et aura tout!

Vive et amusante encore l'aquarelle *le Singe et le Léopard!*

Voici maintenant toute une suite d'aquarelles où certainement domine la préoccupation du paysage, et ce paysage, toujours excellemment traité, est tantôt harmonieux et doux, tantôt vigoureux et puissant, encore souvent me rappelant Delacroix. (Voyez, pour les similitudes, la belle forêt du *Cheval s'étant voulu venger du Cerf*, le *Démocrite, le Torrent et la Rivière.)*

Certains de ces paysages sont de premier ordre, et je signalerai avant tout *le Berger et la Mer,* marine exquise avec son ciel transparent, un ciel du soir où glissent comme des fumées d'or et des fumées rouges des nuages légers et fins, et la mer pâle, dont « mesdames les eaux » dorment ce soir-là si tranquilles; *le Loup et l'Agneau,* d'un bel artifice de composition avec ses deux paysages superposés : en haut, un paysage très sombre, une tempête d'allégorie, d'où sort l'effrayante bête de proie, le terrible loup symbolique, en bas un paysage idyllique, à l'abri encore de l'orage qui vient, où, près du ruisseau pur, repose l'agneau sans tache, insouciant et tranquille. Je signalerai encore *le Chêne et le Roseau* et *les Animaux malades de la peste,* que je range plus volontiers ici parmi les paysages, avec son ciel de fléau, où le soleil s'éteint décoloré par les miasmes lourds; enfin, *le Singe et le Dauphin,* avec cette mer violette, sombre, crépusculaire, et au loin la ville grecque, profilant sur les dernières clartés du soir ses chevaux de bronze aux ailes déployées.

Ailleurs, dans des scènes d'une figuration toute humaine, je retrouve l'esprit, la tournure, la grâce si française d'un Lamy, et la traduction du fabuliste par le dessin et la couleur se fait le plus souvent ici très précise


Gustave Moreau

et juste, aimable, rieuse et charmante. Regardez dans *le Savetier et le Financier,* ce joyeux savetier, et le financier avec sa perruque, sa face jaune de Louis XIV vieilli ; dans *le Coq et la Perle,* le paysan benêt, à profil de mouton ; dans *l'Huître et les Plaideurs,* ces figures si gauloises, se détachant sur un charmant paysage, paysage de mer et de plage très blondes, comme une plage de Blankenberg ou de Scheweningen ; et dans *le Meunier, son Fils et l'Ane,* le groupe de commères qui, le poing sur la hanche, crient et rient au madré compère, tranquillement posé sur son âne.

Dans les autres enfin, le dessin se fait très touchant, expressif ou dramatique. Voir *la Laitière et le Pot au lait, les Voleurs et l'Ane* et *les Deux mulets,* deux motifs de furieuse bataille, et surtout la belle aquarelle *le Villageois et le Serpent.*

J'ai songé parfois, et après tant d'autres, que le poète idéal devrait être, en ses vers, tout à la fois un musicien subtil, un dessinateur et un coloriste parfaits, un sculpteur même, à la façon de M. Leconte de Lisle, dont certains vers plastiques ont l'arête ferme et précise des bas-reliefs de bronze, mettant ces qualités de la facture au service d'une imagination magnifique, troublée sans cesse par le mystère des choses, d'une sensibilité très vive et d'une pensée haute et enrichie par une culture supérieure. A des sensations, à des émotions intenses, à des rêves splendides, à des pensées très élevées ou profondes un tel poète donnerait toujours ainsi une expression intense, absolument harmonique à la sensation, à l'émotion, à l'idée. Et certains jours, de même, j'ai rêvé un grand artiste qui, par bien des points, on le devine, ressemblerait à ce poète idéal. Un tel artiste, Delacroix, de notre temps, sut l'être, Regnault l'eût été. M. G. Moreau, par bien des côtés, pour moi le représente aussi. Peintre, il l'est tout d'abord, par ce qui constitue le vrai peintre, par la magie de la couleur. Étonnant symphoniste, si dessiner n'est pas seulement rendre une ligne par une ligne, mais quelquefois aussi, et c'est là le point suprême de tout art du dessin, une émotion ou une pensée par une ligne, qui vraiment sait dessiner mieux que lui ? La sensation, l'émotion, la rêverie intense, il les communique à l'égal d'un poète ou d'un musicien. Je dirai même que son art supérieur confine sans cesse

par ses harmonies délicieuses, sa science des profonds accords, son charme, son mystère, sa puissance de suggestion, à l'art par excellence harmonique, mystérieux et suggestif, la musique. Si sa peinture est comme saturée de rêve, c'est que toute la vie est pénétrée, enveloppée de mystères : et c'est le tourment de ces mystères qui, selon moi, fait le poète. Poète il l'est donc aussi, ce qu'en souriant dédaignent, comme certain renard de la Fable, ceux qui sont, et pour cause, condamnés à se passer de l'être. Une telle question est jugée. Il est peut-être des manouvriers étonnants ; il n'est pas de grands artistes sans l'imagination, le rêve, la poésie. Les Delacroix, les Millet, les Rousseau, les Corot, les Turner, et Regnault, et tant d'autres, ont été certainement des poètes et M. Moreau l'est comme eux.

Avec des qualités si hautes, cet artiste sans doute n'a pas dû conquérir la popularité. Un don de médiocrité lui manque, nécessaire, on le sait, pour plaire à tous et pour enlever les foules. Il a, bien au contraire, un don d'aristocratie, quelque peu superflu et nuisible en ce temps.

Par bonheur, il a pour son art, à la façon de certains vieux maîtres d'autrefois, une passion si élevée, qu'elle est nécessairement toute désintéressée, et je suis heureux que l'âme soit ainsi, chez lui, à la hauteur de la pensée. C'est en effet une joie si rare de pouvoir admirer et aimer le caractère d'un artiste dont on admire passionnément déjà le grand talent ou le génie.

Certes, si jamais un artiste fut dédaigneux du succès facile, de la gloire banale, de la fortune même, on le reconnaîtra, ce fut lui. Il ne vit que pour son rêve et dans son rêve, comme ces rares savants qui n'ont d'autre ambition que la poursuite et la conquête de la vérité, ou ces justes qui n'ont souci que de justice, et n'attendent d'autre récompense que l'intime fierté et la joie d'être justes.

Cette simplicité très noble, il l'apporte en tout : simple est sa parole, brillante, ardente, si passionnée toutefois ; simple est sa vie, simple est sa demeure, simple son atelier, à peu près nu comme une cellule de moine ; mais en cet atelier habite une pensée assez riche pour se pouvoir certainement contenter de la seule richesse de ses rêves.

Cet homme, d'une tendresse exquise, d'une sensibilité de femme ou d'enfant, sensibilité que la vie affine au lieu de l'émousser, chez qui trop souvent les fibres de la pensée ou de l'âme vibrent et se tendent jusqu'à la plus aiguë et la plus atroce des souffrances, qu'il se rassure et s'apaise; qu'il continue son œuvre, plein de confiance en cet œuvre, certain des justices de l'avenir ; et que la force, la santé, la fortune même — cette déesse qu'il a si gracieusement peinte quelquefois, mais sans la flatter ni l'adorer jamais — tout l'aide à terminer, pour la gloire de son art et de son pays, tant de toiles inachevées et magnifiquement esquissées déjà qui encombrent son atelier.

H. CAZALIS



LA RENAISSANCE

EN ALLEMAGNE AVANT LA RÉFORME(*)



C'est une opinion commune que la grande Révolution désignée, au XVIe siècle, en Allemagne, sous le nom de Réforme est une révolution presque entièrement religieuse. Le rôle éclatant que son principal personnage, le docteur en théologie Martin Luther, y a joué, en accaparant toute l'attention, empêche souvent d'en reconnaître toutes les causes, d'en saisir tous les éléments et d'en mesurer l'étendue et la profondeur. Cependant, il ne s'agit pas seulement, au XVIe siècle, d'une nouvelle interprétation théologique du Christianisme et d'une tentative de reconstitution de l'Église, qui engendrent les disputes et mettent les armes aux mains des hommes. Ce siècle tente d'abord de refaire l'instruction et l'éducation des esprits, pour renouveler les Lettres, les Sciences, les Arts; et il contribue à amener, dans les fondements et la constitution des États, des gouvernements et de la société d'alors, les changements qui caractérisent en Europe le passage du Moyen-Age aux temps modernes. Ce qu'on qualifie ordinairement du nom de Réforme est, dans l'histoire de la civilisation allemande et européenne, une révolution ou, comme on aime à s'exprimer aujourd'hui, une évolution à la fois littéraire, religieuse, politique et sociale.

(*) Nous devons à l'obligeance de M. His-Heusler, le savant directeur du Musée de Bâle, les éléments de l'illustration de cet article.

Il en est ainsi à toutes les grandes époques de transformation, où les sociétés humaines subissent ces profondes métamorphoses qui sont appelées à renouveler leurs destinées. Aujourd'hui, ne s'efforce-t-on pas de montrer que la révolution religieuse, qui a fait succéder la religion chrétienne à la païenne, a été préparée par une longue et secrète fusion des doctrines philosophiques et mystiques de l'Orient avec celles de la Grèce et de Rome, et que les révolutions politiques même de ce qu'on a appelé la décadence et la chute de l'Empire romain ont achevé la victoire chrétienne? La Révolution toute politique en apparence du XIX[e] siècle, en France, n'a-t-elle pas aussi été préparée par la philosophie du XVIII[e] siècle, et n'y surprend-on pas, dès l'origine, des éléments destinés à affecter profondément le régime des religions établies et les conditions mêmes de la société actuelle?



Érasme
d'après le portrait peint par Holbein
Musée de Bâle

La Réforme du XVI[e] siècle n'a pas échappé à cette loi. On a souvent répété, en parlant de cette époque, que le philosophe Érasme en avait pondu les œufs et que Luther les avait couvés. C'était exprimer d'une façon pittoresque que la Renaissance avait enfanté la Réforme. Mais Érasme lui-même a dit, non sans quelque raison, « que ses œufs avaient été changés. » A dire le vrai, sans figure, Renaissance et Réforme sont les deux côtés d'une même évolution ; et si l'on risque de ne pas contenter tout le monde en disant que la *Réforme* pourrait aussi bien s'appeler, au commencement du moins, une Renaissance de la foi, personne ne contredira que ce qu'on désigne sous le nom de *Renaissance* ne soit aussi une Réforme des Méthodes, des Études, des Lettres, des Arts, et que l'une et l'autre, associées aux événements politiques du temps, n'aient déterminé alors les changements les plus importants dans la constitution des gouvernements et de la société du XVI[e] siècle. Seulement le nom charmant de *Renaissance*

convient plus à la floraison nouvelle des Lettres et des Arts de la fin du xve et du commencement du xvie siècles, comme le nom, plus austère et plus morose, de *Réforme*, qualifie mieux les âpres disputes sur les arguties du dogme ou sur les réglements de la discipline et les cérémonies du culte. Pour le mot redoutable de Révolution, il caractérisera toujours surtout les effets de ces interventions politiques, parties d'en haut ou d'en bas, qui tranchent violemment pour un temps, plus qu'elles ne résolvent, les difficultés que se posent l'esprit et la conscience des hommes ou qui naissent des tragiques conflits de leurs passions et de leurs intérêts.

LES UNIVERSITÉS ALLEMANDES



ON se représente ordinairement l'Allemagne, avant la Réforme et le xvie siècle, comme une nation encore barbare, complètement illettrée. Rien de moins conforme à la vérité. Près de deux siècles avant que, dans la marche de Brandebourg, où, dit alors un contemporain, « on ne songeait qu'à manger, à boire et à paresser, » la ville de Berlin vît commencer son université aujourd'hui si florissante et si fière, la vieille Allemagne comptait, dans ses différentes principautés et dans quelques-unes de ses villes les plus prospères et même les plus humbles, jusqu'à seize universités pourvues de maîtres très divers et fréquentées par une nombreuse population d'étudiants.

Aux universités de Prague, de Vienne, d'Heidelberg, de Cologne, de Leipsick, d'Erfurth, de Rostock sur les rives de la Baltique, érigées au xive siècle, s'étaient ajoutées, grâce aux libéralités de l'Église, des princes, des nobles ou de riches bourgeois, aux dotations, aux revenus dont on les comblait, dans l'espace de cinquante années, au xve siècle, les universités de Greifswald aussi sur les bords de la Baltique, de Bâle, de Fribourg en Brisgau, d'Ingoldstadt en Bavière, de Trêves, de Mayence, de Tubingen en Wurtemberg (1477), de Wittemberg en Saxe (1502), de Francfort sur l'Oder en 1506. Les fondateurs étaient heureux, disait l'un d'eux dans son acte de fondation, « d'ouvrir ces sources de la vie, dont l'eau vivifiante se répandrait sur toute la terre, pour y porter la fécondité du savoir et la bénédiction de la saine sagesse à la plus

grande joie des générations nouvelles et à la gloire de ce qu'il y a dans l'humanité de plus élevé et de plus sublime »; et ces universités, sans répondre complètement à ce pompeux programme, préludaient cependant, par leur vie déjà intense, par leur activité souvent fiévreuse et par la place qu'elles commençaient à prendre dans la société de ce temps, au rôle populaire qu'elles ont joué depuis, à l'influence qu'elles ont exercée, à l'éclat qu'elles ont jeté à plusieurs époques de l'histoire de la civilisation allemande.

Corporations toutes puissantes et reconnues, fondées et grandies avec le concours et l'entente de l'Église et des puissances séculières, mais indépendantes, se donnant elles-mêmes leurs statuts, régies et administrées par elles-mêmes, avec leur juridiction propre, leur inviolabilité, leurs privilèges, leurs exemptions d'impôts, leurs ressources personnelles, elles avaient la liberté qui fait la vie; et elles devaient leurs rapides succès à ce moment unique et privilégié, rare dans la vie des peuples, où une abondante et pleine floraison suit la propagation d'une plante nouvelle sur un terrain encore vierge et favorable. Les plus petites comptaient jusqu'à huit cents, les plus grandes jusqu'à deux mille écoliers. Population turbulente de tout âge, venue de tous les points de l'horizon, à Rostock et à Greifswald des pays Scandinaves, à Cologne de l'Angleterre et de l'Écosse, à Vienne et à Ingoldstadt de la Pologne, de la Hongrie, d'Italie, ces jeunes recrues de la science, partagées en *nations,* ou groupées, les allemands surtout, les plus nombreux, en *Sociétés d'archers* ou de *Bacchanales*, vivant pour la plupart du temps d'aumônes, étudiant souvent sans livres, dévorant, la bouche béante et les yeux fixes, les paroles du maître, transportaient tumultuairement de ville en ville et d'école en école leur intelligence neuve, leur curiosité insatiable et leur bruyante activité.

Non seulement les écoles de haut enseignement, les universités ne manquaient pas en Allemagne, au xve siècle; mais les établissements d'instruction moyenne et les écoles pour enseigner la lecture et l'écriture aux enfants, garçons et filles, même dans les petites villes et dans les villages des régions les plus reculées de l'Allemagne, étaient nombreuses. S'il faut en croire une chanson allemande du temps, les écoliers allaient avec leurs maîtres

chercher dans les bois les verges pour les fouetter et ils les rapportaient avec des couronnes de fleurs sur leurs têtes, en répétant gaiement qu'elles leur feraient sur le dos plus de bien que de mal. Une gravure sur bois d'Albert Durer, en 1510, nous représente l'instituteur du temps la main droite armée d'une baguette, la gauche posée sur un livre ouvert et les bambins curieux assis sur des escabeaux, le col tendu et l'encrier pendu à la ceinture. Une enseigne, de 1516, représente l'intérieur d'un maître et d'une maîtresse d'école, avec les enfants et la verge de rigueur; elle porte une légende un peu longue et très circonstanciée, qu'on peut traduire de la manière suivante, sans en rendre complètement l'originalité : « *S'il y a quelqu'un ici qui veuille apprendre le plus rapidement qu'on puisse imaginer à lire et à écrire l'allemand, de sorte que même si, auparavant, il ne connaissait pas une seule lettre, il puisse promptement et bientôt savoir seul écrire et lire ses comptes, et à la condition que, s'il était incapable de l'apprendre, je consente à lui avoir enseigné en vain pour rien et à ne lui réclamer rien pour ma peine; quel qu'il soit, bourgeois, ouvrier, compagnon, femme ou fille, qui le désire, peut entrer ici. On l'enseignera avec zèle et pour une rétribution honnête; les jeunes garçons et les jeunes filles aussi pendant les quatre-temps.* »

LES IMPRIMERIES



LE « Secret merveilleux », « L'art divin », « L'art allemand », comme on disait alors, l'imprimerie, « cette institutrice de tous les arts », répandue et divulguée depuis 1462, était venue comme à point, en multipliant les livres d'une façon inespérée, répondre au besoin d'instruction dont témoignait la création de ces universités. Au moment où l'on désignait encore sous le nom de « Frères allemands » ceux qui colportaient leur art à l'étranger, on ne s'étonnera pas que l'Allemagne comptât en l'année 1500 plus de mille imprimeries. La riche ville de Cologne, « la Rome allemande », avec ses belles églises, ses dix-neuf paroisses, ses cent chapelles, ses vingt-trois couvents et ses deux mille étudiants, en avait vingt et une; Nuremberg, « la perle de l'Allemagne », l'entrepôt de son commerce, « son caravansérail des arts et métiers », en avait vingt-cinq dont

Wer jemandt hie der gern welt lernen dutsch schriben und läsen
uß dem aller kürtzisten grundt den jeman erdencken kan do durch
ein jeder der vor nit ein büchstaben kan der mag kurtzlich und bald
begriffen ein grundt do durch er mag von im selbs lernen sin schuld
uff schribē und läsen und wer es nit gelernen kan so ungeschickt
were den will ich um̄ nut und vergeben gelert haben und gantz nüt
von im zů lon nemē er sig wer er well burger oder hantwercks ge
sellen frouwen und junckfrouwen wer sin bedarff der kum̄ har in der
wirt druwlich gelert um̄ ein zimlichen lon · aber die junge knabē
und meitlin noch den fronvasten wie gewonheit ist · 1516 ·

ENSEIGNE DE MAITRE D'ÉCOLE
PEINTE PAR HANS HOLBEIN EN 151
(MUSÉE DE BÂLE)

celle des Koburger réunissait vingt presses et cent ouvriers. Il suffit de rappeler dans la « Reine du Haut-Rhin », à Bâle, les maîtres Jean Amerbach et surtout Jean Froben qui s'y est fait plus qu'un renom d'imprimeur. Il y avait des imprimeries privées jusque dans les châteaux, dans les couvents, dans les maisons riches qui tenaient à posséder cet objet d'utilité et de luxe à la mode. Aussi la ville de Francfort-sur-le-Mein ouvrait-elle, au commencement du XVIe siècle, sa foire aux livres pour fournir aux bibliothèques qui se multipliaient de toute part, et même à l'exportation qui était très considérable. « Nous autres Allemands, » disait le savant Wimpheling, dans son *Traité de l'art de l'imprimerie*, en 1503, « nous dominons le marché intellectuel de l'Europe cultivée », et il prétendait que les produits de ses compatriotes n'avaient noblement en vue que « l'honneur de Dieu, le salut des âmes et l'instruction du peuple ».



Jean Froben
d'après le portrait peint par Holbein
Musée de Bâle

LES SCOLASTIQUES ET LES HUMANISTES



Il faut avouer cependant, en constatant cette activité des universités allemandes et cette production hâtive d'éditions et de livres, que, semblable à ces bûcherons et mineurs inhabiles et mal armés qui pratiquaient à l'aventure des éclaircies dans les sombres futaies de la forêt hercynienne ou qui fouillaient son sol pour y trouver des métaux précieux, l'intelligence robuste et attardée de la vieille Germanie s'avançait comme à tâtons et avait peine à se débrouiller dans le fourré souvent inextricable et dans les ténèbres à peine éclairées des sciences anciennes et nouvelles qu'on offrait à ses débuts.

Les universités allemandes, filles de l'Église, comme celle de Paris, établissements ecclésiastiques avant tout, s'ouvraient, en effet, à un moment critique et intéressant dans l'histoire de la culture de l'esprit humain. La grande science du Moyen-Age, la théologie, la science alors par excellence et le premier des *Arts*, comme source de toute vérité, après avoir subordonné la philosophie et traité les autres sciences de servantes, périssait d'épuisement, comme toute chose qui a fait son temps. Elle avait jeté un vif éclat et produit les plus célèbres docteurs comme les Scott, les Bonaventure, les Thomas d'Aquin; elle avait intéressé, agité, ravi, éclairé des générations successives (celles-ci le croyaient du moins); et maintenant elle finissait dans des disputes de mots, dans des subtilités, des distinctions suscitées par les doctrines alors passionnantes, aujourd'hui fort refroidies, des *Nominalistes* et des *Réalistes;* et elle n'offrait plus aux esprits dégoûtés que des maîtres dégénérés, inintelligents de ce qu'on leur avait enseigné, et des résumés et manuels de doctrines rebutants pour leur sécheresse même. La théologie avait disparu, avec la philosophie, dans ce qu'on appelait la scolastique; elle avait été la lumière, elle n'était plus que les ténèbres. Et, juste à point, l'étude de l'antiquité grecque et latine longtemps négligée, quelquefois même condamnée, mais tout à coup ravivée par les Hellènes fugitifs de Constantinople, ramenait au grand jour de la popularité les philosophes, les historiens, les poètes de Rome et d'Athènes et, en souriant à la jeunesse d'une fraîche nouveauté, la ravissait dans des régions plus vivantes de la pensée et de l'art.

Quelques-uns des enfants les plus intelligents de la Germanie, en effet, poussés par l'esprit d'aventure et de curiosité, avaient franchi les Alpes, à la suite des Lansquenets et des Reîtres, et avaient rapporté de l'Italie, où la tradition antique n'avait jamais été complètement interrompue, avec la connaissance des langues et des chefs-d'œuvre de l'antiquité, de nouvelles méthodes de pure raison dans la recherche de la vérité et des idées plus humaines, parce qu'elles s'inspiraient davantage de la vie de la nature et du sentiment du réel. Sans vouloir ranimer, dans le crépuscule du soir du Moyen-Age ou du matin de la Renaissance, les ombres savantes de ce temps,

bien oubliées aujourd'hui, qui se plaisaient dans la nuit ou recherchaient le jour, comment ne pas mentionner ces *Frères Hiéronymites* ou *de la vie commune,* institut fondé dans les Pays-Bas, qui, les premiers, en Allemagne, associèrent l'étude de la littérature ancienne à celle de la scolastique, créèrent des écoles nouvelles à Deventer, à Zwoll, et demandèrent place, pour leur enseignement nouveau et pour leurs disciples, à côté des abréviateurs du dernier des *Nominalistes,* Okkam, dont le nom même ne disait plus rien?

Parmi ces disciples devenus bientôt de jeunes maîtres, un Agricola de Groningue était bientôt regardé par ses contemporains allemands, comme un Virgile et, ce qui était peut-être plus sérieux, apprécié en Italie comme un latiniste habile. De la Frise, le mouvement passait en Westphalie. Là un Alexander Hegius, la lumière de l'école de Deventer, vanté par Érasme, donnait pour base à l'enseignement de la jeunesse cette étude des classiques anciens aujourd'hui si attaquée chez nous ; un Rodolph Lange *(Langius),* à l'école de Munster, enseignait le premier l'art, tout récemment banni de nos écoles, de faire des vers latins et créait la pédagogie, une science qu'on a récemment remise en vogue après en avoir fait sans le savoir; enfin un Louis Drigenberg, apôtre ambulant des nouvelles études, allait jusqu'en Alsace, à Schelestadt, fonder des écoles classiques. Tous les trois, bons Westphaliens ! « Il n'y a qu'eux », disait Érasme de ces robustes ancêtres des érudits allemands d'aujourd'hui, « il n'y a qu'eux pour la patience au travail, pour la fidélité, la sagesse et la simplicité. » On les trouvait partout, comme, en Italie, les Florentins qui ne réunissaient pas à un degré égal toutes ces qualités. Ouvriers de la première heure, pères de la Renaissance allemande, à côté des enseignements du latin d'église et de la scolastique du Moyen-Age, tous traitaient de sujets plus humains *(humaniora),* d'où leur vint à eux et à leurs élèves l'appellation très significative alors d'*Humanistes,* et aux connaissances qu'ils répandaient le beau nom, aujourd'hui démodé, d'*Humanités,* qui a servi longtemps à désigner ce qui constituait l'éducation vraiment libérale, la plus propre à former l'homme, en l'initiant aux grandes et aux nobles pensées de l'esprit ou aux imaginations charmantes de la vie réelle. Imitateurs de l'Italie, ils

apportaient cependant quelque chose de leur tempérament qui devait donner à la Renaissance allemande un caractère particulier et original.

Du livre si ample et si divers de l'antiquité grecque et romaine, à ses différentes époques, les Italiens avaient feuilleté de préférence les pages païennes. Ils s'étaient étroitement attachés aux philosophes, aux historiens qui les entraînaient dans le domaine de la raison pure ou de la vie pratique; ils s'étaient mis plus souvent encore, sous le même climat, à l'école des plus séduisants poètes et ils inclinaient assez volontiers avec eux à l'incrédulité et à l'épicurisme, sans se donner la peine d'ailleurs de les réduire en théorie. Plus instruits, plus policés, artistes de nature, ils avaient surtout cherché dans les Anciens de parfaits modèles littéraires ou d'agréables passe-temps. Sans doute Nicolas Machiavel recherchait dans les Anciens, pour ses compatriotes, les principes d'une régénération politique et militaire; le tribun et prophète Jérôme Savonarole avait prétendu trouver dans l'Ancien-Testament le secret d'une réforme morale et, après avoir fait un jour un autodafé des livres et des images des païens, il avait fini sur le bûcher; mais les Italiens de la Renaissance goûtaient en général les joies de l'esprit et de la vie, dans un accord tacite, rarement troublé, avec une Église éclairée et bienveillante, et sous des princes qui, protecteurs et complices de leurs goûts et de leurs plaisirs, dérobaient la main du tyran sous le manteau de Mécène.

Esprits plus neufs, plus lourds et plus méditatifs, sous leur ciel épais et brumeux, les Allemands de la Renaissance tournaient volontiers davantage la page chrétienne et même judaïque de l'Antiquité ramenée au jour. « Les païens », disait l'un d'eux, « ou ne connaissaient point le but de la vie ou l'entrevoyaient si obscurément, comme à travers un nuage, qu'ils en discouraient plus qu'ils n'en étaient convaincus. » Aussi, à côté de ceux qui prenaient l'Antiquité par le côté païen, qui lisaient ou éditaient les profanes, il n'en manquait pas pour s'attacher au contraire aux écrivains chrétiens, grecs ou latins, des premiers siècles ou même aux rares auteurs anciens qui avaient traité des sciences de la nature. Les uns, à leurs risques et périls, commentaient les textes, les doctrines des Pères de l'Église et revenaient même à la Bible; ils comparaient les fortes croyances, les

mœurs pures des premiers chrétiens avec les enseignements, les pratiques du jour et avec les défaillances de l'Église de ce temps ; ils scrutaient les origines profondes, obscures, de la religion et semblaient, soit vouloir éprouver la foi imposée par l'autorité aux sources mêmes de la Révélation, soit rechercher une méthode supérieure pour éclairer d'une nouvelle lumière la vie morale. Les autres, tâtonnant encore d'une main mal assurée dans les ténèbres et trébuchant quelquefois, interrogeaient curieusement les mystères de la nature et tâchaient de pénétrer et d'atteindre les causes, la raison cachée, l'essence de l'être et de ses phénomènes. Sous les yeux d'une Église moins éclairée et plus croyante, jusque-là maîtresse sans rivale des choses de la foi et de l'éducation morale, la Renaissance en Allemagne se ferait-elle aussi aisément sa place que celle de l'Italie dans les cadres de la société politique et ecclésiastique de ce temps ? On pouvait se le demander en voyant l'essor hardi que prenaient déjà en tous sens quelques-uns des lettrés ou savants allemands de la fin du xve et du commencement du xvie siècles.

Gentilhomme de bonne naissance, entré dans l'Église, comme les puînés de la noblesse, pour y prendre un haut rang, un Jean Camerarius de la maison de Dalberg, curateur de l'université d'Heidelberg et fondateur dans cette ville de la célèbre bibliothèque palatine, évêque de la vieille et impériale ville de Worms, présidait une *Société* littéraire dite *rhénane*, pour l'étude des littératures sacrées et profanes. Sa maison était jusqu'à sa mort, en 1503, dans la contrée, le rendez-vous des humanistes et des savants qui, détachés du formalisme de la scolastique du xive siècle, étaient animés du même esprit novateur ou voués au même culte. S'il faut s'en rapporter à une savante histoire littéraire de ce temps, ceux-ci ne dédaignaient même pas, « la nuit venue, fatigués par leurs travaux, de jouer, danser, rire avec des femmes et de souper et boire largement selon l'habitude invétérée des Allemands, même érudits. » On a beau être humaniste, savant et même évêque, on aime à varier ses plaisirs. Le dominicain si connu de son temps sous le nom de Johannes Trithemius, de Tritheim sur la Moselle, est resté plus célèbre. Il faisait de son couvent de Sponheim dont il était abbé, une véritable académie savante pourvue d'une bibliothèque de mille volumes qu'il ouvrait à tout le

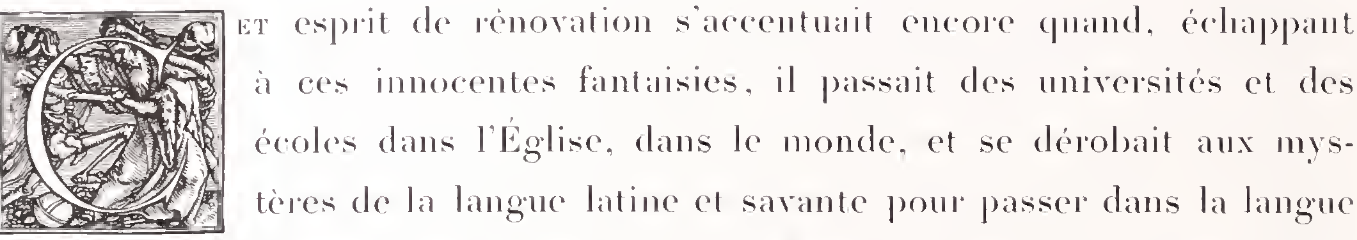
monde. Les moines de son couvent étaient de vrais humanistes. On ne dit pas que Jean de Trithein y ait ménagé pour eux les passe-temps que l'évêque de Worms permettait aux membres de la *Société rhénane*. Lui-même théologien, philosophe, historien, mathématicien, astronome et physicien, une sorte de Pic de la Mirandole germain, il faisait surtout de la lecture de la Bible le fondement des études religieuses, sans éviter pour cela cependant, quand il s'aventurait dans le domaine des sciences, le renom d'un enchanteur, d'un conjurateur d'esprits, d'un évocateur des morts et d'un partisan de la magie noire! Plus raisonnable et plus pratique, dans ses tentatives pour pénétrer les mystères jusque-là insondables de la nature, était Jean Muller, bien plus connu alors de l'Europe entière sous le nom de *Regiomontanus*. Dans la ville de Nuremberg, il réformait l'enseignement des mathématiques et de l'astronomie, redressait l'horloge de la ville, améliorait l'astrolabe, fondait un observatoire, écrivait des traités sur les miroirs ardents et la pesanteur, créait un atelier pour la fabrication des instruments de mathématiques, un cabinet de chimie, une imprimerie, une cartographie. Après avoir donné l'impulsion à l'étude des sciences, nommé évêque de Ratisbonne, il était appelé par le pape Sixte IV à réformer le calendrier et mourut à Rome.

Mais il y avait des précurseurs plus voisins de la révolution future. A Fribourg en Brisgau, maître Whimpheling, qu'on appelait « l'éducateur de l'Allemagne », ne se contentait pas de proscrire le latin scolastique comme un jargon barbare, il tirait de graves leçons pour son temps de l'explication de saint Jérôme. Soupçonnant aussi que l'étude des lettres pouvait ne pas être inutile à la politique, il recherchait patriotiquement, dans un plan d'histoire générale de l'Allemagne, les causes de la décadence alors véritable de l'empire germanique; il vantait les belles qualités de l'empereur Maximilien Ier, le plus Allemand des empereurs, grand-père de Charles-Quint, et gourmandait l'esprit de désunion et de révolte ainsi que les mauvaises mœurs des princes de son temps. Enfin, esprit plus curieux encore, mais plus chimérique, celui qui allait se faire bientôt dans les universités et les écoles un nom plus retentissant, l'infatigable Reuchlin, à Bâle, à Heidelberg, à Tubingen, étendait à tout sa dévorante activité. Après avoir édité un dictionnaire latin et

rapporté d'Italie la connaissance du grec, il apprenait lui-même l'hébreu, la langue, disait-il « dans laquelle Dieu a parlé aux hommes », pour remonter à la source de toute chose. Traducteur de quelques morceaux d'Homère, des discours de Démosthènes, il faisait représenter, dans la maison de l'évêque de Worms, une comédie dans laquelle, à la manière du romain Térence, il mettait en scène un astrologue charlatan avec un avocat intrigant et, en même temps, il trouvait dans l'étude des Pères un nouvel *Art de prêcher,* dont il écrivait un traité ; toujours plus hardi, auteur d'une grammaire et d'un dictionnaire hébraïque, sur la foi de la science kabbalistique et de la combinaison des lettres, remontant de symbole en symbole, du monde visible au monde invisible, du verbe qu'on balbutie au verbe ineffable, dans son *De verbo mirifico,* pour connaître le grand Être, il s'égarait dans les mystères de la science occulte où avait sombré la foi de Pic de la Mirandole et il arrivait à une sorte de théosophie supernaturelle.

Tous, tant qu'ils fussent, novateurs dans les lettres sacrées et profanes, explorateurs aventureux des secrets de la nature, humanistes, hellénistes, latinistes, poètes, térenciens, mathématiciens, kabbalistes, alchimistes, sacrés ou profanes, sérieux ou légers, ils prétendaient renouveler les méthodes surannées ou vieillies de l'éducation de la jeunesse, en remontrer aux maîtres et concourir à la réformation de la discipline et des mœurs en même temps que des méthodes. Persuadés qu'ils travaillaient à régénérer leur patrie par les lettres, pensant avec les Anciens, raisonnant avec eux, écrivant leurs langues, ayant honte de la barbarie germaine, presque d'eux-mêmes, ils n'appelaient plus l'Allemagne, leur patrie, le *Deutschland,* que la *Germanie ;* ils n'étaient plus des *Teutons* mais des *Germains.* Après leurs pensées et leur langage, ils travestissaient leur nom en latin ou mieux encore en grec. Reuchlin, par exemple, tenait du grec le nom de *Capnion,* comme plus tard, le disciple de Luther, Schwarzerd, s'appellera *Melanchthon,* et comme, avant lui, Didier ou Desiderius, le philosophe de Rotterdam, avait pris le nom d'Érasme. C'est la recette qui les sauve de la barbarie, et qui, comme dans le roman ancien, fait un homme de l'âne d'Apulée.

LA LITTÉRATURE POPULAIRE : LA NEF DES FOUS ET LES FARCES DE CARNAVAL



Cet esprit de rénovation s'accentuait encore quand, échappant à ces innocentes fantaisies, il passait des universités et des écoles dans l'Église, dans le monde, et se dérobait aux mystères de la langue latine et savante pour passer dans la langue nationale et vulgaire. Voici que, dans la chaire, en opposition aux prédicateurs qui empruntaient leurs sermons à des manuels tout faits et commodes sur les sept plaies du Christ ou les sept douleurs de la vierge Marie, sur les dix commandements, ou à ces récits rien moins même que légendaires où l'imagination bizarre du Moyen-Age avait dans une intention pieuse travesti la simplicité évangélique, les disciples des novateurs laissent là les vieux modèles, puisent dans leurs souvenirs et dans leurs études des arguments plus pénétrants et des formes plus nouvelles, s'adressent à la raison plus qu'aux raisonnements et aux sentiments plus qu'aux pratiques. Prédicateur attitré pendant trente ans de Strasbourg, dont il était, disait-on « la trompette retentissante », le fameux Geiler de Kaisersberg, pour ne citer que lui, répète avec tendresse que « la joie propre de l'homme, c'est l'homme » ; il s'inspire de saint Chrysostome, de saint Bernard, ne craint point de mêler le profane au sacré, et, élevant la Bible au-dessus de tous les docteurs, il rappelle les fidèles des oraisons apprises et des génuflexions machinales à « la foi intelligente qui fait tout », et il mérite l'honneur d'être enterré sous la chaire d'où il s'était fait si longtemps entendre.



GEILER DE KEISERSBERG
d'après le frontispice de sa *Postille*
(Gravure sur bois de 1522)

Hardiesse plus grande encore dans la littérature populaire ! Un secrétaire du conseil des syndics de la même ville, à la fois juriste et poète, saisissant

le côté politique, populaire et social du conflit, et sachant en exprimer les misères avec une ironique mélancolie, Sébastien Brandt rassemble ce monde agité et ahuri sous le vent des doctrines les plus contraires, dans son poème satirique de la *Nef des fous* (Narrenschiff). Dans la mesure au compas qu'il prend de l'étendue de l'empire de la Folie, il fait entrer Rome qui « sous ses rois et ses empereurs dominait le monde et qui le perd sous les successeurs de Pierre » ; en énumérant toutes les variétés des folies humaines, il regrette d'y comprendre les évêques sous leurs mitres à côté des princes sous leurs armets, et les moines avec leur haire et leur capuchon à côté des âniers, et il craint bien, « si Dieu n'y veille, que sa nef, exposée en pleine mer à tous les vents, ne sombre bientôt et que tout ne soit perdu, âmes, corps et biens; ce ne sera pas grand dommage ! Déjà le soleil et la lune diminuent : la nuit étend son ombre ! » C'est une satire si vive, si originale et encore aujourd'hui si instructive pour la connaissance des mœurs du temps, que Geiler de Kaisersberg, qui n'épargnait pas les grands, ne craignait pas d'y prendre souvent le texte de ses sermons, parce qu'il y voyait, disait-il, « du vin généreux servi dans une coupe artistement travaillée. »



SÉBASTIEN BRAND
d'après un portrait de Baldung
(Gravé au burin par Jacques von der Heyden)

Enfin, il n'y avait pas jusqu'aux divertissements populaires où le retentissement de la querelle ne se fit entendre. Le peuple n'avait plus goût aux mystères qui représentaient pendant les grandes fêtes, au parvis des églises, sur la place du marché ou ailleurs, les épisodes dramatiques de la Passion, la lutte de l'anti-Christ et de l'empereur, le jugement dernier. Il courait plutôt et stationnait des heures entières aux grossières farces et soties composées et représentées par des auteurs et des troupes ambulantes qui, se transportant de ville en ville, tentaient quelquefois d'accaparer, de laïciser aussi les

mystères et donnaient par exemple assez souvent le jugement dernier à présider au diable chargé de sévir contre les moines ou induisaient sur terre la prétendue papesse Jeanne à jouer son rôle à scandale. Le plus goûté de ces auteurs et chefs de troupes, à cette époque, est le poète armorial et débiteur de bons mots Jean Rosenplüt de Nuremberg. Dans ses *Farces de Carnaval* (Fastnachtspielen), sur ses tréteaux, le paysan vaniteux, le juif avare, le soldat bravache, l'étudiant libertin et le marchand trompeur, y provoquent moins le gros rire ou les huées que le moine Berchthold, bâtonné pour ses incartades, ou le gros archevêque, plus souvent assis à table qu'à genoux à l'église, ou enfourchant son destrier pour aller à la chasse, au lieu de courir sus aux Sarrasins.

Quelques-uns des cinquante-quatre sujets dramatiques ou des dialogues de ce fécond *prince de la sotie* allemande, ne sont pas encore aujourd'hui sans sel. Le *Dialogue du pape, du cardinal et des évêques,* donne une idée, qui n'est pas du tout sans vérité, de l'état de ce qu'on appelait encore alors le *Saint-Empire romain germanique* et des mœurs politiques de l'Allemagne. Un bon et honnête *chevalier*, chose rare, adresse au *Pape,* comme à qui de droit, les plaintes du bas peuple qui, dans l'anarchie alors endémique de l'Allemagne, n'a ni paix ni trêve, et est pressuré et houspillé par tous les grands ; il accuse en particulier les seigneurs évêques qui, au lieu de morigéner les princes séculiers, comme ils le devraient, font bande avec eux pour le malheur du pauvre monde. Un *évêque,* qui paraît sous sa mitre d'acier avec sa crosse surmontée d'un fer de lance, admonesté et menacé d'être déposé par le pape, s'excuse de porter armure et de guerroyer ; c'est pour se défendre et garder ses honneurs contre les séculiers qui l'attaquent et veulent le dépouiller. Un *cardinal* avise alors un *sire roi* pour lui rappeler de faire maintenir à chacun son droit par les comtes et magistrats qui en sont chargés. Le *roi* défère les comtes à l'empereur ; ceux-ci attestent Dieu qu'ils aiment la justice, mais qu'ils sont chassés de leurs tribunaux par les princes et les ducs. L'empereur s'en prend aux ducs et princes qui ne l'ont pas averti. Mais, bien obligés sont-ils, ducs ou princes, de ménager et de s'attacher les chevaliers et les hommes d'armes

qui seuls les soutiennent. Que l'empereur laisse donc Dieu gouverner ; les paysans et les villes deviendraient trop riches si on les laissait en paix. C'est vainement que le *porte-glaive* de l'empereur intervient auprès de celui-ci pour lui rappeler qu'on ne s'enrichit que par la paix et qu'en parcourant l'empire il n'y a vu qu'anarchie et misère. Un vrai *chevalier,* détrousseur de grands chemins, s'écrie qu'il faut à chacun sa part ; sa part à lui c'est la guerre. « Le paysan, dit-il, veut faire comme le bourgeois et le bourgeois comme le gentilhomme ; si les chevaliers n'avaient le droit de guerre, ceux-ci lui monteraient dessus ; les chevaliers vivent de la selle et de l'éperon. » Lors, le *fou,* personnage indispensable de ces représentations, s'adressant aux bourgeois, aux paysans, aux étudiants, son public habituel : « La noblesse, dit-il, ne sait que chasser et rober, frapper d'estoc et de taille, jouer, boire et courtiser les femmes ; croyez-moi,

N'acquittez oncques dime ou taille,
Ne lui payez ni sou ni maille. »

Le mauvais *chevalier* veut laisser mourir de faim, éventrer ou jeter à l'eau ce fâcheux. La moralité de cette pièce, il faut la chercher dans une autre, intitulée *Le Grand-Turc.* C'était là alors, il y a quatre siècles il est vrai, entre la prise de Constantinople et Soliman-le-Grand, la terreur de l'Europe et surtout des masses. Le Tabarin allemand, Rosenplüt, fait venir à Nuremberg, la ville allemande par excellence, le Grand-Turc qui veut sermonner les bourgeois, pour les plaintes que les marchands et les paysans lui ont adressées contre les nobles, voleurs de grande route, et les évêques simoniaques : — « Écoutez, leur prêche le Grand-Turc, ce ne sont pas là vos seuls ennemis ; vous avez des faux-monnayeurs, des juifs usuriers, des juges prévaricateurs, des princes tyranniques et des prêtres séducteurs. » L'empereur, le pape, les évêques réclament. Mais les bourgeois de Nuremberg donnent raison au Grand-Turc ; ils le reconduisent avec honneur et lui demandent sa protection quand il reviendra comme empereur en Allemagne.

La satire la plus hardie et la plus sanglante, en langue vulgaire, contre l'Église, part d'un membre de l'Église même, d'un moine franciscain, comme

la Réforme devait venir d'un moine augustin. Thomas Murner, né à Strasbourg, en 1474, était docteur en théologie et en droit; couronné poète par l'empereur Maximilien Ier, il avait promené partout à Paris, à Prague, à Vienne, à Cracovie, à Bologne, à Venise, à Berne, à Bâle, à Trèves, sa vie vagabonde, ses mœurs mauvaises, son humeur sarcastique, son savoir douteux. Professeur, prêcheur, éditeur, viveur, il ne s'était tenu nulle part et s'était fait chasser un peu de partout pour ses mauvais propos et ses actions viles, quand il jeta le fruit avancé et amer d'une expérience personnelle, qu'il avoue avoir acquise à travers les universités, l'Église et le monde, avec une verve effrontée, violente, cynique, réaliste — et, comme on dirait aujourd'hui, en langue verte — dans sa *Conjuration des fous* (Narrenverchwœrung) et sa *Confrérie des vauriens* (Schelmenzunft). « Les clercs eux-mêmes, selon lui, bafouent ce qu'ils enseignent comme une doctrine divine; les enfants de la noblesse ne se ruent dans l'Église que parce que les bénéfices y sont gras et pour y devenir la honte du culte. Il leur suffit, pour y entrer, de savoir étriller les ânes, nettoyer l'écurie et marmonner le latin sans le comprendre; et alors, munis d'une abbaye ou d'un évêché, ils tondent le troupeau jusqu'à la peau; ils vendent les messes, les indulgences, les pardons; prélèvent les dîmes, le tout pour faire chanter matine, hurler le service divin par leurs meutes et lancer ensuite leurs chevaux à travers la moisson jaunissante du pauvre paysan. » Et Murner continuera ainsi, jusqu'à ce qu'il trouve une nouvelle veine et un autre gagne-pain à mordre et à déchirer celui qui, un peu plus tard, voulut réformer tout ce qu'il attaquait.

L'ÉGLISE ET LES PRINCES DEVANT LA RENAISSANCE



On comprend que ces nouveautés dussent dérouter les habitudes, effrayer la timidité ou pousser à bout la patience des vieux maîtres des universités et de l'Église. Quels étaient ces écrivains, ces poètes païens au nom desquels on prétendait réformer la langue de l'Église? Quelle était cette science nouvelle qui se dressait devant la scolastique et opposait ses enseignements à ceux de l'école, de la tradition, pour leur dérober élèves et crédit; pourquoi entretenir le commun

peuple des choses de l'empire et de l'Église, qu'il devait ignorer? Les recteurs et doyens des universités, choisis parmi les *Maîtres des sentences* ou les vieux lecteurs, les princes ecclésiastiques, les moines, jadis gardiens de la science et copistes assidus des manuscrits et maintenant trop souvent livrés à l'ignorance, à la paresse, ne croyaient-ils pas la foi elle-même attaquée dans leurs méthodes, dans leurs démonstrations toutes faites, appuyées par les autorités les plus respectables, et l'Empire et l'Eglise même compromis dans ceux qui les soutenaient? Ils condamnaient donc les auteurs païens, qui séduisaient la jeunesse, comme des agents de pestilence; redoutant le paganisme lui-même à travers les poètes qui l'avaient chanté, ils s'opposaient à l'introduction des livres dangereux qui le recommandaient; ils s'efforçaient de barrer le passage à ceux qui en propageaient l'admiration et le culte. Les Pères même de l'Église ou les grands docteurs du Moyen-Age, qu'on prétendait mettre en regard des derniers scolastiques et dont on opposait les doctrines et les enseignements d'autrefois à ceux alors en usage, trouvaient-ils davantage grâce devant eux? non pas. Cette théologie nouvelle ou renouvelée leur semblait irreligion, comme les écrivains profanes leur semblaient paganisme; et combien plus ces soties irrévérencieuses et ces satires éhontées qui traînaient dans la boue tout ce qui était respectable et sacré!

A quelles extrémités pouvait aboutir, dans un pays encore neuf, chez une race au caractère entier et disputeur, cette lutte, toujours âpre dans les écoles, entre le nouveau et l'ancien, entre l'en-avant et l'en-arrière, entre le progrès et la routine? On pouvait l'entrevoir déjà dans les scènes qui se passaient au fond des universités. Dans celle d'Ingoldstadt, animé d'un esprit tout conservateur, un Georges Zingel, élu trente-trois fois doyen de la faculté de théologie, portait contre tous les poètes latins un arrêt de proscription qui ne respectait, parmi les anciens, que Prudence et, parmi les modernes, un je ne sais quel Baptiste de Mantoue, général des Carmes, qu'il préférait à Virgile. Deux jeunes poètes, adeptes des nouvelles études, un Conrad Celtes, qui avait parcouru en épicurien de lettres toutes les universités allemandes, et un Herman de Busch, qui chantait la sainte Cologne dans la langue d'Ovide avec force souvenirs mythologiques, grand buveur d'ailleurs, essayent d'in-

troduire l'explication des orateurs et des poètes anciens aux universités nouvelles de Leipsick et de Greifswald; ils en sont ignominieusement chassés. En revanche, dans l'Université de Fribourg, Ulrich Sasius, le prince des juristes, grand ennemi des avocats et des rabulistes, tient avec éloquence et avec clarté l'enseignement du droit qu'il a réformé; et, à Tubingen, en Wurtemberg, en dépit du nominaliste Gabriel Biel, l'abréviateur d'Okkam, qui défendait au moins la vieille scolastique contre les nouveautés théologiques, l'humaniste et le poète un peu libertin, Henri Bebel, rallie ses élèves au drapeau de la Renaissance.

Les princes allemands en général ne paraissaient point trop redouter la tempête. Sans être des Médicis, quelques-uns d'entre eux même prêtent main-forte aux innovations et aux novateurs. C'est, en première ligne, l'empereur Maximilien Ier, prince instruit et esprit ouvert dans les lettres, les sciences, les arts. De riches municipalités, comme celle de Nuremberg et d'Augsbourg, suivent son exemple. Princes et villes, non seulement forcent les portes des universités ou créent de nouvelles chaires pour les novateurs, mais ils prennent leurs conseillers ou leurs magistrats parmi leurs élèves les plus distingués. L'université de Vienne, sous Maximilien, avait son âge d'or. Grâce à lui, elle comptait plus de cent maîtres habiles pour le temps et rivalisait avec celle de Paris. Malgré l'opposition du recteur Herkmann de Franconie, défenseur entêté des vieilles méthodes, Maximilien y attirait Conrad Celtes après sa déconfiture de Leipsick. Poète et historien, appartenant aux humanités par la conception antique et naturaliste qu'il apportait dans son enseignement, celui-ci exposait le premier, à Vienne, une histoire universelle, y éditait des documents de l'histoire du Moyen-Age, enrichissait la bibliothèque impériale, dirigeait un collège laïc nouveau, ouvert aux jeunes humanistes qui donnaient des espérances, et fondait la *Société littéraire* du Danube qui était une véritable académie pour toute la contrée.

L'empereur Maximilien étendait sa protection au delà même de ses domaines autrichiens. Les érudits, les savants et les poètes, il les appelait ses amis; il anoblissait Reuchlin. La ville de Nuremberg possédait un vrai Mécène pour les lettres et les arts, celui qu'on appelait un prince dans le

monde savant, Bilibald Pirkheimer, non seulement historien et orateur, mais juriste et homme d'État, dont la maison, rendez-vous de toute la riche bourgeoisie de la ville, était pleine de livres et d'objets d'art. Maximilien en fait son compagnon dans ses conseils diplomatiques et dans ses expéditions guerrières. Le célèbre Conrad Peutinger d'Augsbourg, connu pour la carte de l'empire romain qui porte son nom, secrétaire et président du Sénat de sa ville natale où il avait, dans un couvent de Bénédictins, une riche bibliothèque, un cabinet de médailles et une imprimerie, est chargé par l'empereur de missions politiques importantes; et c'est avec lui que Maximilien dresse le plan de ce colossal tombeau, un des derniers spécimens du vieil art allemand, dont l'ensemble et les figures de métal, au nombre de cinquante-six, presque toutes de grandeur naturelle, représentent les ancêtres de Maximilien ou les personnages les plus remarquables de leur temps et produisent un effet si stupéfiant sur ceux qui le contemplent à Innspruck.

L'ART NOUVEAU : PIERRE VISCHER ET ALBERT DURER



Tout se tient, rien ne va jamais seul. L'art aussi en Allemagne, en même temps qu'il produisait ce dernier type, prenait un essor nouveau et exprimait avec plus de vivacité encore, cette rencontre régénératrice de l'esprit païen et du sentiment chrétien, du profane et du sacré, de l'humain et du divin, du réel et de l'idéal, qui fait le caractère de la Renaissance allemande. Sans doute l'architecture, qui dépendait par tradition des maîtres et compagnons de l'Ordre organisé des francs-maçons, reproduisait encore, en le perfectionnant, le type hiératique et sacré de l'art gothique; la sculpture et la statuaire même, auxquelles les églises servaient de cadres pour les chemins de croix, les calvaires, les baptistères, les autels, les tabernacles, les reliquaires qui étaient des monuments à scènes et à personnages, se consacraient en général à la représentation de l'histoire sacrée, de la Passion et du jugement dernier, pour le salut et l'édification des âmes. Mais déjà les scènes de la nature et du monde vivant, les forêts, les fleurs, les combats, les chasses, les ours et les daims, les chevaliers et les conteurs apparaissent

dans les bas-reliefs des châteaux et même des églises, et la satire éclate et se répand aussi dans l'art. Elle sculpte, dans la pierre des cathédrales, des prédicateurs à oreilles d'âne, des moines-renards qui prêchent des poules ; le diable, vêtu en ermite, vient, sur les tapisseries, avec un gros chapelet tenter Jésus au désert. Mais deux artistes novateurs de Nuremberg, l'un Peter Vischer, fondeur en cuivre et l'autre Albert Dürer, à la fois peintre et statuaire, graveur sur bois et sur cuivre, mêlent et concilient surtout dans leurs œuvres les souvenirs ou l'inspiration de l'antiquité païenne aux traditions de l'art hiératique et chrétien.

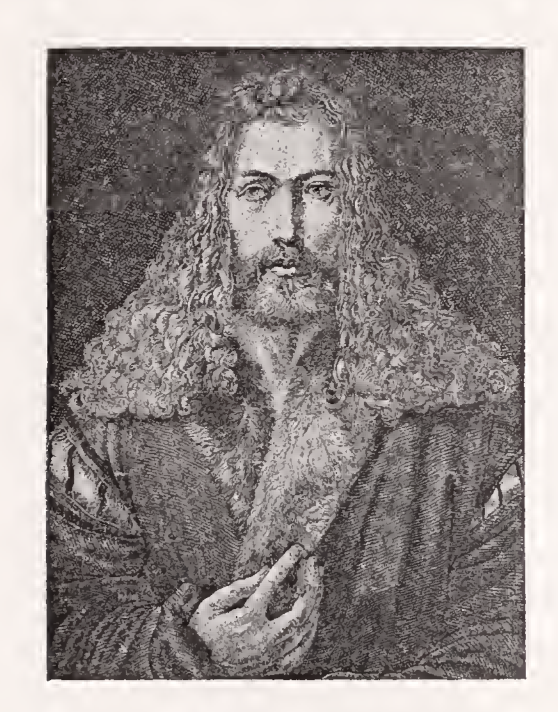


PETER VISCHER
d'après la statuette du sépulcre
de Saint-Sébald

Pierre Vischer, à Nuremberg, dans le tombeau monumental et tout en bronze de Saint-Sebald, ne pesant pas moins de 158 quintaux, groupe les héros de l'antiquité païenne et du judaïsme ; il les mêle à des enfants qui jouent avec des lions ou se bercent dans les calices des fleurs au pied du cercueil d'argent du saint ; et les prophètes de l'Ancien-Testament et les apôtres du Nouveau soutiennent le temple monumental dont l'Enfant Jésus couronne le sommet. L'histoire passée et la nature vivante s'y rencontrent. L'artiste lui-même, dans sa tenue de fondeur, y figure avec son tablier de cuir, son marteau, son chapeau et sa barbe épaisse, ainsi que ses cinq fils.

Avec bien plus de liberté, d'étendue et de profondeur, Albert Dürer, dans ses gravures, qui étaient alors à la peinture et au dessin ce que l'imprimerie était aux manuscrits, fait entrer tous les éléments que lui fournissent l'histoire, la mythologie, la satire, l'allégorie et le symbolisme le plus idéal. Parmi ses œuvres, qui représentent le mieux le développement intellectuel de cette époque, ne faut-il pas citer : *le Chevalier, la Mort* et *le Diable* de 1513, *le Saint-Jérôme* et *la Mélancolie* de 1514, qui s'expliquent l'un l'autre ? Ici, dans une gorge sombre, étroite et creuse, *le Chevalier,* sous sa brillante armure, chevauche sur le sol inculte et pierreux. Près de lui *la Mort,* la tête ceinte d'une couronne tressée de serpents, lui montre en

grimaçant le cadran des heures ; et *le Diable,* plus hideux encore, armé d'une lance crochue, étend vers lui ses griffes. Impassible, sans regarder à droite ni à gauche, *le Chevalier* va tranquillement son chemin ; sa conscience le soutient. Là, dans un cabinet bien aménagé et où l'ordre règne, *Saint Jérôme,* assis devant un pupitre, écrit. Le plein jour pénètre à travers les vitres arrondies de la fenêtre et répand une riche lumière ; dans un rayon de soleil un lion étendu sommeille, les yeux demi-clos, aux pieds du saint, et, à côté de lui, un chien couché dort d'un profond sommeil. Aucun effort de l'esprit, aucun bruit du monde ne paraissent troubler la sereine paix de l'âme que reflète la belle et expressive tête du Père de l'Église. C'est pour répandre cette paix au dehors qu'il continue le travail qui l'absorbe et le béatifie. Sur la troisième planche, une femme ailée, la couronne du martyre autour du front, le menton appuyé sur la main gauche, tenant de la droite un livre et un compas, est accroupie au bord de la mer. A ses pieds s'étend épuisé un lévrier maigre. Les instruments de mathématique, de chimie sont dispersés en désordre sous la lumière blafarde d'une comète. Le visage de *La Mélancolie,* ensevelie dans ses pensées, exprime l'angoisse et son regard se perd dans l'infini. Sur la limite de deux âges, *le Chevalier* exprime la sécurité de la conscience pure qui fortifie ; *Saint Jérôme* symbolise la foi qui tranquillise l'âme ; *la Mélancolie* représente bien la témérité généreuse de l'esprit nouveau qui cherche par ses seules forces l'énigme de la vie et de la nature, et qui souffre de ne point la trouver. Mais l'artiste, qui était bien de son temps, adoucit la triste impression de sa troisième œuvre en faisant briller l'arc-en-ciel sur la vaste mer, comme un symbole d'espérance et de paix. Est-ce la paix cependant que promettaient ces nouveautés ?



ALBERT DÜRER
d'après son portrait peint par lui-même
(Pinacothèque de Munich)

JULES ZELLER.

CHANSON DE PRINTEMPS

Le printemps de France est un gai printemps.
Des pommiers fleuris et des pêchers roses
Monte la chanson des nids palpitants.
L'amour luit déjà dans les yeux moroses :
Les jeunes sont fous, les vieux ont vingt ans ;
Le printemps de France est un gai printemps.

Le printemps de France est un doux printemps.
La nature en fleur soulevant ses voiles
Sème l'anémone au bord des étangs.
Les vierges, le soir, rêvent aux étoiles ;
L'odeur des lilas trouble leurs vingt ans.
Le printemps de France est un doux printemps.

Le printemps de France est un beau printemps.
Mais aux cœurs meurtris d'antiques morsures
Les parfums d'avril sont plus irritants ;
Les jours de soleil rouvrent leurs blessures.
C'est pour les heureux, fiers d'avoir vingt ans,
Qu'un printemps de France est un beau printemps.

PIERRE DE NOLHAC.

H. Giacomelli



LA RONDE DE NUIT



La destinée des œuvres humaines est aussi aventureuse que la destinée de l'homme lui-même et, bien souvent, le roman des chefs-d'œuvre n'est pas moins merveilleux que le roman des grands hommes. C'est une chose admirable, par exemple, que la *Sortie des Arquebusiers*, de Rembrandt, soit devenue la *Ronde de nuit,* et que ce tableau ait perdu én un certain jour soixante-sept centimètres de sa largeur et

dix-huit de sa hauteur. Rien n'est plus étrange et pourtant rien n'est plus vrai.

La *Ronde de nuit* n'a rien de nocturne et n'est pas une ronde. C'est la sortie d'une compagnie de la garde civique qui va tirer à la cible, sous le commandement du capitaine Frans Banning Kok et du lieutenant Willem van Ruitjenberg. Ces braves bourgeois vont, tous brillants de satin, de velours et de dentelles, ceints de riches écharpes et la plume au chapeau, tirer à l'arquebuse. Une fillette qui les accompagne porte à la ceinture un coq, prix du tir. Ce n'est pas la nuit qu'on sort en pareil équipage et pour un semblable exercice. Aussi bien nos citoyens sont-ils partis le jour, au son du tambour. Au départ, le soleil couchant baignait de sa lumière blonde, leurs visages honnêtes et contents, sur lesquels se peignent leurs âmes simples et fortes. Hélas! il y a de cela deux cents ans et plus. Depuis lors, la nuit est descendue sur l'œuvre du maître, l'ombre l'a envahie et la *Sortie des Arquebusiers* est devenue la *Ronde de nuit.* Comment cela s'est-il fait? Les connaisseurs nous disent qu'une œuvre comme celle-ci, « cent fois reprise par le peintre, remaniée et surchargée, devait forcément noircir. » Ils ajoutent que les vernisseurs ont répandu sur la toile un vernis mélangé d'huile grasse. Ils voulaient ainsi « donner de l'harmonie au tableau »: en réalité ils l'ont roussi.

Il existe, à la *National Gallery* de Londres, une copie ancienne, très réduite, de la *Sortie des Arquebusiers.* Cette peinture, qui fut exécutée par Gérard Lundens, vers 1660, est restée claire et blonde. C'est en la voyant qu'on peut se faire quelque idée de ce qu'était l'original dans son état primitif. Il ne présentait alors que des ombres transparentes et, si déjà la lumière n'en était pas très vive, du moins était-ce la lumière du soleil.

Mais la copie de Gérard Lundens ne diffère pas seulement de l'original de Rembrandt en ce qu'elle est restée blonde, tandis qu'il est devenu roux. Elle présente une composition plus vaste. Le fond s'élève et laisse voir le drapeau tout entier, avec la pique qui en surmonte la hampe, ainsi que le cintre de la porte monumentale que les arquebusiers viennent de franchir. A gauche, derrière le sergent assis sur un parapet, Lundens nous montre une rampe, un pont avec son arche et deux hommes sur ce pont. A droite

aussi la composition s'élargit. Le tambour qui, à Amsterdam, passe à peine la tête et le bras hors du cadre est, à Londres, visible presque tout entier.

Enfin, si l'on considère la partie inférieure du tableau, on remarque que le capitaine Frans Banning Kok qui, dans l'original, touche du pied droit la bordure, recule, dans la copie, d'une manière plus conforme aux nécessités du clair-obscur et à la bonne entente de l'effet.

Qu'est-ce à dire, sinon que la *Sortie des Arquebusiers* a été mutilée postérieurement à l'époque où Lundens l'a copiée? Cette mutilation est certaine, et l'on peut même en fixer approximativement la date. Le tableau, après être resté environ soixante-quinze ans au *Tir* des arquebusiers, en sortit vers 1700 pour entrer à l'Hôtel de Ville, dans la salle du Conseil de guerre. C'est alors qu'on le rogna pour le faire tenir entre deux portes sur le mur opposé à la cheminée (1).

Malgré cet outrage, malgré le temps et les hommes, la *Sortie des Arquebusiers* reste un des plus admirables chefs-d'œuvre de la peinture, un miracle de couleur et de sentiment.

Ce chef-d'œuvre fut-il, dans sa nouveauté, estimé à son prix? On en peut douter. Le beau capitaine Banning Kok s'entendait mieux, sans doute, à la manœuvre et au négoce qu'à l'art de la peinture. Il ne fut point satisfait, dit-on, de cette image qui devait l'immortaliser, et il fit faire immédiatement son portrait par Van der Helst, dont le talent, moins étonnant, convenait mieux à l'esprit d'un honnête garde civique.

Ce n'est pas la seule fois que le génie du grand Hollandais fut outragé. Rembrandt connut dans sa ville la misère et l'oubli. Il mourut pauvre, seul, calomnié, désolé, cet homme admirable qui sut, plus que tout autre, voir la beauté des choses et donner à la réalité un irrésistible et mystérieux attrait. L'admiration de deux siècles l'a vengé de l'injustice de ses contemporains, s'il est vrai toutefois que la postérité puisse venger les injures et réparer l'irréparable.

La *Ronde de nuit* (je rends à ce tableau son nom vulgaire, son nom glorieux)

(1) Sur ce sujet : L'*Inauguration du nouveau Musee d'Amsterdam*, la *Ronde de nuit* et les *Dernières années de la vie de Rembrandt*, avec *une Lettre de M. Durand-Greville*, par M. Louis Gonse, dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er novembre 1885.

règne aujourd'hui à la place d'honneur du nouveau musée d'Amsterdam. Ce n'est pas tout : un graveur français de la plus pure tradition et du plus noble talent, M. Waltner, vient de terminer une traduction magistrale de ce tableau. L'œuvre de M. Waltner est déjà nombreuse et compte de belles pages d'après Rubens, Corrège, Velazquez, Jordaens, Lawrence, Gainsborough Delacroix, etc.

M. Waltner a fait une étude approfondie des procédés de gravure habituels à Rembrandt. On sait que ce grand peintre est aussi un incomparable graveur. Venu à une époque où la gravure à l'eau-forte produisait abondamment ses plus admirables chefs-d'œuvre, Rembrandt surpasse Van Dyck dans le portrait, Berghem, Paul Potter et Ruisdael dans le paysage et les animaux, Callot, dans ces suites de gueux aux haillons pittoresques. Enfin, il est sans rivaux dans ces belles scènes tout à fait hollandaises de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Soit qu'employant des pointes de différentes grosseurs il termine du premier coup sa planche, soit que, pour obtenir un effet puissant, il ébauche à l'eau-forte et finisse à la pointe sèche et au burin, Rembrandt mit l'habileté la plus consommée au service du sentiment le plus profond (1). Dans un tableau plein de goût, de savoir et de charme, que M. Rajon a fort bien gravé à l'eau-forte, M. Gérôme nous montre Rembrandt faisant mordre une eau-forte. Spectacle discret, tout simple à voir et plein de grandeur dès qu'on y songe, qui nous a été rendu par le maître français avec une émotion contenue et pourtant irrésistible!...

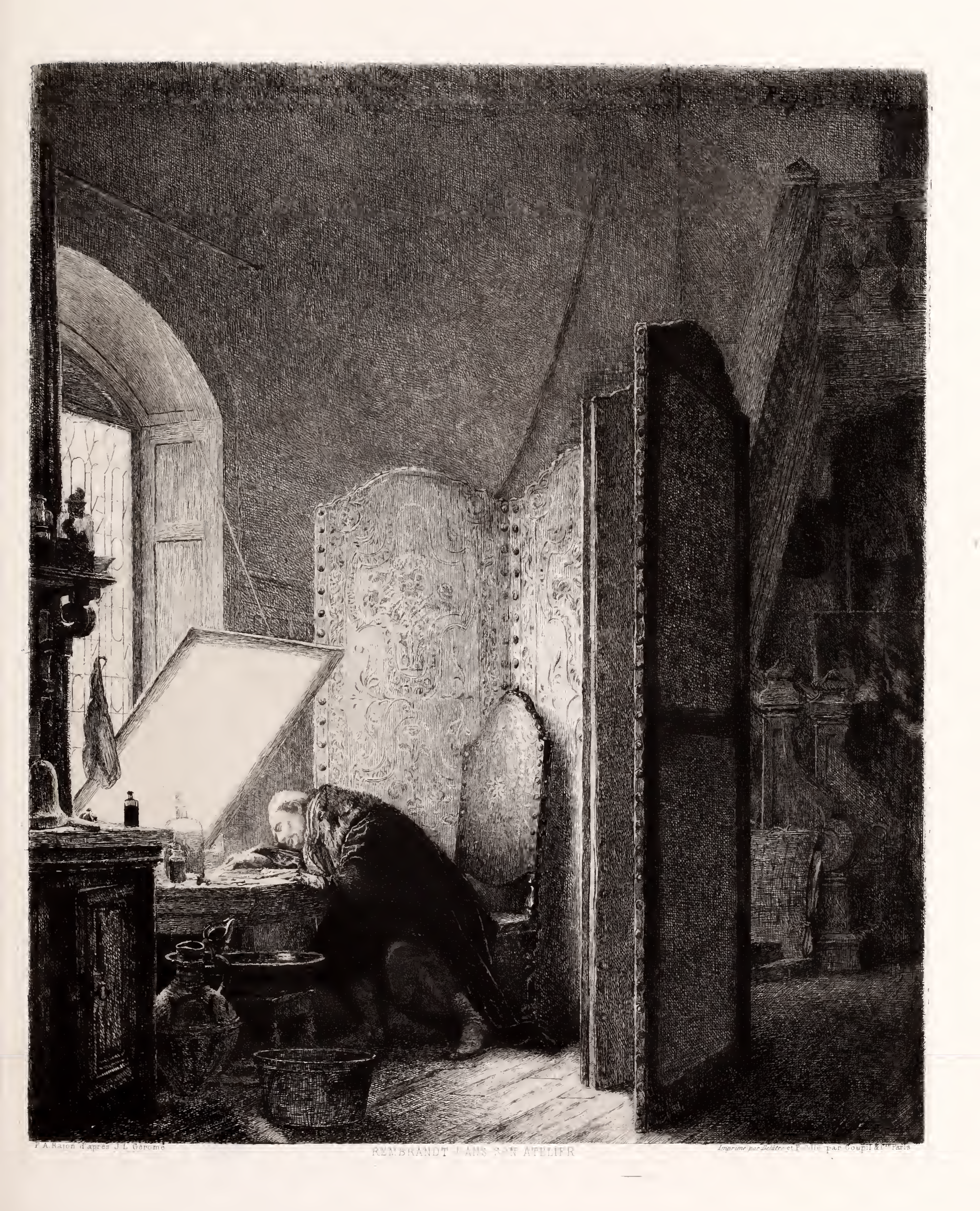
Or, c'est avec des procédés de gravure renouvelés de Rembrandt lui-même que M. Waltner s'est proposé de traduire le plus important ouvrage qui soit sorti du pinceau de Rembrandt.

La planche de l'habile artiste est d'une dimension que nulle autre n'avait encore atteinte. Elle mesure $0^{m}85$ sur $0^{m}69$.

Mais ce n'est pas là ce qui importe le plus. Ce qui importe c'est le dessin et c'est l'effet. Or, le dessin de cette planche est vigoureux et l'effet puissant.

En me montrant la première épreuve de sa *Ronde de nuit*, M. Waltner

(1) Consultez sur ce point l'*Œuvre complet de Rembrandt*, décrit par Eugène Dutuit. Paris, Lévy, 1883, 3 vol. in-f°. Introduction.



P. A. Rajon d'après J. L. Gérôme — REMBRANDT DANS SON ATELIER — Imprimé par Delâtre et Publié par Goupil & Cie Paris

s'est rappelé les journées qu'il passait dans le vieux Trippenhins en face du chef-d'œuvre, il s'est rappelé sa longue intimité avec la pensée du maître, ses efforts délicieux pour la sentir et la rendre. Alors, me frappant sur l'épaule :

— « Ah! m'a-t-il dit, quand on est resté assez longtemps devant cette œuvre, on en est saisi, on en est possédé à jamais. Frans Banning Kok et ses compagnons ne sortiront plus de mon souvenir. Ce sont de braves gens. On les aime pour leur air de santé, de franchise et de probité. Tout bourgeois qu'ils sont, ils se feraient tuer pour la patrie qu'ils enrichissent de leur travail. En attendant, ils vont tirer à la cible, après quoi ils mangeront bien et boiront mieux. Ce sont des gaillards qui entendent la vie.

« Et quelle riche harmonie de tons ambrés! Quelle savante ordonnance! Quel art! Comme nous, nous sommes loin de l'exactitude minutieuse d'un Van der Helst! Le pinceau de Rembrandt ne daigne reproduire que des effets grandioses.

« On l'a chicané sur l'attitude des personnages. Celle de l'arquebusier qui tire un coup de feu n'est pas plus intelligible, a-t-on dit, que son action même. Je vais vous dire : pour faire de la sorte le maître avait ses raisons; mais c'étaient des raisons de peintre. Le mouvement de cette figure était nécessaire à l'équilibre des lignes, et le coup de feu dégage à propos une fumée sombre sur laquelle se détachent les plumes blanches d'un chapeau. C'est tout et c'est assez.

« Après avoir indiqué le sujet par l'action des principaux personnages, le maître ne cherche plus, dans les mouvements des comparses, que des effets pittoresques, et il va même jusqu'à sacrifier à l'harmonie générale de son tableau la signification des attitudes. »

Je tombai d'accord avec M. Waltner que c'était là agir en peintre; qu'il fallait se méfier de l'art à tendances, et qu'enfin les vraies idées des peintres devaient être des idées picturales. Puis, examinant de nouveau l'épreuve de sa planche, je remarquai que la composition en est éclairée par une lumière choisie et rare, vraie pourtant, et d'un effet magnifique. J'en fis la remarque.

— « Rappelez-vous l'original, me répondit M. Waltner. On pourrait indiquer l'heure exacte à laquelle se passe la scène, par l'angle de l'ombre vive et franche portée par le bras du capitaine sur l'habit clair du lieutenant.

« Le soleil couchant répand ses dernières lueurs que tamisent les brumes chaudes et molles de la Hollande. Mais la lumière est diffuse et des reflets nombreux qui se croisent viennent donner partout aux ombres une délicieuse transparence. »

M. Charles Blanc avait jadis essayé d'expliquer à sa façon, la lumière de la *Ronde de Nuit*. Rembrandt sut, dit-il « transformer de simples gardes bourgeoises en fantômes intéressants, par le seul effet d'une lumière féerique qui n'est ni celle des astres, ni celle des flambeaux, mais un éclair de son génie ». Que cela est galant! et comme ce monsieur Blanc avait de l'esprit! Par malheur, les choses se passèrent plus simplement. Rembrandt prit sa lumière sur sa palette. M. Waltner nous l'a dit : il représenta celle qui inondait ses regards, celle que nous voyons aujourd'hui, celle qui luira sur nos petits-enfants, la lumière du soleil. Seulement il en choisit à son gré les rayons et les reflets, parce qu'il était artiste et qu'il n'y a pas d'art sans choix. Le temps rendit la lumière du peintre un peu rousse, un peu sombre, plus mystérieuse, non moins belle peut-être, et la *Sortie des Arquebusiers,* devenue la *Ronde de Nuit,* reste à jamais une joie pour les yeux dignes de la contempler.

JACQUES SAUGÉ.





COMMENT JE DEVINS HOMME DE LETTRES

Il y a aujourd'hui cinquante ans jour pour jour, — le 17 septembre 1835, — les dilettantes avignonnais étaient fort émus. On venait de placarder sur tous les murs de la ville et de colporter dans les cercles et les cafés d'immenses affiches annonçant les représentations de M[me] Dorval; tous les beaux rôles de la grande actrice et même quelques empiètements dans le répertoire de M[lle] Mars et de M[lle] Georges : *Antony* et *Clotilde; Marion de Lorme* et *Henri III; Jeanne Vaubernier* et la *Jeune femme colère;* la *Tour de Nesle* et *Trente ans ou la Vie d'un joueur*, etc., etc. Même, pour satisfaire à tous les goûts, on y ajoutait la *Muette de Portici*.

Si cette annonce passionnait les habitués de notre théâtre, jugez l'effet qu'elle produisit sur moi, déporté en province depuis cinq ans, et enclin à me considérer comme un exilé. J'étais encore bien jeune, et déjà je vivais de mes souvenirs. J'avais figuré parmi les claqueurs d'*Hernani* et de *Christine à Fontainebleau*, d'*Antony* et de *Marion de Lorme*. Les événements qui m'avaient

violemment rejeté dans ma ville natale ne me faisaient oublier ni mes succès de concours général, ni l'extrême bienveillance de nos maîtres illustres devenus malheureusement des personnages politiques, MM. Guizot, Cousin et Villemain, ni la part bien modeste pourtant que j'avais prise au mouvement romantique, ni les précieuses amitiés que j'y avais ébauchées..... Tout cela perdu, me disais-je, parce qu'il avait plu à Charles X de publier les ordonnances et de ne pas les soutenir! Jamais ces regrets ne m'avaient obsédé avec plus de violence que ce jour-là; j'arpentais les rues, je regardais les affiches, je me remémorais les pièces où j'avais applaudi Mme Dorval, Bocage, Frédérick Lemaître, Lockroy, Mlle Georges, etc. Et, maintenant, une *bouillotte* diurne et nocturne à mon cercle, un déjeuner plus ou moins drôle chez le restaurateur à la mode, un whist à 15 centimes chez la marquise douairière de D., voilà où ont abouti tant d'études, d'illusions, de travail, d'enthousiasmes et d'espérances.

En rentrant chez moi, j'avais la fièvre. Je trouvai installé dans ma chambre un vieillard fort original qui s'appelait Joudou et qui, naturellement, est mort à l'hôpital. Il avait la manie de fonder des journaux dont les plus solides duraient un an et les plus fragiles quinze jours. Cette fois, il croyait avoir trouvé la bonne veine. Il avait des protecteurs riches et puissants, une clientèle assurée, cinquante abonnés inscrits d'avance, et une moitié des annonces légales. Son succès, ajoutait-il, serait certain, si je voulais bien me charger du feuilleton. — « Mais je n'ai jamais essayé, répliquai-je. — Eh bien! vous essaierez, répondit-il avec une imperturbable confiance. Il n'y a que le premier pas qui coûte. » Ce diable d'homme y mit tant d'insistance que je finis par consentir. En pareil cas, on cède toujours, quand la vocation et la tentation se font complices du solliciteur.

Mme Dorval joua d'abord *Clotilde*, où elle me sembla inférieure à Mlle Mars, puis *Antony,* où elle était vraiment admirable. Son succès fut immense et devint bientôt populaire. Chaque soir, elle faisait salle comble. Je n'eus donc presque rien à exagérer en écrivant mon premier feuilleton, comme si je sortais d'une extase. D'autre part, sachant par cœur les articles des *Débats* et de la *Revue des Deux-Mondes,* il me fut facile, sinon de donner à mes éloges un accent personnel, au moins de fondre assez habilement la manière de Jules

Janin et celle de Gustave Planche pour faire illusion à des lecteurs naïfs et à des lectrices enthousiastes qui se piquaient assez peu de littérature. Bref, mon article réussit avec un certain éclat. Joudou, malgré sa promesse, ne me garda pas le secret; mon nom circula dans toute la ville et arriva jusqu'à l'hôtel du Palais-Royal, théâtre de l'assassinat du maréchal Brune, où s'était installée Mme Dorval.

Elle désira me voir et me remercier. Ma première visite fut un charme, entremêlé d'un peu d'émotion et de beaucoup de timidité. Je dois avouer que, vue de près et en négligé, Adèle d'Hervey était assez peu séduisante. Son génie inégal et primesautier lui tenait lieu de la beauté absente. Ses panégyristes, entre autres ce lourdaud de Gustave Planche, à qui elle payait des cachets de bains et dont les mains n'en étaient pas plus propres, faisaient grand bruit de sa jeunesse comparée à l'âge antédiluvien de Mlle Mars. Le fait est que, si Mlle Mars avait alors cinquante-cinq ans, Mme Dorval en avait quarante, et que les hasards d'une vie très accidentée ne lui permettaient pas de dissimuler ce chiffre impitoyable. Elle n'en était pas moins intéressante et sympathique. On devinait que cette figure irrégulière, sous le feu de la passion, pouvait enflammer les multitudes, et que cette voix rauque, un peu *canaille,* avait en scène des notes gutturales, fort capables de troubler les imaginations juvéniles. Il y avait en elle de la grande actrice, de la cabotine, de la bohémienne et de la vendéenne. Oui, de la vendéenne; car je fus heureux d'apprendre, dans cette première causerie, que ses sentiments royalistes étaient aussi exaltés que ceux de notre aristocratie vauclusienne; ce qui, en 1835, n'était pas peu dire.



Son accueil fut charmant, cordial, expansif, tout en dehors, avec cette nuance un peu au-dessus du ton, familière à ces natures de comédiennes, sans cesse forcées de dépasser la vérité pour la rendre plus frappante. Nous causâmes *de omni re scibili*, et ce fut pour moi une véritable aubaine de pouvoir lui parler, non seulement de ses rôles, mais des hommes qui l'entouraient et dont la plupart préludaient à une brillante célébrité : Alfred de Vigny, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Alfred de Musset, Émile Deschamps, Mérimée; Balzac, qu'elle détestait, je n'ai jamais su pourquoi; George Sand, sur laquelle elle refusa de s'expliquer; Planche, Buloz, Janin et quelques autres aujourd'hui complètement oubliés.

En sortant de chez elle, je me croyais redevenu parisien; il me semblait que j'allais trouver, au bout de ma promenade, la grande allée du Luxembourg, la rue Notre-Dame-des-Champs, et le couvent des Feuillantines, avec leurs habitués, Chenavard, les Devéria, Eugène Delacroix, Paul Huet, Fontaney, Poterlet, Antonin Moine et Jehan du Seigneur, noms que vous retrouverez dans les *Consolations* de Sainte-Beuve.

Pour sa troisième représentation, Mme Dorval joua la duchesse de Guise dans l'*Henri III*, d'Alexandre Dumas. C'est ici que les cartes se brouillèrent.

Le journal créé par Joudou était *centre droit*, avec tendances légitimistes. Il n'en fallut pas davantage pour qu'un journal républicain, appelé le *Progrès vauclusien*, gardât à l'égard de l'actrice vendéenne une attitude glaciale. Ce journal, qui d'ailleurs se mourait d'inanition faute d'abonnés, avait pour feuilletoniste un de ces parisiens déclassés, râpés, faméliques, chassés de Paris par la misère noire ou peut-être par quelque fâcheuse aventure, et toujours prêts à dégorger une poche de fiel contre quiconque avait réussi pendant qu'ils échouaient. Éverard (c'est le pseudonyme qu'il avait choisi d'après les *Lettres d'un Voyageur*) était, comme on a dit depuis, le type du *raté* dans son expression la plus absolue. Le second article de ce mauvais petit drôle fut plus hostile que le premier. Malgré ses divers naufrages, il n'était pas précisément bête, et il s'accrocha à un détail de costume. Chose singulière! L'école romantique dans sa fleur vivait de plain-pied avec le moyen-âge; et Mme Dorval, l'actrice par excellence du romantisme, ne savait plus s'habiller dès qu'il s'agissait d'être

vêtue autrement qu'une bourgeoise du XIXe siècle, dramatisée par la passion, telle qu'Adèle d'Hervey ou Clotilde. Au troisième acte d'*Henri III*, elle portait une robe aux couleurs compliquées, qui ne lui allait pas bien et qui la vieillissait. Au premier acte, dans cette scène où la duchesse de Guise, tour à tour endormie et réveillée par les philtres magiques de l'astrologue Ruggiéri, est amenée dans son lit sur le devant de la scène, l'organe inégal et enroué de Mme Dorval ne pouvait plaire à ceux d'entre nous qui avaient encore dans l'oreille les inflexions enchanteresses de Mlle Mars : « Vous! mais pourquoi vous? Ce n'est pas vous que j'avais coutume de voir à mon réveil! » Et plus loin, quand elle reprend ses esprits : « Dieu! mon amour s'est réveillé avant ma raison! »

Ce diable d'Éverard s'empara de ces désavantages. Au début de son feuilleton, il conseillait aux admirateurs de la nouvelle duchesse de Guise de voter pour elle une douzaine de boîtes de pâte de Regnault, afin, disait-il, que Catherine de Clèves ne fût plus exposée à parler comme une dame de la Halle; plus loin, il disait, à propos de l'erreur de costume : « Cette bévue est d'autant plus extraordinaire que décidément Mme Dorval a été adoptée dans notre ville par tous les noblions à gants jaunes qui paradent dans leur avant-scène, par le cabinet des antiques et par les salons de haute lice où nos marquises et nos comtesses devraient savoir comment s'habillaient leurs aïeules. »

Je venais de lire cet insolent article, et j'étais dans le premier accès de ma mauvaise humeur, quand je reçus le billet suivant : « Cher Monsieur, je suis insultée ce matin par le rédacteur du *Progrès vauclusien*. Aussi, pourquoi, dans votre article, si aimable d'ailleurs, avez-vous fait allusion à mes sentiments légitimistes? Une artiste peut être jacobite ou républicaine dans sa vie privée. Dans ses rôles, elle n'est plus qu'Adèle d'Hervey ou Marion de Lorme. On me dit que cet ignoble Éverard est poussé par quelques jeunes bourgeois envieux qui ne vous pardonnent pas vos titres, vos particules, vos attelages, et, permettez-moi de vous le dire, vos allures un peu tapageuses au théâtre et dans la rue. J'ai besoin de m'entendre avec vous. Venez quand vous voudrez. Marie Dorval. »

Je ne fis qu'un bond de mon cercle à l'hôtel du Palais-Royal. Là, je fus témoin d'une scène que l'on aurait pu appeler réaliste si le mot eût été inventé en 1835. Ce n'était plus Marion, ni Jeanne Vaubernier, ni Marguerite de Bourgogne, ni la duchesse de Guise; c'était une lionne blessée, une femme en proie à une violente crise de nerfs, j'allais presque dire une furie. L'actrice se roulait sur un canapé sans plus se soucier de coquetterie, d'élégance, à peine de bienséance et de pudeur. Ma pauvre ville natale, qui lui avait paru d'abord pleine de distinction et de goût en l'accueillant avec cet enthousiasme, payait les frais d'une colère hors de toute proportion avec son sujet. Je dois même avouer que les *f*..... et les *b*..... voltigeaient sur cette bouche habituée à dire avec tant de conviction :

Et ton amour m'a fait une virginité.

— « Moi! moi, Marie Dorval! moi qui ai vu à mes pieds les jeunes maîtres du théâtre moderne, être insultée, dans une ville de troisième ordre, par un affreux petit gredin qui gagne son pain à la honte de son front! Que dirait Dumas? Que dirait Alfred (de Vigny)? Que dirait mon mari (M. Merle)? J'ai envie de faire mes malles et de partir cette nuit. Tant pis pour les avignonnais! Ils ne me verront ni dans *Trente ans ou la vie d'un joueur,* où j'ai fait courir tout Paris, ni dans *Jeanne Vaubernier,* qui est une de mes créations les plus étonnantes... Ah! comme elle rirait, cette s..... Mlle Mars, cette vieille sorcière qui joue les ingénues à cinquante-six ans et qui est cause que je suis ici au lieu de trôner au Théâtre-Français! » Puis, se tournant vers moi, comme si elle se tenait à quatre pour ne pas me cribler de coups de griffes ou de coups de poing : « Je vous pardonne, me disait-elle; mais, en vérité, c'est vous qui, avec vos excès de zèle et vos manies légitimistes, m'avez mise dans ce pétrin! Encore une fois, qu'aviez-vous besoin de parler de mes opinions politiques? La politique! Je l'exècre. Je suis du peuple, après tout. Les partisans de Mlle Mars (des momies!) me reprochent de manquer de noblesse. Hugo me dit que je représente la Révolution et la démocratie dans l'art, la plébéienne au théâtre; et ici il faut que je sois injuriée pour les beaux yeux des marquis et des douairières! Ah! c'est à me rendre folle! »

J'aurais pu lui répondre que le mal, en somme, n'était pas si grave; que les critiques et les railleries d'un journal sans abonnés n'empêchaient pas les recettes d'atteindre le maximum, et que tout était loué pour les prochaines représentations; mais, sous le coup de ces reproches, qui vibraient à mon oreille comme les lanières d'un fouet, il me sembla que j'avais mieux à faire. Je m'esquivai. Rentré chez moi, j'écrivis un article où j'épanchai toute la bile dont je venais d'essuyer les éclabonssures. L'inconvénient des polémiques de ce genre, dans les villes de province, c'est que les deux adversaires savent d'où ils partent, mais ne savent jamais où ils vont. On commence par une discussion polie, par des objections courtoises, tout en déclarant qu'on est décidé à s'abstenir de personnalités; puis la querelle s'échauffe, et peu s'en faut qu'on ne finisse comme un duo de crocheteurs ou de charretiers. C'est ce qui arriva. Dans mon feuilleton, d'ailleurs excessivement violent, je m'étais efforcé de rester encore ou à peu près un homme bien élevé; la réplique d'Éverard fut ce qu'on pouvait attendre d'un personnage grossier, ulcéré, venimeux, méchant, ayant passé par tous les bas fonds de la bohême parisienne dont nous connaissons à peine les hideux mystères. Je n'étais pas ménagé; mais la pauvre actrice était bien plus maltraitée que moi. C'est là que, pour la première fois, je fus qualifié de MONSIEUR LE COMTE, et, quarante-cinq ans après, M. Émile Zola ne se doutait pas, en me décernant la même épithète, qu'il copiait un obscur *fruit-sec* de la littérature d'antan. Quant à Mme Dorval, Éverard faisait de transparentes allusions à sa vie privée, qui, j'en conviens, n'était pas d'une limpidité virginale. Il racontait certaines anecdotes qui avaient couru dans les coulisses et sur le boulevard. Il finissait en disant que, pour embrasser avec cette ardeur la cause de cette quadragénaire, il fallait en être amoureux; et que cet amoureux d'arrière-saison aurait à lutter contre de rudes souvenirs et ne serait jamais que le surnuméraire de l'école romantique de 1830.

Là-dessus, mon parti fut pris à l'instant. J'allai trouver mes deux meilleurs amis, camarades d'enfance et consolateurs de mon exil. Je leur exposai la situation, qu'ils connaissaient déjà par à-peu-près; je les priai de se rendre auprès du citoyen Éverard et de lui demander raison de ses grossières insultes.

Georges et Gontran s'acquittèrent fidèlement de leur mission; une heure

après, ils revinrent, retenant à peine une forte envie de rire : « Nous avons trouvé ton homme, me dirent-ils, dans une auberge de rouliers. Il était couché; et dans quels draps, grand Dieu! A notre première ouverture, il a répondu : Je ne puis pas me battre; je n'ai pas de pantalon. Cette réponse naïve nous a désarmés, et nous sommes sortis pour ne pas lui rire au nez. »

« Ah! il n'a pas de pantalon, répliquai-je, moitié riant, moitié furieux. Eh bien! je lui en donnerai un, ainsi que tout ce qui lui manque pour s'habiller décemment. L'essentiel est que j'obtienne réparation pour des outrages qui, s'adressant surtout à une femme, sont d'abominables lâchetés. » Gontran et Georges retournèrent auprès d'Éverard. Cette fois, après s'être fait longtemps tirer l'oreille, il consentit à venir sur le terrain, demandant seulement vingt-quatre heures pour régler ses affaires. Quelles affaires pouvait bien avoir le citoyen Éverard?

Le surlendemain matin, je me trouvai au rendez-vous avec Georges et Gontran. C'était dans une île du Rhône qui s'est depuis lors singulièrement agrandie par les atterrissements et où l'on aboutit par une rampe qui coupe à angle droit la chaussée intermédiaire entre les deux ponts. Cette île, où abondent les restaurateurs et les guinguettes, a une physionomie trop souriante pour faire songer à des dénouements tragiques, et semble ne devoir se prêter qu'aux duels où on plume les canards. Ceux-ci ne manquaient pas à l'appel; il y en avait partout; au bord du Rhône, dans les cours des fermes, dans les mares formées par les infiltrations du grand fleuve. Malgré l'automne, les peupliers et les saules gardaient encore toute leur verdure. Un vent doux et frais frissonnait à la cime des arbres. Une légère brume, irisée des premiers rayons du soleil levant, courait le long des Alpines. C'était le cadre d'une idylle plutôt que d'un mélodrame. A huit heures, Éverard arriva, flanqué de deux témoins qu'il avait recrutés je ne sais où. Nous avions renouvelé sa garde-robe; mais ces vêtements, dont aucun n'était fait pour lui, trop longs et trop étroits pour sa taille épaisse et courte, lui donnaient un air grotesque; il se mit en ligne, et les témoins apportèrent les fleurets démouchetés. Nous croisâmes le fer, et je reconnus aussitôt qu'il me serait facile de le désarmer sans lui faire la moindre égratignure. C'est ce que je voulais; car, une

fois revenu de mon accès de colère, ce pauvre diable ne m'inspirait plus que de la pitié.

Il ne m'en laissa pas le temps. Déposant son fleuret à ses pieds, il me tint à peu près ce langage : « Vous avez trois ans de salle, et je sais à peine tenir mon fleuret. Vous êtes riche; vous pouvez, si le combat tournait mal, vous enfuir et vous cacher où vous voudrez. Moi, je n'ai pas le sou, pas de quoi payer la diligence d'Orange ou de Carpentras. D'ailleurs, à dater de demain, le journal va cesser de paraître, faute de fonds. Donc, la partie n'est pas égale ; donc, je ne dois pas et ne veux pas me battre. »

— « C'est très bien, lui dit Gontran, qui ne plaisantait pas sur cette matière; mais l'affaire ne peut pas se terminer ainsi, ajouta-t-il avec un sourire de mépris. Vous avez insulté une femme, une grande artiste, qui n'avait ici personne pour la défendre. Vous allez, séance tenante, écrire et signer une déclaration comme quoi vous lui demandez pardon de vos injures, en vous engageant à ne plus dire un mot, à vous interdire toute allusion contre elle. Quant à notre ami, il ne vous demande rien. »

Éverard fit tout ce qu'on voulut. Nous entrâmes dans la guinguette la plus voisine, et, sur une table de café, il écrivit et signa la déclaration, telle que la lui dictèrent Georges et Gontran. Puis nous nous cotisâmes pour lui payer son voyage d'Avignon à Marseille ; il partit le soir, et oncques n'en entendîmes-nous plus parler.

J'étais très fier, quoique le sang n'eût pas coulé et que ma bravoure n'eût pas été mise à une bien dure épreuve. Je voyais d'avance le sourire qu'allait m'octroyer Mme Dorval, en lisant la déclaration du sieur Éverard, que je lui apportais avec un bouquet de fleurs des champs. Dans ce moment rapide, je me figurai que j'étais amoureux de la grande artiste.

Ici, je suis forcé de faire un peu de topographie locale pour ceux de mes

lecteurs qui n'ont pas visité la ville des papes. L'hôtel du Palais-Royal, qui n'existe plus, mais dont il est grandement question dans les *Impressions de voyage,* était situé sur la place Crillon, qui aboutit à la porte de Loulle, laquelle ouvre sur la grande route. Au moment où je revenais de l'île du Rhône avec mon carré de papier et mon bouquet et où j'allais rentrer dans la ville, après avoir franchi le premier pont, j'entendis retentir les grelots qui égayaient alors de leur joyeux cliquetis les voitures de poste. Puis, passa près de moi un landau attelé à quatre chevaux, et je fus stupéfait en reconnaissant dans ce landau jonché de camélias Mme Dorval et sa dame de compagnie, riant aux éclats



avec deux messieurs dont la figure n'était pas tout à fait nouvelle pour moi.

Je rentrai précipitamment à l'hôtel, pressentant une catastrophe. L'hôtelier, le bon gros M. Moulin, était rayonnant; il me montra triomphalement le registre des voyageurs, et je lus : Joseph Méry, Alexandre Dumas.

« Ces messieurs, me dit M. Moulin, sont venus faire une surprise à Mme Dorval et l'enlever. Ils la conduisent à la fontaine de Vaucluse ; il est question, pour demain, du pélerinage au Pont du Gard. »

Qui fut penaud ? Votre serviteur. N'importe ! Ces trois feuilletons sur Mme Dorval ont servi de prélude aux milliers d'articles que j'ai écrits depuis 1835. Je pourrais aujourd'hui célébrer ma cinquantaine littéraire ; j'ajoute humblement que ce ne seraient pas des noces d'or.

ARMAND DE PONTMARTIN.

L'EXPOSITION DES PASTELLISTES



La Société des Pastellistes français débutait l'an dernier, rue de Sèze, par un acte de justice et de courage. Se présenter sous le patronage de Latour, de Perronneau, de Millet, c'était affronter des comparaisons dangereuses et du même coup s'engager pour l'avenir. La seconde exposition tiendra bonne partie de ces promesses. Elle groupe des talents très divers et des tendances opposées, la fidélité aux traditions et l'esprit d'aventure. C'est une véritable renaissance du pastel.

Cet art excelle à différencier les êtres; il a des grâces spéciales pour rendre la légèreté des dentelles, l'éclat des surfaces brillantes, la fleur d'un teint blanc et rose, mais aussi la consistance des objets, la qualité d'une étoffe et le grain d'un épiderme. Manié par les maîtres du XVIII[e] siècle, il a traduit avec une intensité surprenante le visage et la physionomie humaine.

La dernière exposition, sans diminuer les gloires consacrées, nous

ménageait quelques surprises. Sans doute Latour s'imposait par l'énergie du dessin et par l'intuition des caractères. Cette prise directe sur l'individu, la hardiesse d'une pratique qui laisse à la poussière colorée sa séduction particulière, le désignaient comme le maître d'un genre où Chardin fit seulement une rapide et victorieuse incursion. Mais, on ne l'a pas oublié, Perronneau faisait grande figure à côté de ce rival dont il inquiéta un moment la royauté. De fait, à quelque distance, et si l'on oublie les qualités intimes du travail, Latour pâlit auprès de cette belle atmosphère ambrée où se jouent des reflets et des transparences. Et comme les fonds s'illuminent à propos pour mettre en valeur le personnage! Quelles jolies dégradations de tons, quels ingénieux rappels de couleurs! Si parfois la main s'alourdit et gâte la fleur du pastel dans cet effort à lui donner le fondu de l'huile, elle a des réveils charmants, des touches spirituelles, une souplesse de coloris que n'admet pas un art plus sobre. On se rappelle le portrait de Mme Ollivier, avec sa robe ramagée d'or et de vert pâle, ses dentelles flottantes, le reflet argentin d'un collier de perles. Qui donc eut mieux décrit la rondeur potelée d'un bras de femme, le mol abandon d'une beauté qui a passé fleur, le charme sain et reposé, et le doux triomphe de la quarantaine! Plus tard, Perronneau subtilisa et tomba dans l'excès de sa manière. Exagérant le verdâtre des demi-teintes il infligeait au conseiller Ducoudray un teint de bile extravasée. A force de chercher la transparence, il perdait la solidité. Mais dans ses belles œuvres il a donné au pastel la chaleur, la profondeur et le mystère du clair-obscur.

Après ces praticiens consommés, Millet, appliquant ce procédé au paysage, se fit une pratique originale. Son crayonnage heurté laisse apparaître les dessous robustes, la forte naïveté d'un dessin qui généralise les plans et simplifie les silhouettes. Il sait, d'une touche jetée à propos, faire croire aux colorations d'une vaste campagne, il suggère plus qu'il ne décrit, ne dissimule jamais le travail de la main, enveloppe la forme d'un lacis de traits expressifs qui l'entraînent sans la figer.

Plus près de nous, de Nittis indiqua finement les élégances mondaines. Dans un joli sentiment décoratif, il décrivit la nature civilisée, les pelouses

et les parterres, le confort douillet des intérieurs, la gaîté du soleil tamisé par un store et le sourire des jolies femmes. Mais l'observation restait un peu superficielle, et l'on pouvait critiquer une certaine monotonie banale des physionomies.

Portrait, paysage et fantaisie, le pastel aborde aujourd'hui tous les genres. Malgré les mépris injustifiés de Grimm, des maîtres ne dédaignent pas de l'employer à l'expression de leurs idées.

M. Guillaumet se révèle comme un pastelliste de premier ordre. A vrai dire, il ne demande au procédé qu'un moyen de mettre dans un nouveau jour les beautés dont il est épris. Ses pastels sont des tableaux achevés au même titre que les *Fileuses* ou le *Palanquin*, avec quelque-chose de plus fleuri, de plus tendre et de plus chatoyant, une gaîté de lumière, une volupté de coloris plus sensuelle. Nul sacrifice à la virtuosité; une science qui se possède, une volonté qui réalise jusqu'au bout la vision de l'artiste. Les notes les plus vives se fondent dans une harmonie délicieuse, les effets puissants sont obtenus sans oppositions violentes, et malgré le poussé du travail, les tons, jamais amortis, gardent leur sonorité première et leur pureté virginale. C'est merveille de voir comme la qualité de l'atmosphère est exprimée, comme cet agent subtil imprègne et relie tous les êtres, et conduit le regard par dégradations insensibles jusqu'aux plans lointains.

Dans l'*Intérieur à Biskra,* le jour gris et fin qui tombe d'en haut, s'endort aux parois enfumées, luit faiblement sur le sol plus clair, maintient dans une valeur douce la fileuse en gandourah bleue qui, d'un geste charmant, lève sa quenouille, et sa compagne drapée de rouge, tandis qu'un rayon vif éclate sur l'escalier et découpe sur le mur blanchi un triangle de clarté. Même tonalité assourdie dans l'*Impasse de Bou-Saada,* sorte de galerie couverte, soutenue et plafonnée de troncs d'arbres qui mène à la cour d'une maison. On entre dans la pénombre blême qui pèse sur les murs boueux et protège la rêverie d'un flaneur en burnous. Tout au bout, une échappée de soleil fait valoir la douceur étouffée des tons neutres. Mieux encore, la *Jeune kabyle peignant un vase,* montre avec quel art M. Guillaumet emprisonne un rayon et le poursuit en ses plus fines conséquences. Sans parler de la grâce

classique, du naturel exquis du personnage, voyez comme la lumière pénètre allègrement dans la pièce, comme elle vêt d'ombre claire la belle fille au teint bronzé, comme elle fleurit sa robe bleuâtre, et ravive le carmin de sa ceinture.

Puis ce sont les fêtes du soleil. Sa clarté s'épand royalement sur les surfaces sourdes, brillantes ou mates, qui l'absorbent ou la réfléchissent. C'est là, dans ces œuvres claires, que l'artiste a trouvé les plus étonnantes limpidités. Une lumière égale et chaleureuse baigne le tableau du *Chamelier*. L'Arabe a fait boire son méhéri au cours d'eau qui traverse un village saharien. Juché sur sa noble monture, il s'arrête un instant et cause avec deux femmes qui viennent de puiser l'eau dans leurs cruches d'argiles. L'aisance hautaine de l'homme, l'étrange arabesque dessinée par l'animal aux jambes fines, aux aplombs bizarres, les harnachements lustrés, les tons plus doux des robes rose et bleue, forment un ensemble d'une grâce fière et charmante. Les *Laveuses de l'Oued-El-Kantara,* résument les meilleures qualités du maître. Par une matinée de printemps, dans un frais paysage, des Sahariennes lavent à la rivière. Celle-ci, les jambes nues, élégante comme une statuette antique, foule le linge en cadence, une autre le frappe avec une tige de palme. L'azur tendre se reflète dans l'eau peu profonde qui fuit entre les vergers, et s'irise de tons froids à l'ombre des grands arbres. Les couleurs vives des robes, des étoffes suspendues, se calment et s'harmonisent dans la gaîté limpide de l'atmosphère. Les figures se modèlent par de lumineuses demi-teintes dans une tonalité argentine. L'œuvre est radieuse comme l'aurore.

Chacune de ces toiles est un poème de lumière, chacune a pour principe régulateur le mode lumineux qui fait son unité. Dans le *Village d'El-Kantara,* c'est la splendeur du plein soleil qui frappe les cubes blanchâtres des maisons et fait étinceler au loin les rocs jaspés de bleu et de rose : dans les *Bergers du Sersou,* c'est un merveilleux effet de soir. Le ciel pailleté, pose un reflet indéfinissable, fauve et lilas glacé d'or sur l'immense plaine qui s'étend aux pieds du Djebel-Nador, et poudroie de bleu les montagnes. Au premier plan, dans l'ombre veloutée qui s'allonge, un berger d'allure biblique s'appuie sur son bâton recourbé, un autre est couché sur le sol.


G. Guillaumet

On le voit, les pastels de M. Guillaumet dépassent de beaucoup l'intérêt qui s'attache au procédé spécial. Avec une matière différente, il continue sa tâche. Sans rien sacrifier aux bizarreries ethnographiques, sans exploiter l'intérêt inférieur des notes de voyage, il décrit les pays du soleil, l'enveloppe chaude et moelleuse qui caresse la forme et fait vibrer la couleur. Impossible d'être plus véridique avec un style plus beau, plus large et plus souple. Ces souvenirs du monde Saharien gardent l'originale saveur des choses, mais transformés et mûris par un cerveau d'artiste, ils prennent une valeur pittoresque et poétique supérieure. Ils captivent la curiosité, donnent la sensation directe du réel, et possèdent avant tout le charme impérissable des formes choisies. Fromentin avait découvert le Sahara comme une terre promise; peintre il n'a guère dépassé le Sahel. M. Guillaumet réalise le rêve de cet artiste délicat et inquiet; définir les attitudes simples et grandes de ces races anciennes, leur élégance native et comme hiératique.

M. Montenard reste fidèle à la Provence. Il cherche les harmonies du bleu, du blanc et du jaune, et sur ce thème il exécute de brillantes variations. Le sable mat s'oppose à l'azur absorbant du ciel, les coques blanches des vaisseaux au bleu intense de la mer; quelque gueux des routes poudreuses reçoit complaisamment la lumière sur ses loques brunes olivâtres et recuites. On est ébloui, souvent charmé, rarement ému. Mais parmi ces bouquets de tons vifs, quelques-uns ont un parfum exquis. Je citerai la *Journée d'hiver,* où la verdure grise d'un olivier se découpe sur l'azur délicat et frais comme une corolle, mais surtout le *Fort de Coudon,* si finement enveloppé de lumière diffuse. Celle-ci estompe le fier contour de la montagne, flotte sur ses flancs grisâtres, éclate au premier plan sur un champ jauni où de grêles chardons foisonnent. Pour la saveur des tons et le sentiment décoratif, c'est une petite merveille.

C'est aussi par la qualité décorative que plairont surtout les paysages de M. Duez. Un des premiers, il a demandé au pastel la notation rapide des effets lumineux. La sensation est des plus fines; le coloriste assortit habilement les nuances. Cette nature coquette et distinguée, un peu mièvre, sans brutalité mais sans grandeur, a toutes les séductions. Grâce à la variété

de travaux qu'il comporte, le pastel, manié par un virtuose, se joue sur les surfaces humides et luisantes, sur les grèves tapissées d'algues et de mousses, sur le duvet soyeux des fleurs. On admire les combinaisons rares, les reflets piquants, toute la science de l'effet. Mais la mer enjolivée n'est plus la



grande mer : on dirait une étoffe lisse ou froncée déroulée pour le plaisir des yeux. C'est la rançon de cet art, teinté de japonisme, d'atténuer le sentiment au profit de la sensation agréable. Nous ne pouvons oublier que M. Duez nous avait montré des paysages plus virilement sentis.

Ses portraits d'enfants, lestement crayonnés, ont les mêmes qualités d'intelligence et de facture alerte. Si l'on se rappelle comment Perronneau évoquait les carnations transparentes, le frais sourire et le regard humide

de l'enfance, on sera tenté de leur reprocher quelque sécheresse. Mais que l'écriture est spirituelle, et vive l'expression des physionomies! Coquelin cadet, en Jack Spleen, réunira comme d'ordinaire tous les suffrages.

Il ne faut pas médire du parti-pris décoratif. C'est le principe même de



l'interprétation artistique. Qu'elle suive docilement la nature ou qu'elle fasse une large part à la fantaisie, l'imagination de l'artiste combine les formes et les tons suivant un rythme intérieur. La réalité lui fournit les éléments qu'elle asservit à son idéal. La perception d'une harmonie est un fait subjectif et supérieur à la vérité textuelle. Mais dans le portrait qui définit une personnalité, dans le paysage pur qui réalise l'image émue et l'intimité des choses, notre goût occidental exige que cet élément subtil et

arbitraire se subordonne à l'observation sincère de la nature, que le caprice de l'arabesque et le ragoût des couleurs cèdent le pas à la poésie du vrai.

Il n'en va pas de même quand l'intention est purement décorative comme dans les panneaux de M. François Flameng.

L'artiste définit la femme ou plutôt la coquetterie féminine à diverses époques.



Une marquise XVIII[e] siècle, une merveilleuse de la première république, une beauté sensible de l'empire qui sans doute a lu Atala, une élégante de nos jours, montrent en des milieux chimériques leurs poses maniérées et leurs toilettes fleuries. L'idée est ingénieuse : les costumes enlevés avec brio offrent d'amusants contrastes. On voudrait que le type fut moins uniforme et plus curieusement caractérisé. La mode n'est qu'un signalement superficiel. La beauté féminine, impressionnable et souple, se plie aux plus fines ondulations des mœurs, des goûts et des idées. Et non seulement l'allure et la physionomie, mais la forme même semble se modeler suivant des lois variables. Il est vrai qu'un panneau décoratif ne prétend pas résumer la quintessence d'une époque. Il suffit qu'il amuse le regard et repose l'imagination.

M. Lhermitte est un nouveau venu dans la Société des Pastellistes. Mais il était bien préparé au maniement des crayons de couleur par les hautes qualités de son dessin. On sait combien il est habile à ménager les valeurs du blanc et du noir : un coloris terne et convenu a parfois attristé ses compositions si logiquement construites. En revanche, ses pastels ont le charme lumineux et transparent qui manque à sa palette. Je n'en veux pour preuve que *l'École,* où le jour tamisé par les rideaux blancs, se joue si légèrement dans la salle close sur les minois éveillés et sur les fines chevelures des petites filles. D'ailleurs, même en ses études plus rapides et toutes charmantes, comme les *Moissonneuses*. L'artiste garde la vertu d'une observa-



tion sincère. Exempt de sensiblerie, il reste fortement et naïvement champêtre, et sans affectation il élève jusqu'au style les attitudes familières : car il sait que les gestes répétés empruntent à l'habitude un rythme qui les ennoblit.

M. Besnard n'est indifférent à personne. Il inquiète, charme ou scandalise. Toute occasion lui est bonne pour faire vibrer l'atmosphère autour des êtres et des choses. Cette recherche du coloris par les reflets et dans les lueurs tremblantes prête à ses créations une mystérieuse poésie. Comme tous les artistes de tempérament entier et d'invention hardie, il laisse beaucoup à deviner, dédaigne la traduction littérale, et poursuit une vision personnelle. A certains tâtonnements comme à certaines insistances on reconnaît que son talent traverse une période de trouble et de fermentation. Il semble par moment aventureux et indécis tout à la fois. Son œuvre gagnerait en clarté, s'il éparpillait moins l'effet, et s'il mettait plus de logique dans ses audaces. Le jour où il voudra concentrer ce qu'il dissémine, et, sans expliquer davantage, volatiliser un peu moins, nul doute qu'il ne manie la lumière en maître. C'est déjà beaucoup de jouer avec le feu sans se brûler les doigts.

Ce que personne ne lui refusera dès à présent, c'est une imagination grande et voluptueuse, un goût hardi de décoration, et surtout un sentiment exquis de la grâce féminine. Ses figures de femmes ont une beauté ample, des regards un peu noyés, des lèvres parlantes, et dans l'expression, je ne sais quel charme de langueur.

Ce sont de beaux rêves, a-t-on dit.

Le mot est juste si l'on ajoute que ces rêves sont modelés largement, et d'une fière majesté. Les pastels de M. Besnard ont des qualités fort originales. Les tons sont gras, les touches libres et martelées se fondent dans une brume transparente. La matière même donne au modelé plus de consistance, sans que l'enveloppe perde rien de sa légèreté aérienne.

Parmi les peintres qui s'inspirent des traditions du XVIIIe siècle et traitent le portrait avec un goût élevé, il convient de citer d'abord M. Émile Lévy. Comme Latour en ses tableaux d'apparat, il pose les personnages dans un cadre conforme à leurs goûts, aux habitudes de leur vie et de

leur esprit. Il cherche moins l'accent bizarre d'une physionomie, le trait saillant d'un visage que la vérité plus haute et plus durable, synthèse harmonieuse d'un caractère. De là cette aisance noble et cette sincérité calme qui persuadent. C'est une belle prose qui se soucie avant tout de penser et de dire juste. De même l'exécution douce et ferme, souple et caressante, ne fait point tapage, ne prétend pas étonner : elle charme lentement.

Sans doute, on peut reprocher quelque froideur à cette égalité continue. Il semble que M. Lévy se soumette au modèle plutôt qu'il ne le domine. On se surprend à désirer un tour plus vif, plus de décision dans les sacrifices, quelque chose comme une incorrection heureuse par où se trahisse l'âme de l'artiste. Peut-être l'amour des *tempéraments* nous a-t-il rendus injustes pour ceux qui montrent une pleine possession d'eux-mêmes et de leur art. Les qualités de mesure et d'harmonie nous sont devenues moins familières que les sensations étranges et les manières excentriques. Voiler sa personnalité, alors que tant d'autres l'affichent, est un mérite assez rare pour qu'on ne marchande pas l'admiration aux beautés d'un style simple.

Par la qualité unie du travail, M. Helleu se rattache aux traditions de sagesse et de clarté, mais il touche à la jeune école anglo-américaine par la recherche d'une ressemblance plus soudaine, par l'interprétation hardie du modèle. Il veut fixer sur la toile un moment rapide. Et cela convient merveilleusement à la mobile physionomie des jeunes filles. La rêverie indécise, l'idée légère comme un oiseau et qui pose à peine, donnent aux sourires, aux regards un charme énigmatique. L'artiste saisit au vol cette expression fugitive et cela fait que ses portraits vivent d'une vie singulière. Son crayon trouve sans effort une ligne d'élégance sinueuse et svelte. Si le modelé a quelques maigreurs, si l'enveloppe est un peu mince, le résultat n'en est pas moins charmant de justesse, précieux et naïf tout à la fois. Mais cette traduction d'une réalité immédiate n'a parfois qu'un éclat passager. Tel portrait (1) exécuté à la lueur d'une lampe

(1) Voir plus haut, p. 107.



ne s'illumine que sous la lumière artificielle. Dans le vrai jour, la fleur du coloris se fane, les tons qui restent très fins se refroidissent, la vision pâlit. L'œuvre d'art ne doit pas être soumise à des conditions extérieures d'éclairage.

M. Tissot manie le pastel avec décision, on serait presque tenté de dire avec trop de décision. Il y a quelque affectation de largeur dans cette facture sabrée, dont les touches ne sont pas raccordées par une harmonie générale. La calligraphie empiète sur le sentiment. D'autant que l'esprit et la main ne semblent pas tout à fait d'accord. Le résultat offre le contraste imprévu d'une volonté froide et d'une pratique fougueuse. Malgré la fleur du pastel, le coloris garde une saveur bizarre et rèche, non point précisément déplaisante, mais nouvelle au goût français. L'ensemble, très particulier, étonne plus qu'il ne séduit. Ces réserves faites, je m'empresse d'ajouter que l'observation est incisive. L'œil mesure les plans avec certitude, détermine l'arabesque avec une hardiesse originale. Le dessin, nerveux et précis, qui se plaît à certains accents anguleux, définit spirituellement la forme et fixe la ressemblance. L'artiste a le sens le plus fin des élégances contemporaines, à vrai dire moins parisiennes que britanniques. Car il garde un léger accent anglais et cela se reconnaît dans ses portraits de femmes à l'arrangement excentrique, à l'expression subtile qui n'est pas la bonne grâce française simple et souriante. On dirait qu'en peignant la Parisienne, il ne peut oublier l'*esthetical* ou *professional beauty*. Esprit, finesse aiguisée de l'observation, fier caractère des contours, les œuvres de M. Tissot ont tout cela; il leur manque le doux charme féminin et le don précieux de la bonhomie.

Sous ce simple titre : *Étude de Femme,* M. Puvis de Chavannes expose un chef-d'œuvre. La tête vue de profil et le torse de trois quarts, la main droite au côté, l'autre retenant la draperie qui glisse le long des hanches, la figure se présente dans une pose calme et fière qui fait valoir le galbe de la poitrine et le noble accent des lignes. On retrouve dans cette création simple et vigoureuse le grand artiste qui modelait avec une douceur exquise, au premier plan du *Bois sacré,* deux muses dignes des plus beaux temps de l'art grec. C'est le même caractère de vérité idéale, la même hauteur de

conception; mais, la visée étant différente, une tout autre puissance de relief.

Le dessin centré serre de près la nature et la domine : le modelé ferme et doux, d'une rigueur magistrale et d'une merveilleuse souplesse, exprime la forme dans sa plénitude, établit les plans par les plus fines valeurs, enveloppe d'un réseau lumineux la douceur des demi-teintes. Devant une telle réalisation, la question de métier n'offre qu'un intérêt secondaire. Toutefois, il n'est pas inutile de noter comment la plus étonnante pratique est mise au service de l'expression d'art la plus élevée. Les tons, mariés par un savant harmoniste, fleurissent de lumière la carnation; les touches de bleu, de jaune, de rouge, jetées hardiment, se fondent dans la couleur vraie. Grâce aux qualités mates de la matière, la substance même des nus et le tissu de la draperie étonnent par leur palpable évidence. Personne, depuis Chardin, n'avait manié le pastel avec une telle virtuosité.

L'œuvre a donc sa valeur absolue et sa beauté propre. Mais, de plus, elle fera mieux comprendre (ce que savent de longue date tous ceux qui ont étudié les dessins du maître), quel art réfléchi, quelle volonté des sacrifices préside aux grandes compositions de M. Puvis de Chavannes. Simplifier, résumer, abstraire, tout savoir et ne dire que le nécessaire, chercher le modelé concis et le trait définitif, subordonner les tons et les reliefs à l'harmonie de l'ensemble, posséder la nature et l'amener, par des atténuations logiques, à l'expression adéquate du sentiment, en un mot modeler le réel sur un rêve intérieur, c'est la loi du grand art décoratif. Fidèle à ces principes, M. Puvis de Chavannes a su raconter dans une langue d'or, avec une familiarité de génie, une belle légende religieuse, ressusciter une époque de foi naïve, non par un travail minutieux d'érudit, mais par l'intuition directe et le miracle du sentiment, ou bien encore, en ses grands paysages enveloppés de sérénité mélancolique, évoquer un monde idéal qui s'enchante de ses doux loisirs. Ici nous croyons surprendre une phase intermédiaire de sa création artistique. Cette figure isolée, si belle et si puissamment réelle, prouve de quel suc et de quelle moelle nourrie sont les admirables synthèses du maître.

La tentative de M. Guillaume Dubufe est des plus intéressantes. Une



femme, assise de côté sur un fauteuil de velours sombre, une jambe passée sur le support, l'autre posant à terre, dort, la tête appuyée au dossier et soutenue par le bras droit qui s'accoude. Le torse gracieux et juvénile, le bras et la hanche gauche, carressés par le reflet d'une draperie rose, se modèlent finement dans la clarté froide du fond de la chambre, un rayon filtrant au travers d'un rideau rouge jette des lueurs frisantes, vient colorer d'ambre et de vermillon le visage de la dormeuse, et pose sur le sol un reflet brillant qui réchauffe la jambe, le bras et le côté droit dans la demi-teinte. Étudier les effets contrastés des lumières diverses sur une carnation nacrée, tel est le but évident de l'artiste. Le problème fort complexe est-il pleinement résolu ? Il est permis d'en douter. Tout d'abord le noir absorbant du velours, d'une valeur uniforme, ne se modèle pas suivant ses plans et s'inscrit durement comme un écran vertical sur les fonds lumineux. Le dossier du fauteuil n'ayant plus sa pente, il en résulte que la pose inclinée de la tête paraît peu naturelle et que l'on cherche en vain le point d'appui du coude. De plus, il ne semble pas que le jeu des lumières variées soit étudié exactement dans toutes ses conséquences. La demi-teinte ambrée où baigne le côté droit du corps, sans excepter les parties qui ne peuvent recevoir directement le reflet, est-elle bien justifiée ? La transition est-elle assez ménagée de cette pénombre chaude à la clarté froide ? En un mot, n'y a-t-il pas désaccord entre la qualité de l'ombre et celle de la lumière, et l'artiste n'a-t-il pas sacrifié la logique à la recherche d'une opposition vive et piquante ? Enfin, le modelé paraît d'une consistance trop égale dans la lumière et dans les reflets, la pratique d'une rondeur un peu monotone. Je ne puis m'expliquer autrement que, malgré la grâce alanguie de la figure et le mystère voluptueux du clair-obscur l'impression reste ambiguë. L'œuvre n'en a pas moins une vigueur et une plénitude qui ont manqué parfois aux subtiles évocations de l'artiste ; elle garde le charme de poésie qui lui est personnel.

Les exposants sont trop nombreux pour que j'aie pu tenter de caractériser tant d'œuvres intéressantes. On appréciera les qualités brillantes ou solides qui distinguent MM. Adan, Brown, Gervex, Jaquet, Lefebvre, Nozal,

Rousseau, Yon. J'aime mieux laisser au lecteur la surprise de son admiration que de porter un jugement sommaire sur des artistes de cette valeur.

Pour compléter le tableau des réalisations diverses que nos peintres ont demandées au pastel, je veux parler de l'humoriste original qui a choisi la banlieue pour champ de son observation. Cette région vague qui n'est déjà plus la campagne, et pas encore Paris, ce dolent habitacle où pullulent les déclassés et les pauvres hères, les gens de petite existence et les rôdeurs de métier louche, M. Raffaelli l'a décrit en artiste qui sait dénicher le pittoresque dans les plus banales laideurs. L'ironie l'a sauvé de la sensiblerie déclamatoire, et, de la caricature, le sentiment profond de la misère humaine. Mais il n'est si morne décor qui ne s'embellisse aux rayons du soleil. Pour traduire les aspects plus joyeux de cette nature indigente, l'artiste emprunte cette fois au pastel la vivacité de ses effets et la fraîcheur de ses tons. L'impression est franche et rapide. On sent que la main a suivi la sensation et la pensée, sans perdre un instant le contact de la nature. Et, telle est la justesse des valeurs, la sûreté d'une pratique qui, de prime-saut, pose les êtres à leur plan dans la perspective aérienne, que l'harmonie claire semble éclose par enchantement sur la toile. Un dessin de verve, qui cherche le mouvement de la vie, surprend les personnages dans leur allure et dans l'habitude de leur corps. C'est dire que le portraitiste sait exprimer avec une acuité singulière la physionomie intime d'un modèle. Aussi, dans son portrait d'enfant, on n'admire pas seulement la délicatesse des carnations, mais encore la gaucherie charmante de l'attitude et la tendresse ingénue du regard.

MAURICE HAMEL.


LES GÉRANTS
L. BOUSSOD
R. VALADON

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET Cie, 2, AVENUE DE COURBEVOIE

LES LETTRES ET LES ARTS

DIRECTEUR : FRÉDÉRIC MASSON

FEUILLETON DU 1er AVRIL 1886

LIVRES

LES GRANDES MANOEUVRES DE L'ARMÉE RUSSE (SOUVENIRS DU CAMP DE KRASNOÉ-SÉLO). Dessins par ÉDOUARD DETAILLE. 1 vol. in-folio. *Boussod, Valadon et Cie*, éditeurs.



Il y a deux ans, Édouard Detaille publiait *les Grandes Manœuvres*. C'était, accompagné d'un texte plein d'humour et de gaîté, plein d'observations ingénieuses et qui souvent, sous une forme légère, touchait au vif des questions militaires à l'ordre du jour, un recueil admirablement disposé et devenu rapidement populaire, des croquis et des tableaux, montrant le mieux, en action, dans cette action relative des manœuvres qui est presque l'image de la guerre, notre armée nouvelle, avec ses unifomes transformés — ils ont déjà changé, hélas! — son alacrité dans la tenue, son air de jeunesse sous les armes, et cette mobilité particulière qui semble aujourd'hui son signe distinctif. On se souvient du très grand et très légitime succès qui a accueilli ce magnifique album. Il n'est guère de bibliothèque d'officiers qui n'ait tenu à le posséder : c'était un souvenir pour les officiers de 1884, ce sera un des plus précieux renseignements pour leurs successeurs. C'est un beau et bon livre fait pour inspirer à tous ce qu'éprouve si profondément Edouard Detaille : la passion de la Patrie et la religion du Drapeau.

Voici que, aujourd'hui, dans le même format, avec le même luxe, il publie, accompagné d'un texte français, le recueil des dessins, des aquarelles et des croquis que lui inspira, en 1884, son séjour au camp de Krasnoé-Sélo. Le Major Hoff, cet écrivain militaire d'une rare compétence, qui s'est plu à déguiser ainsi son nom sous un pseudonyme d'opérette, n'a pu, par malheur, l'y accompagner ; mais Detaille y a rencontré des amis qui, pour être cette fois anonymes, ne révèlent pas moins dès les premières lignes, une connaissance du sujet tout à fait exceptionnelle, et si certaines phrases montrent un peu que le français n'est point leur langue d'origine, leur pensée en reçoit comme un piquant particulier et un agrément spécial. Pour nous autres, Français, c'est un monde inconnu qu'on nous révèle : d'autant que cette armée russe, comme la nôtre, est toute nouvelle et transformée d'aspect. Il est loin et n'est plus qu'un souvenir le temps où, pour la première fois, Français et Russes se sont rencontrés. Bien peu de renseignements nous sont venus sur ces alliés qui,

au début de la Guerre de Sept ans, défendaient la même cause que nous. Le premier choc sérieux, celui où l'on a appris à s'estimer et à se connaître, n'est guère que de l'époque de la Révolution et de cette mémorable campagne d'Helvétie où Souwaroff trouva en face de lui Masséna. Mais de cela, il ne reste rien, point de ces documents graphiques qui popularisent et immortalisent un uniforme et une armée. Il faut arriver à Napoléon-le-Grand, à Austerlitz et à Eylau, à la colonne Vendôme et au tableau de Gros, pour rencontrer la garde russe — surtout la garde et presque uniquement elle; mais elle est bien là, dans ces bas-reliefs du piédestal de la Colonne, elle est dans ce grenadier blessé qui se traîne vers l'Empereur, avec cette mître dorée, étrange, où il y a de l'asiatique et du prussien. Puis, pendant la campagne de Russie et la campagne de France, un type, celui du Cosaque, incarna l'armée russe. C'est lui que l'on retrouve dans toutes les gravures, dans tous les récits ; c'est lui sous qui se cabre ce cheval étrange fait de corps de femmes emmêlés, c'est lui que les poètes immortalisent, que les paysans redoutent et que craignent les petits enfants. Vous souvenez-vous de ces cosaques dessinés par Carle Vernet dans leur campement des Champs-Élysées, les petits chevaux tartares attachés aux arbres et les jolies parisiennes venant visiter le camp des barbares? Et cette merveilleuse planche anglaise qui représente l'entrée des alliés, et, sur la place de la Concorde, le défilé des Cosaques devant le Garde-Meuble? Et pour arriver tout de suite aux modernes et aux contemporains, cet exquis tableau d'Édouard Detaille, montrant dans un défilé une charge à toute bride des gardes d'honneur à haut schako rouge contre des cosaques pillards? Le voilà, le Cosaque, celui de Béranger et de Casimir Delavigne, d'Émile Debraux et de Victor Hugo, le Cosaque légendaire dont, en fouillant notre sol, on trouverait bien des ossements ignorés, dans nos champs et nos forêts, près des fermes isolées que le paysan de France défendit en ce temps-là.

Il est un autre type de l'armée russe; le soldat en longue capote grise, en béret sombre, que nos aînés ont rencontré aux batailles sous Sébastopol : batailles mémorables, où les vaincus ont pu estimer leurs vainqueurs et où l'honneur est demeuré sauf, parce que les uns n'ont point abusé de leur fortune et que les autres n'ont jamais désespéré de leur cause. Bien des peintres du second Empire, depuis Vernet jusqu'à Yvon, nous l'ont montré ce soldat, tel que Nicolas Ier l'avait formé pour ses desseins, mais déraidi par la guerre et la campagne, par le feu et par la faim, de cet automatisme où son corps était contraint par les parades prolongées. Le très beau livre du général Pajol, si rare aujourd'hui et si précieux pour qui le possède, n'avait pu, vu son prix toujours très élevé, populariser un type; d'ailleurs c'était une collection d'uniformes que le général Pajol s'était surtout proposé de faire; il y avait réussi, mais par là même, il n'avait point dégagé une caractéristique.

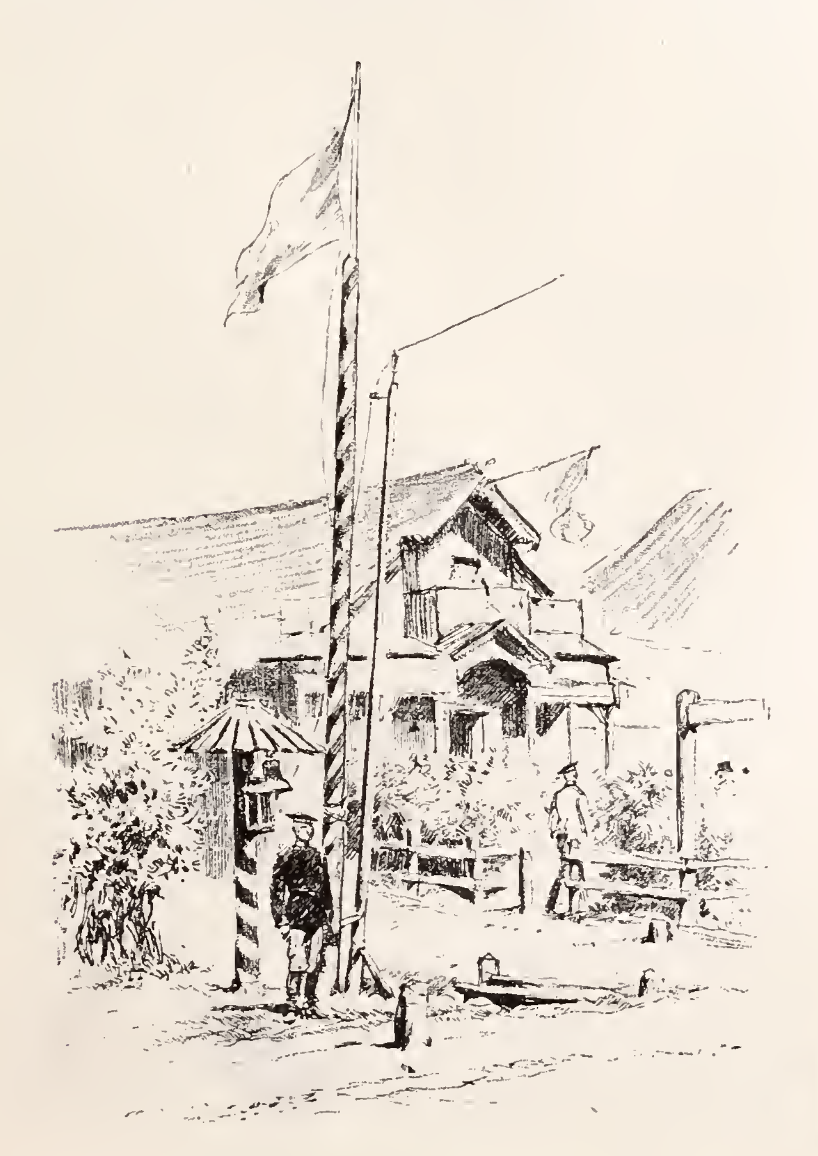
Cette caractéristique si importante et si nécessaire, Édouard Detaille l'a merveilleusement trouvée. Telle qu'elle s'avance, telle qu'elle marche et combat dans ces pages merveilleuses, la voici, l'armée russe, en sa tenue nationale, vêtue d'un kaftan de drap gros vert, chaussée



de hautes bottes dans lesquelles est rentré le pantalon très large, coiffée d'un bonnet d'astrakan noir. La capote grise roulée est portée en santoir. La casquette remplace en campagne le bonnet fourré et, en été, le kaftan vert est échangé contre une blouse de toile blanche. Partout, presque dans tous les régiments, sauf dans les Pavlowski, même tenue. Pour la cavalerie, en dehors des deux divisions de la garde et des cosaques qui y sont attachés, même uniformité; il n'y a plus que des régiments de dragons. Moins

étrange, moins diverse, moins éclatante ou, pour mieux dire, moins bigarrée que l'armée de Nicolas Ier, l'armée d'Alexandre III semble avoir gagné en sérieux ce qu'elle a perdu en splendeur. Certes, je ne veux point rabaisser ici les fiers soldats de Sébastopol et de Merv, du Caucase et des Balkhans, mais sous cette tenue nouvelle, je trouve le soldat russe plus lui-même, moins occidentalisé — encore l'était-il surtout par ces petits côtés de pompons et de panaches, de cuirasses et de broderies, qui lui seyaient mal. Le service obligatoire rendant l'armée essentiellement nationale, c'était un bien que l'uniforme fût national aussi, cessât d'emprunter aux voisins d'inutiles fanfreluches, et ne fut plus que l'adaptation à la vie militaire du costume russe.

Le pittoresque de l'uniforme n'est donc guère, dans le livre d'Édouard Detaille, représenté que par les Cosaques attachés à la garde et qui maintiennent une tradition glorieuse ; mais l'homme, le Russe, officier et soldat, y apparaît mieux encore, si je puis dire, sous cette tenue identique, qu'il ne pourrait faire sous des costumes variés. Voici d'abord se présentant à l'inspection le Bataillon des Tirailleurs de la Famille Impériale ; voici semés dans le texte des têtes et des types qui montrent toutes les races de l'immense Empire. Ici un régiment de ligne défend une tranchée-abri ; là le Bataillon des Tirailleurs de l'Empereur est dispersé



dans un bois. Le Camp de l'avant-garde, le quartier général, les cantonnements cosaques, les parades de l'Église, les campements de l'infanterie, les manœuvres et les alertes de la cavalerie passent successivement sous les yeux, tantôt en des croquis serrés et nets où tout est en sa place et où le peintre a jeté au crayon quelques notes explicatives, précises comme son dessin, tantôt en de grandes compositions qui sont comme la synthèse des croquis et montrent en leur mouvement rapide, en leur bonne humeur d'enfants joyeux, ces admirables soldats dont la gaîté insouciante n'est pas la moindre qualité. Dégagée de l'uniforme allemand qui l'étreignait, pleine d'une foi profonde en son Dieu, d'un dévoûment absolu à son Empereur, l'armée russe est appelée à faire de grandes choses et il n'est pas d'un médiocre intérêt pour nous autres Français d'apprendre à la connaître. C'est un service de plus qu'aura rendu Édouard Detaille. Il n'est pas à les compter.

F. M.

*
* *

DE L'EMPIRE ALLEMAND; SA CONSTITUTION, SON ADMINISTRATION, par C. Morhain. 1 vol. in-8°. *Berger Levrault et Cie*, éditeurs.

L'ouvrage important que vient de publier M. Morhain est nécessaire à tous ceux qui désirent se rendre compte de l'organisation politique, militaire et financière de l'Allemagne actuelle. M. Morhain étudie d'abord la constitution de l'Empire, c'est-à-dire le pouvoir exécutif et les divers rouages du pouvoir législatif. Il consacre ensuite un trop court chapitre aux *offices* de l'Empire, puis passe aux fonctionnaires dont il établit les droits et les devoirs. Le chapitre IV traite des affaires étrangères et de leur office. Puis viennent la colonisation, l'émigration, la statistique, la justice et ses organes, état-civil, police, hygiène, assistance, les universités (observation trop courte, incomplète, et où manque l'instruction primaire et secondaire), l'armée, la marine, les chemins de fer, les finances, etc. Sauf la lacune que j'ai signalée, qui tient peut-être à ce que les états ont conservé leur autonomie au point de vue de l'instruction publique, mais qui n'en existe pas moins puisque des lois spéciales sont appliquées à ce sujet dans les *Pays d'Empire*, ce livre recommandable paraît complet dans son plan et rendra des services réels à ceux qui seront amenés à le consulter.

L. G.

*
* *

MISÈRE ET REMÈDES, par M. le comte d'Haussonville. 1 vol. in-8°. *Calmann Lévy*, éditeur.

C'est un généreux héritage que M. Othenin d'Haussonville a reçu de son père. S'occuper des déshérités et des pauvres, non pas pour décrire platoniquement leurs douleurs et s'en faire des rentes, mais pour les soulager;

chercher passionément les moyens pratiques de diminuer la part de misère inhérente à l'humanité et s'employer à les appliquer, ce n'est point là œuvre commune pour des hommes tels que M. O. d'Haussonville que pourraient attirer toutes les joies de la vie mondaine et aussi toutes les douceurs d'une gloire littéraire qui exigerait d'eux une moindre attention et de moindres études. Certes, il est plus simple de conter en des pages exquises un beau voyage *à travers les États-Unis,* de faire intime connaissance avec Sainte-Beuve et George Sand, Michelet et Prosper Mérimée, d'entraîner à sa suite dans le *Salon de Madame Necker* le lecteur qui ne saurait certes y avoir d'introducteur plus correct et mieux renseigné que le petit-fils de madame de Staël; mais, pour aller par la main prendre à Paris l'enfant errant et misérable, mais, pour entrer en ces enfers qu'on appelle *les établissements pénitentiaires,* il faut un autre courage : il ne faut pas être étonné de le rencontrer chez le fils de celui qui fut le fondateur de l'œuvre de protection des Alsaciens-Lorrains. Je ne parle point des autres Œuvres ; celle-ci les primait toutes à ses yeux et qui a vu les orphelines du Vésinet le comprend sans peine.

Le livre que M. le Comte d'Haussonville publie aujourd'hui est la suite et la continuation de ses belles études : il comprend trois parties : deux spéciales : la misère, la vie et les salaires à Paris ; une générale, le combat contre la misère. Peut-être, là est le défaut. Je m'imagine que M. O. d'Haussonville, fort compétent lorsqu'il s'agit de Paris, n'a point pu voir d'aussi près ce qui se passe au dehors et ne l'a étudié que dans des livres et des statistiques. Les doctrines de M. Le Play et des sociologues en faveur, il a pu se les assimiler de cette façon, mais, pour les applications, il semble qu'il n'ait point constaté de *visu* certaines difficultés matérielles, qui ont amené ses critiques et qui ne le méritent point. Ce n'est point le lieu d'engager une discussion, par exemple, sur les sociétés de secours mutuels. Il me suffira de dire que M. d'Haussonville connaît la question aussi bien que n'importe quel citadin, mais la misère des villes n'est point toute la misère et je souhaiterais que l'auteur ne l'oubliât point. Quand il sera de l'Académie — ce qui ne saurait tarder — que n'ouvre-t-il sur la misère en France et sur les moyens de la prévenir, une grande et généreuse enquête. Ce sera là une œuvre digne de son cœur et de son talent.

A. B.

* *

SOIXANTE ANS DE SOUVENIRS. Première partie : *Ma jeunesse,* par ERNEST LEGOUVÉ. 1 vol. in-8°. *Hetzel,* éditeur.

Le roman documentaire — et généralement composé en habit d'arlequin, de pièces et de morceaux pris à droite et à gauche — a fini par lasser un peu le public. Il aime mieux, et je l'en loue, voir l'homme tel qu'il est, que suivre, dans une autobiographie souvent mal costumée, des aventures plus ou moins apocryphes, ornées de descriptions, d'observations, et de déclarations qui se relient vaguement au sujet. Non seulement la mode est aux mémoires et aux souvenirs, mais les mémoires sont à présent, à condition qu'ils soient sincères, la seule forme littéraire attachante. Il n'en est point de sots et un homme sait toujours intéresser lorsqu'il conte sa vie. Petite et bourgeoise, ou grande et seigneuriale, frottée au monde littéraire ou au monde politique, remplie de misères ou de gloires, de bonnes fortunes ou d'échecs, la vie d'un homme, si elle est présentée avec vérité et telle qu'elle est, intéresse toujours et passionne souvent. M. Ernest Legouvé vient d'en donner une preuve nouvelle et le livre qu'il vient de publier, outre qu'il montre en action des personnages infiniment curieux et trop inconnus à notre génération, que, dans des cadres à souhait, il renferme la société polie de la Restauration et de la monarchie de Juillet, nous fait faire connaissance avec un brave homme dont, après cette lecture, on voudrait serrer les deux mains. Il semble que M. Legouvé les tende à son interlocuteur ; il ne cherche ni le scandale, ni le grossier : il est reconnaissant et dévoué. Il aime son père et ses amis, il en parle tout naturellement et comme il sied, mettant chacun en son rang et, avec une analyse infiniment subtile, définissant chaque talent et chaque caractère. Il réhabilite en passant un excellent homme qui, lui aussi, a laissé des *Souvenirs* qui le font aimer : Bouilly. Il touche aux sujets les plus délicats avec le doigté d'un merveilleux tireur. Il nous met dans l'intimité de Berlioz et d'Eugène Sue, de madame Malibran et de Villemain, de Casimir Delavigne et de Népomucène Lemercier, et cela simplement, comme il y a été lui-même, mais cette simplicité est un art de plus. On a dit souvent que M. Legouvé était le plus habile lecteur de notre temps. Cela est vrai : mais le conteur n'est point inférieur au lecteur, et l'âme native me semble chez lui au niveau de l'art acquis.

F. M.

* * *

DISCOURS ET RÉQUISITOIRES de M. ÉMILE DUPRÉ-LASALE, conseiller à la Cour de cassation. 1 vol. in8°. *Rousseau,* éditeur.

Les hommes qui lisent n'ont point perdu le souvenir de cette étude magistrale que M. Émile Dupré-Lasale a consacrée à Michel de l'Hospital. C'était là l'œuvre chérie entre toutes, celle à laquelle, dans les loisirs trop courts d'une vie si occupée, il a consacré les heures arrachées au Palais, à l'étude des causes, à la préparation des réquisitoires : passe-temps qui est pour retremper encore le magistrat et lui montrer avec les vides qu'il entrevoit, qu'il devine et qu'il précise, les sommets auxquels il faut tendre. Cette étude, M. Dupré-Lasale la poursuit

sans se lasser : il retouche, il corrige, il émonde, il ajoute ; cela est son manuscrit de chevet où chaque jour apporte sa ligne, mais il a eu, de plus, l'heureuse idée de réunir quelques-uns des *Discours et des Réquisitoires* qui ont été l'honneur de sa carrière de magistrat debout et qui devraient, à coup sûr, lui marquer sa place dans une assemblée libre de ses choix et où le mérite littéraire doit être à la hauteur du caractère. J'ai dit que M. Dupré-Lasale n'avait réuni là que quelques-uns de ses réquisitoires. C'est qu'il ne lui a plu de retrouver dans ses notes et de rechercher dans les journaux que ceux qui présentaient un intérêt véritable au point de vue de l'histoire ou du droit. Il n'est point de ceux qui, publiant leurs plaidoyers, cherchent à tirer par le scandale l'attention du public. Il veut d'abord que la question soit intéressante et large et, si elle touche des particuliers, il se garde de donner leurs noms, voulant rendre à ces paroles, qu'il a prononcées comme représentant du ministère public, leur anonymité, si je puis dire, en même temps qu'elles gardent leur impartialité. Dans les causes vraiment historiques, dans celle de Naundorf, de cet escroc qui s'est fait appeler Louis XVII, M. Dupré-Lasale a non seulement maintenu les noms, mais il a donné des pièces qu'il ne connaissait point jadis et qui d'une façon définitive — M. de la Sicotière le sait bien, lui qui a sur les Faux Dauphins fait une si particulière et si remarquable enquête — suppriment toute ambiguité et closent tout débat; de même, dans l'affaire du Conseil de Roussillon et de Dona Teresa de Béarn; de même dans l'affaire du faux prince de Gonzague, un prince encore auquel il n'a manqué que de s'intituler Dauphin ou Roi de France pour fanatiser de pauvres gens.

A côté des réquisitoires, M. Dupré-Lasale a placé ses discours : on pensait, en ce temps-là, que les magistrats pouvaient, sans déshonneur, prendre part à ces concours publics qu'ouvre annuellement l'Académie française et où, à présent, ils se gardent, sans doute, et pour cause, de présenter leurs manuscrits. C'est ainsi que, si je ne me trompe, M. Dupré-Lasale partagea, en 1838, pour l'éloge de Gerson, le prix d'éloquence avec notre excellent maître et ami M. Prosper Faugère. A la Conférence des avocats, en 1842, il prononça un éloge de Henri Cochin qui est un chef-d'œuvre de science et une notice historique presque parfaite. Les articles sur le *Droit au bonheur*, publiés en 1851, ont encore leur actualité vivante et, quoique parus dans un journal, sont revêtus d'une forme oratoire qui leur sied infiniment. Enfin le discours de rentrée sur l'*ancienne et la nouvelle magistrature*, a le ton d'une de ces mercuriales hautes et fermes dont Daguesseau semblait avoir emporté le secret et qu'on voudrait entendre en la Grand'chambre en présence de certains magistrats nouveaux venus.

Enfin, M. Dupré-Lasale a su aussi faire leur part en ce volume, à des hommes dont le nom vivra comme des symboles de haute intégrité et de remarquable intelligence, des hommes qu'il a lui-même beaucoup vus, beaucoup aimés, beaucoup fréquentés, qui lui étaient liés par le sang, et de l'affection desquels il était digne. Il a su — et c'était chose difficile — ne point pousser l'éloge aussi loin que son cœur le lui dictait, si bien que ceux qui ont aimé et apprécié M. Sigismond Glandaz, M. Justin Glandaz et M. Léo Dupré, trouveraient encore à y ajouter.

Il faut espérer que nous ayant donné ainsi sa vie, M. Dupré-Lasale songera à compléter son œuvre et nous attendons avec une légitime impatience la nouvelle édition de *Michel de l'Hospital*.

F. M.

*
* *

L'ANNÉE LITTÉRAIRE (1885), par PAUL GINISTY. *E. Girauld et Cie* éditeurs.

La librairie fait ce qu'elle peut pour lasser la critique. Il reste cependant quelques intrépides pour parler de tous livres qui paraissent. M. Paul Ginisty est de ceux-là, et le mieux c'est qu'il traite les auteurs en confrères et les lettrés en lettrés. « Ce que Fréron dans l'*Année littéraire*, a poursuivi pendant vingt ans, avec plus d'honnêteté et de courage que de talent, on l'entreprend aujourd'hui avec une probité égale, avec une impartialité plus certaine et avec un talent supérieur. » C'est M. Louis Ulbach qui présente, en ces termes, M. Paul Ginisty au public des bibliophiles. Nous ne saurions mieux dire. Il sera bien précieux un jour de posséder une collection d'ouvrages semblables à celui-là. M. Ginisty nous fournit des documents pour l'histoire du goût. Chemin faisant, il fait ses preuves et se place en bon rang parmi les figures de son musée.

H. L.

*
* *

LA MORTE, par OCTAVE FEUILLET, de l'Académie française. 1 vol. in-12. *Calmann Lévy*, éditeur.

Un homme malade, en proie à de cruelles souffrances, retiré de la vie sociale, vivant dans la retraite, triomphe de la douleur physique, et, comme le héros immortalisé par Bossuet, montre qu'une âme guerrière est toujours maîtresse du corps qui l'anime. Dans sa *Thébaïde*, il rêve des rêves charmants et les traduit dans une langue exquise, qu'à la seconde page on reconnaît comme étant la sienne, une langue claire, harmonieuse et sobre, qui reste jeune et attrayante, sans rien emprunter au jargon naturaliste, aux écrivains pessimistes, déliquescents et haschichiens. Il n'a pas besoin de forger une machine très compliquée, non plus de prendre ses sujets à la *Gazette des Tribunaux*, ni de connaître les derniers scandales mondains : il a horreur de ce reportage dont les fabricants de romans à succès usent si largement, de cette démagogie litté-

raire qui envahit les esprits; il lutte pour l'idéal; il crée des types nobles et purs, et nous captive avec des moyens très simples. M. Octave Feuillet est le dernier des romanciers de la grande époque et son talent n'a rien perdu de sa force et de son élégance. Son nouveau livre, *La Morte*, comptera parmi ses meilleurs et prendra rang à côté de *Sybille*, de *Monsieur de Camors*, de *La Petite Comtesse*. Les deux femmes, la femme chrétienne, la femme libre-penseuse sont étudiées à merveille, et, entre elles deux, ce mari sceptique, viveur et bon enfant, à l'âme vacillante et tendre; et le vieux médecin, ce saint athée, qui a fait de sa mère sa collaboratrice, lui a communiqué sa non-croyance et tombe foudroyé en s'apercevant que ses efforts généreux, sur cette éducation toute scientifique, n'ont produit qu'un monstre, une empoisonneuse qui paraphrase en paroles, en actions, le mot célèbre : « Nous sommes ici-bas pour nous procurer le plus grand nombre possible de sensations agréables. »

Au travers de ce récit d'une émotion si intense, j'ai noté une foule de pensées pénétrantes, de fines observations qui invitent l'esprit à la méditation. N'est-il pas trop vrai de dire que « le mouvement parisien n'est autre chose que la mise en train des sept péchés capitaux ? » A combien ne pourrait-on pas appliquer cette réflexion : « Il se figurait que Paris manquait à son intelligence, quand il ne manquait en réalité qu'à ses sens » ? Combien qui nient Dieu, quand, par leur conduite, ils se sont mis dans le cas de souhaiter que Dieu n'existe pas ! Et cette libre-penseuse à la beauté de sphinx, au sourire plus troublant que celui de la Joconde qui, brusquement, formule les théories qu'elle va mettre en pratique : « Le code de la morale humaine n'est plus qu'une page blanche où chacun écrit ce qu'il veut, suivant son intelligence et son tempérament... Il n'y a plus que des catéchismes individuels... La vie : l'un la regarde comme un don de Dieu, l'autre comme un don du hasard, l'un comme une épreuve et une préface, l'autre comme une jouissance viagère et une aventure sans lendemain. »

Pour moi, je le confesse humblement, *La Morte* m'a ravi; j'ai pour elle la foi du charbonnier. Lisez-la et vous verrez qu'elle a, comme on dit en Franche-Comté, le goût de *revas-y*.

VICTOR DU BLED.

*
* *

UNE FEMME, par F. DE GIRODON-PRALON. 1 vol. in-18. *Calmann Lévy*, éditeur.

Voici le livre d'un débutant, et d'un débutant, semble-t-il, qui ne veut pas aller plus loin dans les lettres, d'un auteur qui prend une fois la plume en sa vie pour soulager son cœur par le récit d'une grande infortune de lui seul connue.

Une femme, une femme née pour être heureuse, bonne et belle, mariée à un gentilhomme qui ne tarde pas à se déclasser, dont les mœurs sont celles des viveurs parisiens, abandonnant sa femme qui l'a aimé follement, qui l'aime encore, c'est la comtesse de Frigneuse, et l'histoire racontée par M. de Girodon-Pralon est son histoire. Ce type de femme est très artistement composé, plein de jolis détails et rendu plus sympathique encore par l'odieux du comparse.

M. de Girodon-Pralon, laissant de côté la manière du plus grand nombre des romanciers contemporains, l'analyse sèche et brutale des choses et des faits, se contente d'une narration d'homme du monde, très spirituelle en maint endroit et s'élevant, en plusieurs pages, à la hauteur d'une véritable éloquence.

AND. V.

*
* *

LES SOIRÉES DE LA BARONNE, par E. GUYON. 1 vol. in-12. *Ollendorff*, éditeur.

Ce petit volume que, dans un *Avant propos* spirituel, Georges Ohnet présente au public, a toutes les qualités agréables et bon enfant qu'on demande — qu'on demandait surtout autrefois — à un recueil de nouvelles. Ce sont des histoires amusantes et bien contées, courtes et vives, qui montrent chez leur auteur une faculté d'invention rare et une habitude non moins rare de résumer la pensée. Ces nouvelles ont distrait le conteur de sa tâche journalière; elles seront pour amuser tout lecteur et pour l'intéresser. L'impression qu'on en retire est, comme le dit Ohnet, sereine et satisfaite; la variété extraordinaire des récits ne permet pas un instant de fatigue et certains de ces petits tableaux ont de plus une pointe gauloise qui fait l'effet d'un kari tombant au milieu d'un dîner bourgeois. Ce n'est pas au lecteur à s'en plaindre et le *Train rapide*, s'il interdit aux *Soirées de la Baronne* le prix Montyon, n'est point pour faire dérailler le volume, mais pour confirmer encore son succès.

P. C.

*
* *

LES DAMES DE CROIX-MORT, par GEORGES OHNET. 1 vol. in-12. *Ollendorf*, éditeur.

L'immense succès qu'a obtenu dans la *Revue des Deux-Mondes* la publication du nouveau roman de M. Georges Ohnet, serait pour en interdire l'analyse, car on n'analyse point ce que tout le monde a lu, lit ou lira : je dis tout le monde et il en faut attester les 218 éditions du *Maître de Forges*, les 152 éditions de la *Comtesse Sarah* et les 142 éditions de *Serge Panine*. Le succès n'est point à contester, mais il est des gens auxquels il déplaît. Il leur semble inouï que les livres de Georges Ohnet aient des centaines d'éditions tandis que les leurs en ont une ; que, pendant trois cents, quatre cents représentations, le public remplisse

les salles où l'on joue de l'Ohnet, tandis que leurs pièces à eux dorment dans les cartons de directions rebelles à leur génie. Certes, Georges Ohnet est né sous une heureuse étoile et il n'est point de ceux qui gémissent du sort. Mais, en ce temps où volontairement on se plaît à accumuler en un roman toutes les ignominies de la vie, à les décrire compendieusement, en un style souvent heurté, d'ordinaire difficile et parfois inintelligible, à montrer bien à la loupe toutes les verrues, toutes les tares, tous les bubons de l'humanité, sans qu'il puisse sortir de toutes ces pustules même l'apparence d'un drame, pour l'amour du bouton sans plus; n'y a-t-il pas, en ce temps, et après cette orgie de sanies et de fétidités, un besoin pour le public de voir agir, en des drames qui l'intéressent, le passionnent et l'amusent, des gens qui aiment, qui remuent, qui s'agitent, qui vivent, — fût-ce de cette vie extra-humaine où le bien est mieux et le mauvais pire, qui est la vie du roman. Cette vie là Georges Ohnet excelle à la donner à ses personnages. Dans les *Dames de Croix-Mort,* M. d'Ayères est pire peut-être que l'humanité commune, Billet est meilleur que les gardes-chasse ordinaires, Mlle de Croix-Mort est supérieure à nos contemporaines, et Mme de Croix-Mort ou d'Ayères plus faible que la plupart, mais c'est depuis bien peu de temps que l'on a découvert que l'histoire des digestions d'un monsieur, constituait le plus beau roman du monde et que pour faire ce civet — qui est roman — avant tout il importait de n'avoir point de lièvre — c'est-à-dire de sujet. On tire de droite et de gauche sur Georges Ohnet : mais les coups de fusil ne portent que sur le public — et cela lui fait acheter 218 éditions. C'est un moyen de tuer les gens à l'usage des critiques.

L. P.

*
* *

LE BAISER DE MAÏNA, par ROBERT DE BONNIÈRES, *Ollendorf,* éditeur.

Les journaux ne sont pleins que de M. Robert de Bonnières. Avec l'indiscrétion qui est de mode, ils nous tiennent au courant de ses actions, de ses pensées, et même de ses plus intimes sentiments. Il est un heureux écrivain, et ses succès, dès son début, ont dépassé les rêves de tant d'autres blanchis sous le harnais. Les éditions de ses livres foisonnent, comme les feuilles aux premiers soleils. C'est la frondaison d'une jeune gloire.

Pour une fois, qui n'est pas coutume, le succès s'attache à un vrai mérite. M. de Bonnières obtient la faveur du public, sans y avoir rien sacrifié. Il a su presque seul entre les romanciers de cette génération, rester irréprochable en sa forme littéraire. Sa parfaite éducation classique lui fait une place à part. La mode ne lui apporte rien, et ne lui emportera rien. Il démontre, à l'encontre de tant d'écrivains, que la langue française peut tout dire et tout peindre, sans qu'il soit nécessaire de la tourmenter, de la charger de mots nouveaux, de la détourner de son génie. La pureté de sa langue fait la grande solidité de ses œuvres.

Il a pris à l'école moderne la finesse de ses analyses et l'exactitude de son observation. Mais il n'est pas homme de système, et prétend être littéraire et non scientifique. Ce qui fait le succès de ses romans, c'est le drame qu'il y met toujours. Il ne se contente pas d'analyser scrupuleusement les dehors. Il lui faut des caractères, c'est-à-dire des âmes, et il les veut montrer dans le choc des passions et l'imprévu des événements, c'est-à-dire dans le drame. Ainsi dans les *Monach,* qu'il devrait mettre demain à la scène, ainsi dans *Maïna.* Le public lettré va à lui pour être charmé, le gros public, pour être ému.

J'aime voir un romancier, né dans l'école moderne, en sortir résolument, et c'est ce qui me plaît dans *Maïna.* Je me lasse, à vrai dire, de ces esprits qui ont Paris pour monde, les fortifications pour horizon, et la banlieue pour *ultima Thule.* Un esprit libre devait briser le moule, et, sûr de sa précise méthode, il convenait à Bonnières de porter ses yeux vers les dernières limites du monde de l'imagination, vers l'Inde immense et mystérieuse. Il a vu ce berceau de notre civilisation, et connu ces frères noirs qui ont nos traits, nos mœurs et nos vices.

Je suis émerveillé de la netteté avec laquelle il s'est représenté l'âme du peuple hindou, émerveillé plus encore de la force d'analyse avec laquelle il a pu résumer, sans accumulation, sans abus de description, sans sans étalage de science, toute une civilisation complexe. J'ai l'impression des contrées qu'il peint, et je respire l'air du Gange. Mais surtout, je ressens l'émotion du drame si nouveau, si simple, qu'il a mené, avec un art consommé, jusqu'aux merveilles d'un dénouement grandiose.

Il faut apprécier aussi le jugement critique que M. de Bonnières a porté sur quelques-uns des travers de l'esprit anglais, et surtout du libéralisme anglais. Des façons administratives et commerciales un peu étroites, un prosélytisme protestant exclusif et maladroit, de la raideur, peu de souplesse, une philanthropie plus philosophique que pratique, voilà ce qu'il a rencontré sur son chemin et noté assez cruellement. Je pense bien que les meilleurs esprits de l'Angleterre ne se trouvent pas aux Indes, et les défauts que j'ai énumérés doivent être, le plus souvent, ceux d'un monde administratif, militaire et mercantile. Il ne me semble pas pourtant que M. de Bonnières ait été aussi heureux dans l'analyse du caractère anglais que dans celui des mœurs hindoues. Les traits sont exacts, mais je doute que le portrait soit complet. Les anglais, à vrai dire, se laissent difficilement et lentement pénétrer, et ils ont une forme extérieure un peu guindée, sous laquelle percent difficilement deux de leurs qualités natives, le courage de la vie et la bonne humeur.

Cette observation n'est que pour faire voir à M. de Bonnières avec quelle attention je l'ai lu. Je ne m'arrête pas plus à des hardiesses qu'expliquent la nécessité de décrire complètement les mœurs et la liberté de races presques nues, munies d'une religion fort corrompue, sous un ciel de feu.

Je loue, comme il le faut, cette œuvre d'un lettré, d'un observateur et d'un poète, dont on peut et doit attendre de grandes choses. Il a le bonheur d'avoir, du premier coup, conquis son public. On l'a suivi au cirque Molier, et on le suit à Bénarès. Il n'a plus à se préoccuper d'école, de mode ou de succès. On est prêt à lui faire crédit. Qu'il pense donc, qu'il juge librement, et mesure quel bien un auteur écouté peut faire à la pensée de son temps. Qu'il s'attaque à nos vices, à nos misères, à nos différences sociales. Qu'il nous dise la vérité. Il nous doit une grande œuvre sociale et morale. Qu'il nous l'impose au besoin. Il en est le maître.

H. C.

*
* *

LA FILLE A BLANCHARD, par Jules Case. *V. Havard,* éditeur.

Le premier ouvrage de M. Jules Case, *La Petite Zette,* promettait un romancier. Le second, *Une Bourgeoise,* a galamment tenu la promesse. Voici déjà le troisième, par lequel s'affirment définitivement un écrivain de race et un conteur sincère.

La Fille à Blanchard, c'est, comme l'indique l'auteur lui-même, une Juliette paysanne, une âpre et tenace Juliette qui souffre, tue et meurt pour un Roméo indigne d'elle. Ce drame, vieux comme les choses éternelles, se joue dans la paix des landes, au bord des haies vives, le long des chemins creux; il a l'odeur de son décor, M. Jules Case qui, jusqu'à ce jour, suivait un peu docilement les errements de l'école contemporaine, vient de s'affranchir; il s'est placé simplement, nous allions dire naïvement, en face de la vie et de la douleur. Cette heureuse évolution d'un talent, qui s'était révélé dès le début, nous a valu de fort belles pages. De tous les dons, M. Case a le plus précieux : l'émotion. Ne sommes-nous pas en droit d'attendre beaucoup d'un romancier dont le troisième récit arrache des larmes ?

H. L.

*
* *

HAPPE-CHAIR, par Camille Lemonnier. 1 vol. in-18. *Monnier de Brunhoff,* éditeur.

M. Camille Lemonnier est belge. Il affectionne Léon Cladel et sa rude manière. Il dédie son récent livre à M. Zola, auteur de *Germinal :* « Nous étions deux à étudier en même temps la souffrance du peuple, vous chez les hommes de la houillère, moi chez les hommes du laminoir ». *Happe-Chair* est une œuvre considérable ; près de cinq cents pages.

M. Camille Lemonnier ne se propose pas de charmer; il ne pense point que l'art soit une aimable oisiveté. Solide travailleur, nourri dans les grasses campagnes de Flandre, avec une grâce un peu lourde, il se joue dans les efforts les plus terribles.

Par ce volume, nous compatissons aux malheurs d'un honnête ouvrier que sa femme déshonore ; nous suivons toutes les opérations d'usine et de charbonnage; de ces chaudières nous sortons émerveillés et suant.

M. Lemonnier, dans un jour plus tendre, écrivit *Thérèse Monique,* une confession merveilleuse où sont des pages d'analyse les plus douces et les plus vraies. Il eût pu se faire aimer, et lors même qu'il nous étonne le plus nous nous prenons à regretter que le dehors des choses paraisse aujourd'hui le préoccuper uniquement. Il demeure cependant un des premiers romanciers de cette heure ; il aurait pu être un des plus influents.

MAURICE BARRÈS.

*
* *

PAGES RETROUVÉES, par Edmond et Jules de Goncourt. 1 vol. in-12. *Charpentier,* éditeur.

Depuis le temps bien lointain où, enfant de douze ans, je voyais les Goncourt, en leur jeune gloire, lancer chaque année, en bons ouvriers et maîtres forgerons qu'ils étaient, un de ces volumes : *Sœur Philomène, Renée Maupérin, Germinie,* et *Manette,* et *Mme Gervaisais,* et où, pour moi, l'année se nommait du titre du volume ; depuis ce temps, où, niés encore par quelques-uns, mais poursuivant leur route sans s'arrêter vers ce qui était leur idéal d'artistes, ils m'apparaissaient comme les découvreurs d'un monde nouveau et les initiateurs d'une forme inconnue, j'avais entretenu le très vif désir de lire en leur saveur première, en leurs feuilles in-4° du *Paris* et de *l'Éclair,* les premiers articles des deux frères. Il en était bien quelques-uns réunis en ces curieux *Mystères des Théâtres* où, avec leur cousin, le marquis de Villedeuil, ils jetèrent tant d'esprit, de gaîté et de promesses. Mais ce n'étaient point les feuilles mêmes, ces feuilles qui en leur édition originale ont le je ne sais quoi de l'inédit; ce n'étaient point, à côté, les admirables lithographies de Gavarni et ces portraits qui montrent en leur vive jeunesse, en leur allure franche, les rédacteurs du *Paris.* La voici devant moi cette curieuse planche où les deux Goncourt sont réunis. Jules, ayant dans l'œil ce monocle carré qui donnait à sa physionomie un caractère, soit que le chassant du doigt après un regard très long et très attentif sur les hommes et les choses, il signifiât ainsi son *assez vu* qu'il résumait après en une phrase courte, soit que le reprenant tout d'un coup, brusquement intéressé, il l'enchassât dans l'orbite de son œil pour rechercher et retrouver cet extérieur de la

vie qu'il tentait d'un effort continuel de voir et de rendre. Pas encore, à la lèvre, cette jolie et fine et coquette moustache blonde, frisante et ébourrifée qui lui donnait des airs de jeune chat; une façon d'être qui sent encore le collégien presque, le collégien lettré et émancipé, spirituel et vivant qui est dans ses lettres à M. Passy. Et l'autre, le grand frère, avec ses longs cheveux, tous ces traits que j'ai vu peu à peu se rider, mais que je retrouve bien tels, avec seulement l'œil plus brillant, d'un noir vif de grain de café brûlé, et déjà ces mains expressives, des mains vivantes et sentantes, des mains de violoniste, comme il dit. Ce portrait-là manque en tête des *Pages retrouvées*. Il en éclairerait les pages; il montrerait les deux hommes au début, comme l'eau-forte de Rajon en tête de *Renée* montre Edmond de Goncourt à présent, comme l'émail de Claudius Popelin, reproduit dans les *Eaux-fortes,* montre Jules au moment où nous l'avons perdu. Des *Pages retrouvées,* pour bien parler, il faudrait reprendre chaque étude et montrer comment la pensée des deux frères, à ce commencement de leur vie littéraire, se promenait défrichant les coins ignorés et découvrant les mondes inconnus : du XVIIIe siècle, ils parlaient déjà en maîtres; sur l'art de leur temps, et sur les lettres, et sur la poésie, ils osaient dire ce que, depuis, ils ont développé dans *Manette,* ce qui alors semblait paradoxe et, pour tous, est à présent vérité. Ils créaient la chronique moderne. Ils se faisaient une Italie à eux, à eux seuls, que seuls ils auraient pu raconter et qui est plus vraie, dans sa vision fantastique, que toutes les Italies des Baedeker, car elle est l'Italie rêvée, Italie de peintres, de poètes et d'historiens. Ils étaient en Angleterre, à Alger, au Japon; chaque fois, ouvrant un horizon en crevant la toile bête qui nous empêche de regarder. Ils osaient voir, eux, et dire. C'est pourquoi ce livre de jeunesse, nécessaire à qui les veut comprendre, est le complément indispensable de leur œuvre. Il marque d'avance ces champs que, depuis, les deux ouvriers ont si vaillamment retournés; il plante sur les mines d'où sont sortis leurs livres, leur jalon de pionniers. Les champs ont donné des moissons assez belles, les mines ont livré assez de trésors pour qu'on veuille savoir qui a été les chercher en ce Far-West de la littérature. Cela n'est pas pour consoler de n'avoir pas *Paris,* mais c'est pour faire prendre patience.

C. D.

*
* *

LES VOIX ERRANTES, poésies, par PIERRE GAUTHIEZ. *Alph. Lemerre,* éditeur.

Il y a toujours trop de vers dans un premier volume de poésies. M. Pierre Gauthiez ne nous croirait point si nous lui disions qu'il n'a plus rien à apprendre et que son coup d'essai lui assure le premier rang. Le poète qui a noté au passage ces *Voix errantes* devra désormais se méfier de sa facilité, éviter les formes prosaïques, donner à son vers plus de légèreté et surtout rechercher la concision. Mais, ceci dit, l'on doit féliciter M. Pierre Gauthiez du caractère éminemment national de son inspiration. Malgré la sympathie qu'il professe pour les vagues et subtils poètes anglais, M. Gauthiez est un vrai chansonnier de France. Rien ne vaut, à notre gré, dans son volume, les pièces qu'il consacre aux simples oiseaux de notre pays, le merle, l'alouette, le pinson, le chardonneret. Certaines strophes semblent détachées d'une de ces chansons anonymes qu'on entend le soir au creux des vallées. Alpiniste intrépide, M. Gauthiez se plaît volontiers sur les cimes. En dépit de la mode, l'idéal ne lui fait pas peur, et les mots de « devoir » et de « patrie » ne lui semblent pas hors d'usage. Cela seul lui donnerait le mérite de l'originalité. Je serais moins disposé à l'encourager dans ses recherches de rythmes nouveaux, mais je suis, en pareille matière, un conservateur endurci et je me méfie de moi-même. J'aime mieux finir en signalant à nos lecteurs la pièce intitulée : *Stella. Jean* et *Jacques,* qui conversent au cours de ce poème, disent tous deux d'excellentes choses. Mais je donne raison à Jacques, et M. Gauthiez aussi sans doute, puisqu'il lui fait dire ses meilleurs vers.

H. L.

*
* *

Dix eaux-fortes pour illustrer les DIABOLIQUES, de J. Barbey d'Aurevilly, dessinées et gravées par FÉLICIEN ROPS. *Lemerre,* éditeur.

Il n'est pas un véritable amateur des choses artistiques qui ne connaisse les œuvres trop peu répandues et inconnues au vulgaire de ce maître endiablé qui se nomme Félicien Rops. En ce fils d'Arpad, grandi dans la liberté un peu folle parfois de cette Belgique côtoyant la France, qui fut, il y a vingt ans, l'asile des poètes que notre pruderie exilait, s'est développé avec un goût exquis, un sens très littéraire et suggestionnant de ces choses invisibles que l'art graphique avait jusqu'ici renoncé à rendre. Les réalités souvent violentes que Rops enlève d'une pointe infiniment légère, enferment toujours et contiennent une pensée, des pensées multiples même, que le cauchemar seul peut développer comme il convient. Il n'est point fait, semble-t-il, pour le terre-à-terre de l'illustration. En certaines, il écrase le livre, lui donne une acuité et une profondeur que l'auteur — Delvau par exemple — n'eût jamais rencontrée sous sa plume. En d'autres, comme le frontispice des *Fleurs du mal,* il est à la hauteur du poète et va de niveau avec lui. Si la composition de ces dix eaux-fortes des *Diaboliques* est égale à celle de ses œuvres passées, le cadre ici, j'entends le format, me semble trop étroit et les eaux-fortes me semblent inférieures aux admirables dessins d'après lesquels elles

ont été gravées. Il faut à Rops, pour développer ses admirables qualités de penseur et d'aquafortiste, des planches comme celles du *Tiel-Ulenspiegel,* ce magnifique volume in-4° dont les exemplaires en beau tirage sont si recherchés. Néanmoins, cette interprétation du livre de M. Barbey d'Aurevilly est entre les œuvres les plus curieuses du maître, et les audaces qu'elle contient renferment si intimement la quintessence des *Diaboliques,* que chacune s'incarne aux figures que Rops a dessinées et que l'esprit ne peut plus s'en détacher. Ah! s'il consent jamais à traduire sa pensée à la fois par le crayon et par la plume, quel admirable poète il fera : poète rare et unique, sans analogue dans le passé, ni dans le présent, car ce diable d'homme — témoin son *Salon de 1880* — écrit comme il dessine.

L. P.

* * *

JEANNE D'ARC A DOMRÉMY, recherches critiques sur les origines de la mission de la Pucelle, accompagnées de pièces justificatives, par Siméon Luce, membre de l'Institut. In-8°, cccxv — 416 pages. *H. Champion,* éditeur.

On retrouve dans ce livre les études que M. Siméon Luce publia dans la *Revue des Deux-Mondes* de 1880 à 1885 et qui furent remarquées. L'auteur a coordonné et complété ces études ; elles constituent, dans leur forme définitive, une histoire de Jeanne d'Arc avant son départ pour Chinon et un exposé des diverses causes qui ont déterminé la mission de la Pucelle.

M. Siméon Luce doit être rangé parmi les historiens rationalistes de Jeanne d'Arc. Il s'efforce de donner aux faits qui signalèrent la vie de cette héroïne une interprétation naturelle. C'est ce que ne fait point M. Wallon ; ce dernier ne redoute aucune difficulté historique ; il allègue le miracle pour les résoudre toutes.

La méthode de M. Siméon Luce a du moins sur celle de M. Wallon l'avantage de solliciter plus vivement l'intelligence de l'historien. M. Wallon, si sincère et si exact, n'est pas assez curieux. M. Siméon Luce a de grandes curiosités ; c'est pourquoi il a beaucoup cherché et beaucoup trouvé.

Hâtons-nous de dire qu'il n'a pas tenté une audacieuse nouveauté en soumettant l'histoire de Jeanne d'Arc aux lois générales de la critique historique. Avant lui, deux prélats, à défaut de M. Wallon, avaient osé la même chose sans se croire bien hardis. En effet, Thomas Basin, évêque de Lisieux et l'illustre Eneas Sylvius Piccolomini, pape sous le nom de Pie II, n'attribuaient aucun caractère surnaturel à la mission de Jeanne d'Arc. Pourtant ils faisaient grand cas tous deux de cette admirable fille.

M. Siméon Luce a autant que personne le culte de la Pucelle. Aussi bien la libératrice de la France n'est pas diminuée si on montre qu'elle fut sa propre inspiratrice et que la voix qui lui disait « va ! » était sa propre voix.

Pour bien comprendre l'inspiration de Jeanne, il faut se représenter l'idée que se faisait du roi de France une paysanne mystique de la vallée de la Meuse. M. Siméon Luce a rassemblé, plus complètement qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, les éléments constitutifs de cette idée. Il a montré comment Jeanne a été amenée à considérer le roi de France comme « le vicaire de Jésus-Christ » et à aimer Charles VII d'un héroïque et mystique amour. Il a fait connaître, le premier, l'action que les moines mendiants et particulièrement les Franciscains de l'Observance, exercèrent sur la vocation de Jeanne ; et je ne crois pas, pour ma part, qu'il ait beaucoup exagéré cette action. Enfin il a expliqué pourquoi la voyante de Domrémy fut premièrement visitée par Saint-Michel archange.

Ce fut dans l'été de 1425. Or, dans le mois de juin de cette année, la garnison du Mont Saint-Michel repoussa rudement une attaque des Anglais, qui y perdirent leurs vaisseaux. M. Siméon Luce suppose que la nouvelle de cette victoire, ayant traversé comme l'éclair la France entière, vint frapper Jeanne de surprise, de joie et d'espérance, que la sainte fille en loua l'archange et tomba par suite dans cette pieuse hallucination qui lui fit voir saint Michel « en prud'homme ». Il est possible que Jeanne ait appris en effet la victoire de 1425 ; mais je crois bien que si saint Michel lui apparut, c'est qu'elle le connaissait depuis longtemps pour l'avoir vu en image à l'église. Par contre, M. Siméon Luce s'étend peu sur les apparitions des saintes. Il serait intéressant pourtant de rechercher pourquoi Jeanne d'Arc vit sainte Catherine et sainte Marguerite préférablement aux autres bienheureuses. M. Siméon Luce aura dédaigné d'en chercher les raisons ; car elles sont, je crois, faciles à trouver.

Il n'a pas touché non plus un point très important que Vallet de Viriville avait effleuré et sur lequel il eût été intéressant de revenir. Vallet avait de bonnes idées, qu'il gâtait parce qu'il était brouillon. Il vit bien que l'histoire de Jeanne d'Arc était inintelligible si on ne se représentait pas d'abord les idées du moyen-âge sur le pouvoir des vierges. Vallet donne quelques indications dans ce sens. Mais, avec un instinct quelquefois heureux, il avait le flair court et l'œil trouble. Il ne suivit pas la piste. M. Siméon Luce ne l'a point reprise. C'est dommage : il ne s'arrête jamais à mi-chemin. On pourrait plutôt craindre que parfois il ne dépassât le but.

C'est un savant heureux. Il faut le louer de son bonheur ; car le bonheur dans les sciences comme dans les lettres n'est que le résultat du travail et du talent. Il a découvert et publié à la suite de son livre, comme preuves, plus de quarante pièces inédites concernant directement ou indirectement l'histoire de Jeanne d'Arc. Aucun savant, depuis Quicherat, n'avait autant fait pour la mémoire de la Pucelle.

A. F.

MÉLANGES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE, par Jules Quicherat, avec Notice par Robert de Lasteyrie. 2 vol. in-8° parus. *A. Picard,* éditeur.

Lorsque M. Jules Quicherat a été prématurément enlevé à notre pays, qu'il honorait par la fermeté de son caractère et la profondeur d'une instruction qui n'eut peut-être jamais d'égale, ceux qui avaient été les plus près admis à recevoir et à recueillir son enseignement, résolurent, par une pensée digne du maître, de lui élever le seul monument dont il eût voulu, en recueillant pieusement et en publiant avec les travaux qu'il laissait inachevés ceux que, pendant quarante années de la vie la plus laborieuse, il avait dispersé dans des publications de toute sorte. C'était le moyen de montrer — ou tout au moins de laisser soupçonner à ceux qui ne l'ont point approché — le trésor de connaissances que Quicherat avait accumulé; car, si considérable que soit l'œuvre, combien encore l'ouvrier lui était supérieur! Sur quels sujets n'a-t-il pas tourné, en même temps que sa vive intelligence et son ardeur de travail, cette sorte de divination qui fait découvrir à l'heure voulue le document nécessaire? Pour ne prendre que les ouvrages publiés isolément, n'est-il pas vrai que Quicherat a trouvé et donné la vérité définitive sur le *Procès de Jeanne d'Arc?* Son *Histoire de Sainte-Barbe* n'est-elle pas, surtout dans les deux premières parties où l'historien n'était point entraîné par cette passion Barbicole qui se rencontrait — je ne sais pourquoi — chez nos anciens, un chef-d'œuvre de recherches et d'exposition? Et l'*Histoire du Costume,* ce merveilleux livre qui peut passer pour un modèle et d'où dérivent toutes les histoires du costume présentes et futures, ce livre que la maison Hachette devrait réimprimer avec le luxe qu'il comporte; et la *Querelle d'Alesia,* et le livre sur la *Formation des anciens noms de lieu,* et le volume sur *Rodrigue de Villa-drando,* un patriote du xve siècle, toute cette œuvre n'est-elle pas pour confondre, par sa diversité et par la masse de connaissances dont elle témoigne.

Qu'est-ce, quand on se trouve en face des *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire?* Le premier volume (volume de 574 pages) traite uniquement des antiquités celtiques, romaines et gallo-romaines; le second de l'archéologie du moyen-âge, le troisième traitera de l'histoire du moyen-âge et le quatrième de l'histoire de l'industrie et du commerce de la laine dans l'occident de l'Europe au moyen-âge. On voit les dimensions de l'œuvre entreprise et où M. Robert de Lasteyrie est secondé par MM. Giry, Castan et Roy. Elle est pour faire le plus grand honneur à leur cœur aussi bien qu'à leur talent.

*
* *

CROMWELL ET MAZARIN. Deux Campagnes de Turenne en Flandre : La Bataille des Dunes, par le lieutenant-colonel J. Bourelly. *Perrin et Cie,* éditeurs.

L'éminent biographe de Fabert, le lieutenant-colonel Bourelly, essaie en ce moment d'étudier de près, en même temps que ces campagnes décisives de Turenne, qui ont amené la paix des Pyrénées, la marche diplomatique suivie par Mazarin pour parvenir à isoler l'Espagne et à la contraindre à céder. Rien n'est plus étrange à coup sûr, que cette alliance formée entre la France et l'Angleterre; rien n'en n'est plus immoral — s'il y a une morale en politique — que ce rapprochement intime entre Louis XIV et Cromwell, et peut-être M. Bourelly aurait-il pu insister davantage sur ce point. Dix années ne se sont pas écoulées depuis que Charles Ier, roi par la grâce de Dieu, et gendre de Henri IV, a été condamné et exécuté, et voici dans la main de Cromwell, l'instigateur et principal auteur du drame de White-Hall, la main de Louis XIV, petit-fils de Henri IV. Celui qui doit incarner la Monarchie absolue, la Légitimité plus qu'humaine, est l'allié du chef de la République anglaise. Cela méritait à coup sûr qu'on y insistât et qu'on en tirât des conséquences; mais M. Bourelly me semble appartenir à cette école dont M. de Barante fut un des chefs. Il écrit *ad narrandum* et s'abstient non seulement des digressions, mais des conclusions. Son livre est net, ferme, solide, plein de renseignements et de documents, un peu froid peut-être et dépourvu sans doute à l'excès de ces tentatives de reconstitution psychologique dont un historien véritable ne saurait se désintéresser entièrement. Si la partie stratégique y est traitée de main de maître et par un homme auquel son métier donne des lumières toutes particulières, si la variété des sources consultées et leur abondance montre un travailleur sérieux, un chercheur obstiné de la vérité, il est peut-être à regretter que l'auteur après une étude si minutieuse, n'ait point formulé plus nettement ses conclusions. Certes, le caractère de Mazarin, son but, sa forme d'esprit ressortent des faits présentés : c'est bien à lui seul qu'il faut rapporter le mérite ou la honte de de cette alliance, mais pour expliquer complètement et faire comprendre entièrement comment cette alliance a pu être conclue, il n'eut pas été inutile d'entrer dans quelques détails. J'aime à penser que ce volume n'est qu'une première partie d'un livre et que M. Bourelly en revenant sur l'époque antérieure, complètera ce travail auquel, pour être parfait, il ne manque que d'embrasser une période plus longue.

P. C.

*
* *

LOUISE DE KEROUALLE, DUCHESSE DE PORTSMOUTH, 1649-1734, par M. Forneron. 1 vol. in-12. *Plon,* éditeur.

Il est loisible à ceux qui ont pour l'histoire une passion particulière, de ne point faire grand cas de certains travaux de M. Forneron. Son *Histoire des Émigrés* n'a pas été sans lui faire tort et le mal noter aux yeux de ces gens-là. On n'aima point généralement ce travail hâtif où les erreurs se trouvaient vraiment trop fré-

quentes et ce style convulsif où l'abus de certaines formules cachait mal l'absence d'idées générales. Le nouveau livre de M. Forneron, bien qu'écrit encore d'une façon quelque peu déplaisante, visant à l'absolu et n'atteignant qu'au relatif, est étudié de plus près, plus nourri et moins ambitieux. A coup sûr la réhabilitation tentée de la maîtresse de Charles II peut sembler exagérée et il est au moins contestable que la France lui doive tant que cela : les Flandres, s'il vous plaît, et la Franche-Comté. Cela a des tournures de roman et en est. Qu'elle ait été dans la Cour anglaise un agent utile et que Louis XIV a pu employer, cela est assez. Mais on l'a payé, cet agent, et on l'a payé cher et le Roi, ce Roi qu'on dédaigne à présent et qu'il est de mode de conspuer, n'avait pas que de tels ressorts à son service. C'est abaisser l'histoire que la faire entrer toujours dans les alcôves et lui faire visiter les tables de nuit. Ces réserves faites, je ne nie point qu'il y ait à prendre dans ce livre nouveau de M. Forneron. Il est amusant — trop, peut-être — et forcé certainement, mais il est étudié d'assez près et à défaut des conclusions, il en faut retenir certains documents inédits.

L. G.

*
* *

LA PREMIÈRE INVASION PRUSSIENNE (11 août-2 septembre 1792, par A. Chuquet. 1 vol. in-12. *Cerf*, éditeur.

M. Chuquet nous a habitués, dans la *Revue Critique* et dans divers journaux auxquels il collabore, à d'excellents comptes rendus nourris, pleins de faits, démontrant — ce qui est rare — qu'il a lu les livres dont il parle. Ce n'est point par reconnaissance, mais après réflexion, que le volume qu'il publie aujourd'hui me semble de tous points excellent et que, avec un très grand et réel plaisir, je signale en M. Chuquet un historien. Non seulement il utilise les sources françaises, mais il y joint avec un discernement très rare les sources allemandes. Il sait écrire et conter. Il sait condenser les les faits et en tirer la moralité. Sous ce titre modeste, il a mis la meilleure part, la substance d'une histoire de l'armée au début de la Révolution. On dit que d'autres travaillent à cela en ce moment : c'est regrettable, mais l'affaire est faite. A présent, ce terrain, ce domaine appartient à M. Chuquet. Il y a tracé un sillon en maître. Son chapitre sur l'Armée française est écrit et pensé par un homme de bon sens, un chercheur et un patriote. Il fait toucher du doigt les causes, les raisons même de la résistance. Il importe à tous ceux qui s'occupent de loin ou de près de questions militaires, de l'avenir du pays et de son passé, de lire cet excellent livre. Dieu merci ! il aura plusieurs volumes ; je les souhaite, je les espère, je les attends, car en ce temps ils sont pour remonter le cœur.

F. M.

MÉMOIRES SUR LES RÈGNES DE LOUIS XV ET LOUIS XVI ET SUR LA RÉVOLUTION, par J. N. Dufort, publiés par Robert de Crévecoeur. 2 vol. in-8°. *Plon*, éditeur.

Figurez-vous les *Mémoires du Bourgeois gentilhomme :* c'est lui, ce Dufort, il est non pas le petit cousin, mais le petit-fils de M. Jourdain ; c'est M. Jourdain, vivant sous Louis XV, admis dans une de ces charges de quasi-domesticité à passer son temps dans l'antichambre et dans la *vraie* chambre de Sa Majesté, c'est lui, étant des soupers de Dorante et régalant Dorimène, lui ayant les mêmes maîtres que les gens de qualité, et par la charge qu'il a payé de son bon argent se croyant égalé aux maréchaux de France et aux ambassadeurs. Eh bien, rien de plus curieux que ces mémoires de M. Jourdain ! Il les encombre bien un peu de ses belles connaissances, dont il confond parfois les noms et les alliances ; il y met bien parfois ce fatras qui est en sa tête et que n'ont qu'augmenté les divers professeurs de belles manières, mais c'est la vie telle qu'il l'a vécue, ce sont les gens tels qu'il les a vus, c'est le décor tel qu'il était. Ces mémoires dont notre ami regretté, M. Armand Baschet, souhaitait si fort la publication, ne sont pas pour apporter des faits nouveaux à l'histoire politique. En cela, ils sont parfois d'une faiblesse extrême, et ce sont purs propos d'antichambre que rapporte ce brave homme qui se croit bien informé. Il n'a des dates qu'un souci vague et au point de vue de l'histoire, ses appréciations, ses jugements, ses narrations mêmes sont souvent d'une ineptie terrible ; mais pour les *mœurs,* je ne crois pas me tromper en disant que ses mémoires constituent un des documents les plus absolument précieux que l'on possède sur la fin du XVIIIe siècle. C'est la vie même de toute une classe de la société, tenant d'une part à la grande finance et à la petite robe, d'autre part à la cour, j'entends à la cour intime, celle où l'on entre par charges achetées, mais où l'on est à même de voir chaque jour le roi en ses appartements privés. On a des mémoires de grands seigneurs : Luynes et Dangeau, et Sourches, mais ce n'est que l'extérieur qu'ils donnent. Il faut pour trouver un analogue arriver presque aux souvenirs de Hanet-Cléry, le frère de Cléry, valet de chambre du roi. Encore n'est-ce pas cela. Il y a ici et cette vie de quasi-domesticité de cour, et la vie des fermiers généraux, telle que la donneraient des mémoires de Mme d'Épinay écrits par un imbécile, et la vie des gens de robe, et l'existence dans les châteaux, et l'existence aux eaux. Il y a une suite de photographies, parfois caricaturales — mais involontairement. Et puis, sur ce ci-devant introducteur des ambassadeurs, la Révolution crève. Encore là, rien à chercher pour l'historien des faits, tout à prendre pour l'historien des mœurs. Ces mémoires auront un grand succès et ce sera justice ; l'éditeur, M. de Crévecœur, le savant auteur d'un livre trop peu connu sur *Saint-John de Crévecœur,* a apporté à cette

publication un soin méritoire et dont on ne saurait trop le louer. Il en a fait le meilleur répertoire de la société au XVIIIe siècle et il a, sans se lasser, sans se laisser arrêter par l'espèce de fétichisme qu'on éprouve vis-à-vis de mémoires qu'on annote, rétabli les dates exactes, identifié les personnages, marqué les défaillances et noté les erreurs.

L. G.

*
* *

UNE MYSTIQUE RÉVOLUTIONNAIRE : SUZETTE LABROUSSE, par l'abbé Christian Moreau. 1 vol. in-8°. *Firmin Didot*, éditeur. — MÉMOIRES DE LOUISE MICHEL, écrits par elle-même. 1 vol. in-12. *Roy*, éditeur.

Ces deux livres parus presque en même temps, se sont rapprochés sur ma table et ma pensée ne peut en quelque façon les séparer. J'en demande pardon à Mlle Louise Michel, mais je n'y puis rien. Suzette Labrousse était une enthousiaste qui, elle aussi, rêvait la révolution sociale ; seulement elle n'avait point entrevu l'Anarchie, elle s'en était tenue à la Constitution civile du clergé et, quoique courant aussi les clubs et les réunions politiques, parlant sur les places, dans les théâtres et les églises, partout où elle rencontrait une foule assemblée, elle était restée ou — la pauvre ! — croyait demeurer catholique et s'était imaginé de partir pour Rome et de convertir le pape à ses idées et aux idées de Dom Gerle. Convaincue, elle l'était certes, tout comme Mlle Michel peut l'être, car on ne risque point de tels voyages quand une foi ne vous conduit point. Prête à souffrir pour sa cause, elle l'était, car de 1792 à 1798 elle fut enfermée au château Saint-Ange comme Mlle Michel le fut à l'île Nou, et ce n'est point sa faute si, la dynamite n'étant point inventée de son temps, elle s'en tint à la douceur et à la prédication, tandis que la *Vierge rouge,* non contente des paroles, aspire à passer aux actes. Là est le point distinctif. L'une est violente, l'autre non. Encore, ne suis-je pas assuré que la farouche Louise soit si décidée qu'elle se prétend à des moissons de têtes humaines. Il est dans son livre, mal composé, plein de retours, de digressions, d'anachronismes, des pages, je le dis, exquises de douceur et de sensibilité, des phrases qui sont d'un grand écrivain, ou, mieux, d'une âme admirable. Je ne dis pas que le lecteur ira jusqu'au bout, car le désordre insupportable qui est dans le livre, comme il est sans doute dans la tête de Mlle Michel, rend difficile, presque impossible de la suivre en ses récits, mais, ça et là, au milieu de déclamations et d'invocations qui ont comme des formes de prières extatiques, mais où le nom de Dieu est remplacé par celui de Révolution, trois, quatre, dix lignes, parfois une page apparaissent et sortent, d'une naïveté de petit enfant, d'une observation et d'une vision extraordinaires. C'est bien autre chose que les élucubrations énigmatiques de Suzette Labrousse, qui parle par rébus et n'a pas un intervalle de bon sens. Seulement la folie continue de Suzette était douce et celle de Louise — peut-être intermittente — est violente. Nos neveux liront les élucubrations de Louise avec plus d'intérêt sans doute, mais il n'est pas bon d'être de ses contemporains.

F. M.

*
* *

HISTOIRE DE LA MONARCHIE DE JUILLET, par Paul Thureau-Dangin. 3 vol. in-8°. *Plon*, éditeur.

L'histoire de la Monarchie constitutionnelle de 1830 à 1848 a déjà tenté de nombreux écrivains : elle a eu ses détracteurs passionnés comme Louis Blanc et Élias Regnault et Crétineau-Joly, des défenseurs convaincus comme M. de Nouvion et le comte d'Haussonville; les hommes politiques qui l'ont servie, aimée à des degrés divers ont écrit d'intéressants mémoires, parmi lesquels ceux de M. Guizot ont seuls l'ampleur et la gravité de l'histoire; beaucoup de monographies ont éclairé des questions spéciales; tout récemment, un écrivain de talent, M. Victor du Bled, a publié, en deux volumes, la première histoire complète de ce régime qui tomba par excès de sagesse comme d'autres tombent par un excès contraire. Mais le récit de M. du Bled, brillamment écrit, puisé aux meilleures sources, œuvre de vulgarisation élégante, s'adresse surtout aux personnes qui n'ont pas le loisir des longues lectures et ne peuvent aller au fond des choses. Il fallait qu'un autre entreprît l'histoire définitive de cette époque si féconde en grands hommes, en grandes choses. M. Thureau-Dangin, l'a fait, et ses trois premiers volumes, par l'ampleur de la mise en scène, la précision et l'abondance du détail, la vigueur et la netteté du style, lui ont conquis les sympathies les plus précieuses, la récompense littéraire la plus élevée, puisque l'Académie française lui a, tout d'une voix, décerné le grand Prix Gobert, puisque déjà l'Académie des sciences morales et politiques s'apprête à lui faire une place.

Ces volumes s'arrêtent à l'année 1839, après cette coalition déplorable de MM. Guizot, Thiers, Odilon Barrot contre M. Molé qui, en renversant un ministère, ébranla le trône lui-même, prépara la déchéance politique de la bourgeoisie, coalition que M. Royer Collard qualifiait d'un mot célèbre : « j'ai vu mieux, j'ai vu pis, je n'ai rien vu de pareil. » Ce grand spectateur, ce grand critique ajoutait avec une sévérité trop justifiée : « L'agitation produite par la Révolution de Juillet, chassée des rues où elle a été réprimée, s'est réfugiée au cœur de l'État; là, comme dans un lieu de sûreté, elle trouble le gouvernement et l'avilit, elle le frappe d'impuissance et en quelque sorte d'impossibilité; sous les voiles trompeurs dont elle se couvre, c'est l'esprit révolutionnaire. Je le reconnais à l'hypocrisie de ses

paroles, à la folie de son orgueil, à sa profonde immoralité... Cependant les institutions fatiguées, trahies par les mœurs, résistent mal, la société appauvrie n'a plus pour sa défense ni positions fortes, ni places réputées imprenables. »

Cette fraude parlementaire avait offert, en effet, le plus triste spectacle des luttes politiques abaissées au niveau des plus stériles ambitions, des noms propres substitués aux intérêts généraux, des efforts hardis jusqu'à la témérité aboutissant à des résultats mesquins jusqu'au ridicule, toutes les situations faussées, les chefs donnant le mauvais exemple aux soldats, la Chambre élective faisant éclater son inaptitude à créer elle-même son gouvernement. Elle avait marché de mécompte en mécompte, de faute en faute, et cette autre journée des dupes se terminait dans les mêmes proportions, avec le même caractère.

M. Thureau-Dangin a raconté tout au long ce triste épisode du régime parlementaire : mais, à côté de ce chapitre, combien faudrait-il en citer qui commandent l'admiration! Ceux, par exemple, qu'il consacre à Casimir Périer, à la littérature sous le gouvernement de Juillet, aux querelles religieuses. Chrétien, monarchiste convaincu, l'auteur défend ce régime, mais juge sévèrement les hommes, leurs fautes, leurs concessions à la Révolution; car il voit dans cette monarchie une quasi-légitimité et non la meilleure des républiques. J'avoue même qu'il me semble parfois n'avoir pas admis suffisamment les circonstances atténuantes et qu'il fait preuve d'un certain jansénisme politique qui ne tient pas assez compte des difficultés énormes avec lesquelles le Roi et ses ministres se trouvèrent aux prises. J'avouerai encore que le mot de faillite appliqué à la littérature qui suivit 1830, semble bien gros, et que M. Thureau-Dangin paraît un peu plus dur que de raison pour Lamartine, Victor Hugo, Balzac. D'autre part, les *Notes inédites* de M. Duvergier de Hauranne auxquelles il a largement puisé, l'ont conduit à une indulgence excessive pour ce *petit Retz de la Monarchie de Juillet,* grand entrepreneur de coalitions, esprit aventureux et passionné. Ces réserves faites, je remercie l'éminent écrivain d'avoir consacré son temps à écrire un livre qu'on lit avec tant d'intérêt, où respire un si large sentiment du devoir, une si rare intelligence de son sujet.

P. L.

* * *

L'AMIRAL COURBET, par ÉMILE GANNERON. 1 vol. in-12. *Cerf,* éditeur.

On a déjà publié bien des brochures sur l'amiral. Le premier livre et le meilleur livre, qu'on peut dès aujourd'hui regarder comme définitif, est celui que vient de publier M. Ganneron. Rédigé d'après les papiers de famille et les documents conservés aux Archives de la marine, il prend Courbet à sa naissance, le suit à l'Ecole Polytechnique et dans cette courte carrière politique qui, du 24 février au 29 avril, fut commune à tous les élèves de l'École devenus les aides de camp du Gouvernement provisoire. En octobre 1849, Courbet est embarqué comme aspirant, d'abord sur l'*Océan,* puis sur la *Capricieuse.* Voici le premier voyage et il n'est point de courte durée : le Cap Horn, Valparaiso, l'Océanie toute entière, puis station sur les côtes de Chine. Là, premières difficultés diplomatiques : Courbet devait rencontrer la Chine au début comme à la fin de sa carrière. Seulement, au début, il semble que les Anglais étaient ouvertement avec les Chinois. Il visite ensuite les côtes de l'Annam et de la Cochinchine, puis Batavia et les colonies Hollandaises, puis après un nouveau séjour en Chine, il revient par le cap de Bonne-Espérance. Cette longue campagne valut à Courbet le grade d'enseigne à prendre rang du 2 décembre 1852. Embarqué à bord de l'*Olivier*, destiné à la station du Levant, Courbet ne prit pas une part active aux événements militaires, mais n'en eut pas moins, pendant deux années, une vie pleine de périls et de misères dont la récompense fut le grade de lieutenant de vaisseau. Puis, après un embarquement sur le *Coligny,* dont le port d'attache fut en quelque sorte Biarritz, et où Napoléon III sut particulièrement distinguer le jeune officier, vinrent les travaux spéciaux et les curieuses inventions à bord du vaisseau-école des canonniers, puis l'escadre d'évolutions. L'amiral Bouet Willaumez le choisit pour son aide de camp. Il est ensuite chef d'état-major de l'amiral d'Hornoy dans la division cuirassée de la Manche et enfin commandant du *Talisman* dans la division des Antilles. Il faudrait désormais le suivre pas à pas, pour le voir au premier rang développer ses merveilleuses qualités de marin et d'homme de guerre — je ne dis point et je ne dirai jamais d'homme politique. Courbet eut un tort, celui de s'exprimer avec une vivacité extrême contre le gouvernement qu'il servait. C'était dans des correspondances privées, soit! mais cela encore excédait son droit et son devoir. Quant à la conduite de ceux qui, dans un but électoral, ont publié ces correspondances, j'ai regret à le dire, elle me semble injustifiable. Si Courbet a remporté des victoires, si son nom a pris valeur et poids, c'est par l'argent, les navires, les soldats de la France et par ordre de son gouvernement. S'il blâmait, il n'avait qu'un droit, celui de se retirer et de se taire. L'a-t-il fait? Cela serait ternir sa gloire si l'on insistait, aussi M. Ganneron n'y a-t-il point insisté. Il en a parlé et c'est déjà trop; mais lui avait le devoir de dire la vérité, non de cacher les fautes. Son livre est bon en cela, et s'il est un peu louangeur peut-être, pouvait-il en être autrement si peu de temps après les événements?

L. P.

REVUE RÉTROSPECTIVE, recueil de pièces intéressantes et de citations curieuses. *Lepin*, éditeur.

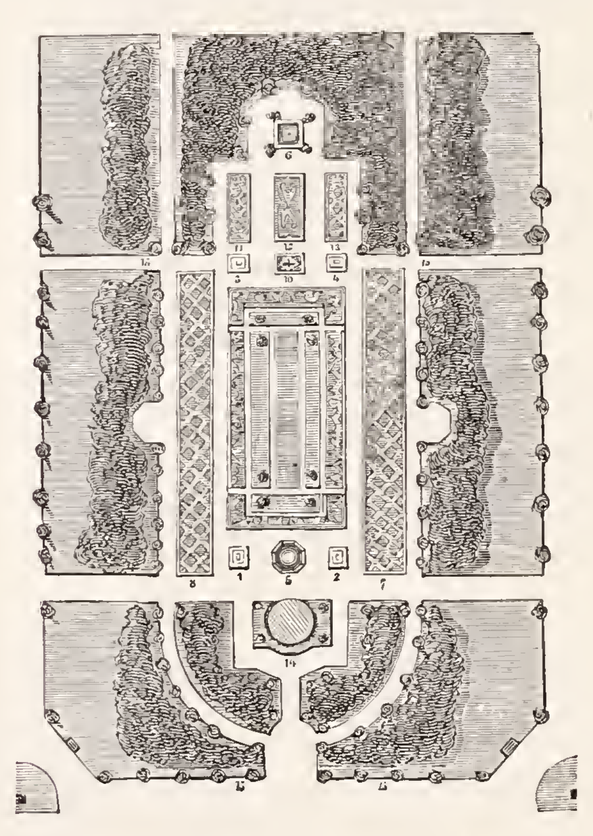
Il ne saurait entrer dans notre cadre de rendre un compte habituel des *Revues* paraissant en France, mais celle-ci sort tellement de l'ordinaire et, à notre avis, mérite si particulièrement le succès, qu'il convient de lui rendre justice. Depuis deux années bientôt, avec une persévérance qui l'honore, M. Paul Cottin publie chaque quinzaine un cahier dans le format de cette *Revue anecdotique* et de cette *Petite Revue* qui sont aujourd'hui dans toutes les bibliothèques d'amateurs et dont les collections atteignent à la salle Sylvestre des chiffres inattendus. Même format et, un peu, même esprit, mais mitigé par le sérieux de cette première *Revue rétrospective* que fit Taschereau en son beau temps et qui demeure une mine quasi inépuisable que tous les historiens utilisent. Cette première *Revue rétrospective*, dire ce qu'elle contient! Elle n'eut guère d'abonnés en son temps et, aujourd'hui, M. Franklin la classe parmi les plus importantes *Sources de l'Histoire de France*, et, qui la désire mettre en sa bibliothèque, au rang réservé, doit la payer cuir et poil. Ainsi sera-t-il de la *Revue rétrospective* de M. Paul Cottin. Elle s'adresse non seulement aux historiens, mais aux amateurs de curiosités. Elle ne publie point seulement des documents de longue haleine, mais les pièces intéressantes, exquises, inédites, qui piquent l'esprit et le réveillent. Depuis ces deux ans qu'elle existe, elle a plus fait pour la connaissance des mœurs et de la vie au XVIIIe et au XIXe siècles que bien des gros recueils qui ont vingt ans d'existence et qui, bimensuellement, déversent sur leurs lecteurs le trop plein de leur ennui. Cela est léger, dit-on : non pas tout et il s'y trouve du sérieux à côté. Prenez ces tables et ces sommaires qui terminent chaque volume : voici dans le premier volume une relation inédite de la Prise de la Bastille, la statistique des divorces de 1793 à 1795, des lettres inédites de Stendhal, le journal de Mme Moitte, la femme du sculpteur, d'intéressants documents sur l'Opéra; dans le deuxième volume, une relation très curieuse de la maladie de Louis XV, des notes récemment découvertes de Saint-Simon, des lettres de Victor Hugo à Napoléon III, le journal du Siège de Hambourg, une relation du combat de Chatillon, des lettres du duc d'Enghien, etc., etc.

Que manque-t-il à la *Revue Rétrospective*, étant donnés les hommes qui y collaborent ou qui s'en occupent, les amateurs qui lui ouvrent leurs archives, le soin intelligent avec lequel les documents sont choisis? Simplement d'être connue et vulgarisée. Mais M. Paul Cottin est un têtu. Il s'obstine à son œuvre. Il continue à la faire bonne; il s'acharne à la rendre meilleure. Du reste il s'inquiète peu, et il n'a point tort, mais le public s'en doit inquiéter, car rien n'est mieux fait pour l'instruire et pour l'amuser.

L. P.

L'ART DES JARDINS. — PARCS — JARDINS — PROMENADES, par le baron ERNOUF et A. ALPHAND. In-4° avec planches. *Rothschild*, éditeur.

Nous sommes, quoi qu'on fasse et qu'on dise, petits-fils de Rousseau. Il a réhabilité la nature et nous a, à tous, petits et grands, fait sentir l'intime besoin de nous rouler, à des heures, sur les pelouses vertes, de nous promener fût-ce un trait de temps, sous de vrais arbres, de respirer une atmosphère qui ne fût pas *humaine*. Ce besoin n'a trouvé satisfaction que dans des temps très récents, lorsque une administration intelligente a multiplié dans Paris les jardins publics, l'a entouré d'une ceinture de parcs : Boulogne, Vincennes, Montsouris, Buttes-Chaumont ; lorsque la facilité des moyens de transport multipliés a permis aux gens occupés et besoignant dans Paris, de s'échapper après la tâche journalière pour aller retrouver aux environs un air plus pur. A ce compte, chacun presque a eu son jardin et ce n'est point comme il eût été autrefois, à une élite possédant des parcs et des châteaux, que s'adresse ce livre, c'est à tous en quelque sorte, à ceux qui ont des jardins et qui en peuvent avoir, à ceux même qui sans

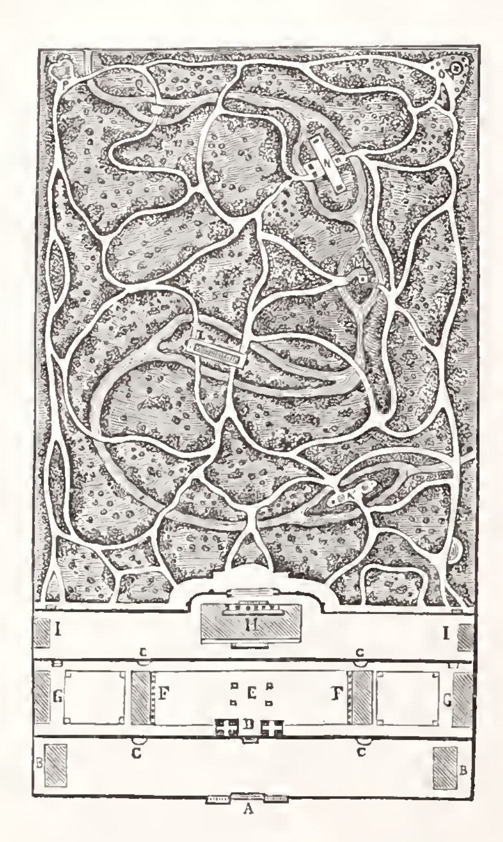


JARDIN DE STYLE ORIENTAL

N°s 1 à 4. — Massifs de fleurs en pyramides.
5 et 6. — Fontaines.
7 et 8. — Grands parterres à compartiments, dont les côtés longs sont plantés d'orangers et de grenadiers.
11, 12, 13. — Petits parterres devant la fontaine n° 6.
14. — Massif d'arbres derrière l'habitation.
15. — Allée de cyprès, formant ceinture et bordée d'un fourré d'arbustes.

être jamais propriétaires en leur nom personnel, s'intéressent comme membres de la collectivité aux jardins dont ils jouissent et qui sont à tous.

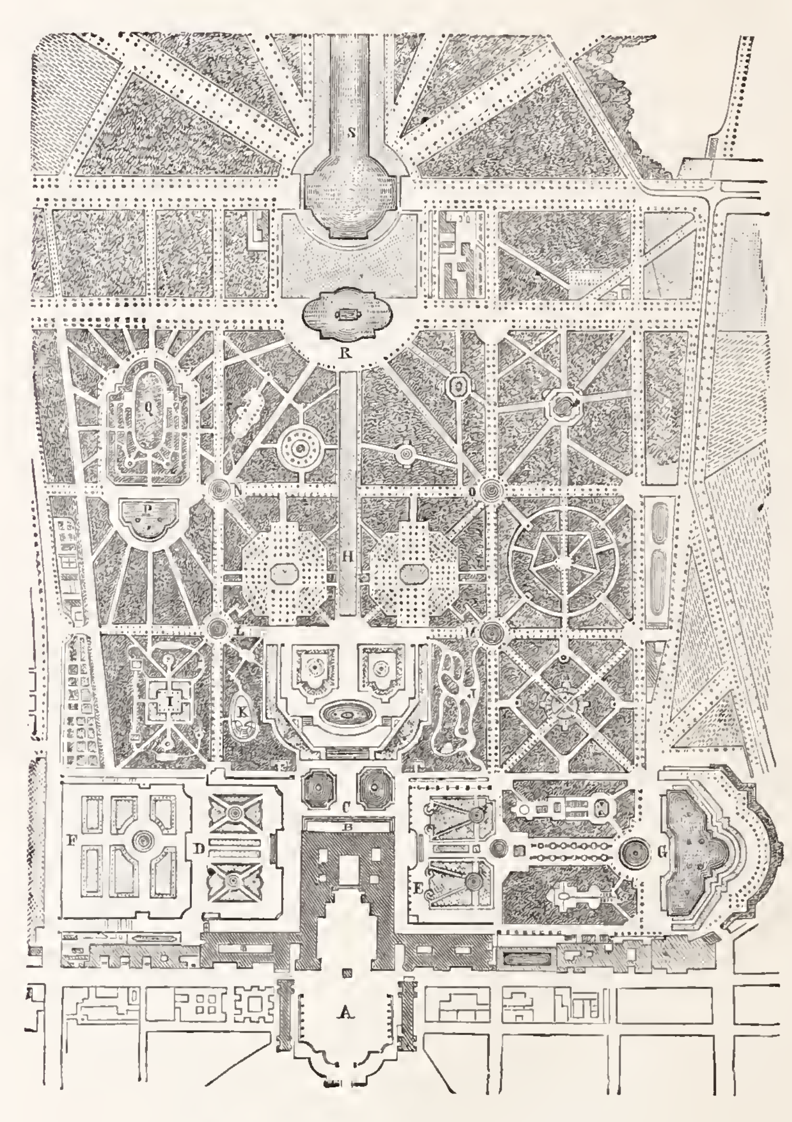
Le plan de ce livre est excellent. Après nous avoir promenés dans les jardins de la Grèce et dans ces jardins orientaux dont l'exquise proportion est faite pour réjouir l'œil, mettre en valeur les marbres, et accompagner, si je puis dire, ces eaux vives qui en font le charme et qui en sont la raison d'être, l'auteur nous met sous nos yeux quelques plans de jardins japonais et chinois,



PLAN D'UN DOMAINE CHINOIS

A. Entrée par un arc de triomphe dans l'avant-cour.
B. Casernes.
C. Jets d'eau.
D. Grande porte.
E. Urnes pour brûler des parfums.
F. Logements des principaux officiers.
G. Logements des domestiques.
H. Demeure du Mandarin.
I. Logements des femmes.
K. Arc de triomphe dans une île.
L. Salle de bains dans une autre île.
M. Pavillon d'été.
N. Pavillon pour tirer de l'arc.
O. Monument religieux.
P. Pavillon de fleurs.

baroques et bouleversés, tordus et mouvementés, destinés à ce qu'il semble à l'habitation du Minotaure. Des jardins romains qui ne sont guère que les encadrements feuillagés des villas, et sur lesquels d'ailleurs les documents sont peu abondants. On passe à ces jardins du moyen-âge, jardins des moines ou des princes, faits les uns comme des cloîtres pour les lentes récitations du bréviaire, les autres comme des salons pour les promenades pompeuses et sérieuses. A la Renaissance, en Italie, le jardin s'adonise et se complète par des marbres, vases ou statues, des terrasses ouvragées, des chutes d'eau et des cascades, mais, toujours, pour faire valoir les architectures, il y a un plan ordonné et une façon d'être correcte. Ainsi nous reviennent-ils plus polis qu'aux époques anciennes, mieux taillés, ouvrant dans leurs charmilles des bosquets pour les amoureux mais gardant leurs lignes pures et leur forme adéquate à l'humanité qui les crée et qui y vit. Et le jardin, et le parc des XVIIe et XVIIIe siècles me semblent les lieux les plus exquis où puisse, pour l'agrément de ses yeux, se promener une société polie chez qui la marche n'est point un sacerdoce — ou un sport, ce qui est même chose — mais une récréation accompagnée de causerie. Il paraît que vers la fin du XVIIIe siècle, on



VUE DU PARC DE VERSAILLES

A. Grande cour.
B. Galerie de tableaux.
C. Parterre d'eau.
D. Parterre de fleurs.
E. Parterre de fleurs.
F. Orangerie.
G. Bassin de Neptune.
H. Tapis vert.
I. Labyrinthe.
J. Bains d'Apollon.
K. Salle de bal.
L. Fontaine.
M. id.
N. Fontaine.
O. id.
P. id.
Q. Ile Royale.
R. Bassin d'Apollon.
S. Canal.

éprouva le besoin de délivrer la nature. La voilà, dit-on, dans ces jardins anglais, jardins d'Ermenonville et de Trianon, de Meréville et de Guiscard. Fi donc ! C'est une parodie, tout au plus, comme sont comédies ces hameaux factices, ces monuments apocryphes, toutes ces constructions qui veulent être pittoresques et qui d'ordinaire ne sont que vilaines et plates : ces *fabriques*, le nom leur va, dont on a semé les beaux parcs d'antan, déshonorés et découronnés. Ah ! les belles avenues qu'on a disloquées pour en faire des chemins tournants, les belles pièces d'eau qu'on a entaillées pour leur donner

des airs naturels ; comme si cela était naturel une avenue, et naturel une pièce d'eau ! Une avenue, c'est l'homme qui la trace, au droit de son chemin, pour aller d'un point à un autre, à travers bois ; c'est l'homme qui la plante pour ombrager sa route et sa route ne se recourbe point, pour le plaisir, en replis tortueux. Une pièce d'eau, c'est l'homme qui la creuse pour rendre son habitation plus fraîche et se donner l'amusant spectacle des eaux courantes ou endormies : mais cela n'est point naturel, cela ne peut même donner l'illusion de la nature ; dans un parc dit anglais, agreste, irrégulier, comme on voudra, on ne peut se promener en causant, car il faut faire attention où les pieds se posent, et pour la promenade solitaire on s'en lasse si rapidement, qu'on n'a plus que l'idée de s'évader dans la nature libre et qui n'est point factice.

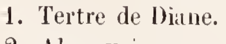
Et — n'y a-t-on point pensé ? — ces allées étroites, ces gazons bien tenus et frais coupés où l'on ne peut marcher sans les salir, comme sur des tapis unis, croit-on, quand ils sont transportés à Paris ou dans les grandes villes, qu'ils remplissent bien les divers buts pour qui ils ont été créés ? Certes, il assainissent la ville et égaient le passant ; ils font souvent un agréable accompagnement aux architectures, mais les enfants peuvent-ils s'y ébattre en liberté, y jouer à leur aise, comme on jouait sous les arbres, hélas ! coupés, des Tuileries ? Y a-t-il place pour la course folle des enfances échappées ? pour les violences des *Barres* et de la *Balle ?* pour les parties de *Cache-cache* et ces jeux un peu brutaux où les adolescents ont besoin de liberté et d'espace ? Fi ! il faut que, sous l'œil d'un gardien vigilant, les générations nouvelles tournent en rond sans égratigner les corbeilles et risquer l'écrasement d'un brin de gazon. Il faut des jeux sédentaires, et dès lors, dans les squares la circulation est impossible et le promeneur risquant d'écraser à chaque pas ou, tout au moins, de renverser des enfants, se sent poursuivi par les imprécations camillesques des mamans et des nourrices.

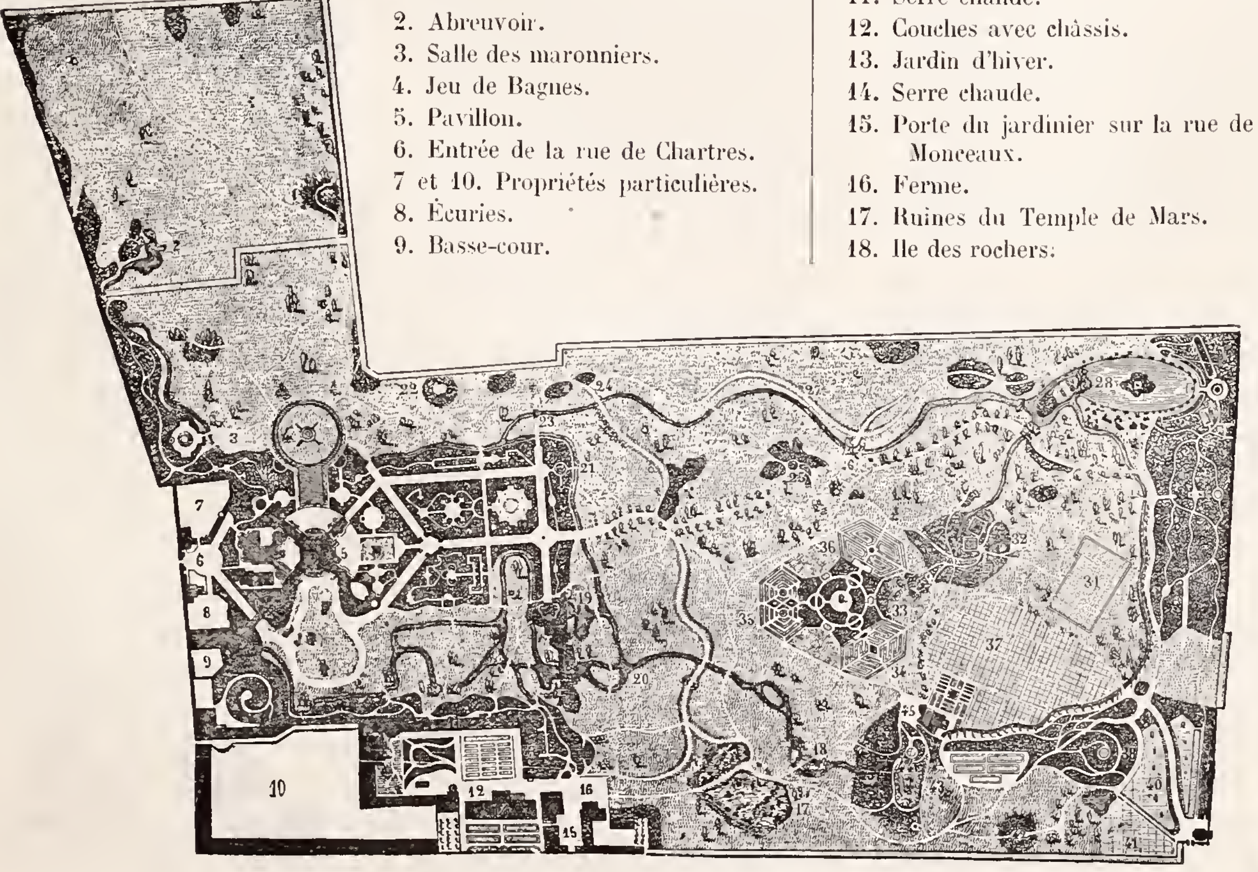
Certes, on a fait beaucoup et il ne faut point ménager la louange à ceux qui ont ainsi transformé Paris, mais je plaide — d'office, sans grande chance de gagner ma cause, — pour le jardin français, depuis le jardin de curé où entre les quatre carrés égaux on promenait sa rêverie, jusqu'aux parterres grandioses et aux magnifiques avenues des parcs royaux ; je plaide pour les allées droites contre les allées sinueuses, pour les parterres contre les corbeilles, pour les pièces d'eau contre les *Lacs,* pour les quinconces contre les pelouses, pour l'art contre ce qu'on appelle à présent la *Nature.*

Bien que M. Alphand ait été, je le crains, un des principaux auteurs du mouvement *agreste* dans la seconde moitié du XIXe siècle, il ne s'est point montré dans son livre si exclusif, et, à côté des jardins anglais qui ont encore et toujours la faveur du public, il a fait leur large part aux jardins français et a su en montrer la composition et la beauté. Magnifiquement exécuté, rempli de gravures intéressantes et documentaires, ce volume ne vaut pas seulement au point de vue artistique, il fixe et précise historiquement bien des points controversés ; il donne sur l'état social des diverses époques des lumières inattendues ; il est un beau et bon livre.

F. M.

PARC DE MONCEAUX EN 1783





1. Tertre de Diane.
2. Abreuvoir.
3. Salle des maronniers.
4. Jeu de Bagues.
5. Pavillon.
6. Entrée de la rue de Chartres.
7 et 10. Propriétés particulières.
8. Écuries.
9. Basse-cour.
11. Serre chaude.
12. Couches avec châssis.
13. Jardin d'hiver.
14. Serre chaude.
15. Porte du jardinier sur la rue de Monceaux.
16. Ferme.
17. Ruines du Temple de Mars.
18. Ile des rochers.
19. Château ruiné.
20. Ile des fleurs.
21. Temple de marbre blanc.
22. Bosquet d'aliziers.
23. Pont chinois.
24. Petit acqueduc.
25. Tente tartare.
26. Fontaine de la nymphe.
27. Chemin creux.
28. Naumachie.
29. Fontaine des baigneuses.
30. Bois irrégulier.
31. Vigne italienne.
32. Bois des tombeaux.
33. Bois d'ébéniers.
34. Jardin jaune.
35. Jardin rose.
36. Jardin bleu.
37. Marais de fleurs.
38. Hauteur du minaret.
39. Glacière.
40. Marais.
41. Potager.
42. Bosquet des maronniers.
43. Rochers et source.
44. Moulin à vent.
45. Laiterie.

CHRONIQUE DES THÉATRES

Comédie-Française, *1802*, A-propos en un acte, de M. Ernest Renan. — Porte Saint-Martin, *Hamlet*, traduction de MM. Cressonnois et Samson. — Ambigu-Comique, *Martyre*, drame en cinq actes de MM. Adolphe d'Ennery et Edmond Tarbé.

Si M. Ernest Renan n'avait publié son *1802* qu'au rez-de-chaussée du *Journal des Débats*, voici ce que nous aurions tous dit, et moi le premier :

« Quelles singulières gens que les directeurs de théâtres ! Il n'est point de pauvretés qu'ils ne jouent. Or, il plaît au premier des prosateurs contemporains d'écrire, en l'honneur du plus grand de nos poètes, une sorte d'à-propos dialogué, aussi délicat que profond, une œuvre aimable et sage, pleine d'aperçus ingénieux et de maximes élevées, propre à édifier la foule et à charmer l'élite. Et dire qu'aucun d'eux ne songera à nous servir un pareil régal! Que faudrait-il pour cela? Presque rien : un décor quelconque avec des arbres, des costumes comme on en trouve partout et six comédiens de bonne volonté. L'on obtiendrait ainsi, à peu de frais, un succès retentissant. Chacune des phrases du maître serait ponctuée d'applaudissements; on ferait le maximum; il y aurait un souper de centième. Ah! ne me parlez pas des directeurs ! »

Oui, nous aurions tous tenu ce langage sévère. Eh bien, il s'est trouvé un directeur, M. Jules Claretie, qui n'a pas voulu mériter ces critiques. Il a pris les devants, il a demandé à M. Renan de travailler pour la *Comédie-Française* et l'illustre écrivain, dont on flattait peut-être un des rêves secrets, a saisi volontiers cette occasion de contempler sa pensée sous une forme nouvelle. Oh ! la jolie scène, touchante et noble, qui s'est jouée dans l'imagination du poète ! — Une lumière douce, un peu triste, enveloppait un bosquet des Champs-Élysées d'une brume d'argent. Sur un sol fleuri d'asphodèles, glissaient les ombres des génies, Corneille, Racine, Boileau, Diderot, Voltaire, en des vêtements dont les couleurs atténuées se fondaient en une nuance pâle et blanche. Ces morts vénérés allaient et venaient, deux à deux, lentement, causant d'un ton grave, s'entretenant des bruits d'autrefois et murmurant des sentences sereines dont l'harmonie se perdait dans l'air. Cette musique, surprise au passage, était notée et transposée en langage moderne par un incomparable virtuose.....

Nous dînons à la hâte, nous sautons dans un fiacre et nous arrivons au *Théâtre-Français*. La salle est comble, parée, bruissante, comme aux soirs des grandes premières. Tout Paris est là, depuis le critique influent sans lequel il n'est pas de bonne fête, jusqu'aux demoiselles fameuses qui furent séduites par nos pères et qui détourneront nos fils de leurs devoirs.

Les trois coups sont frappés. La toile se lève sur un site pittoresque et déjà vu, qui rappelle vaguement le parc Monceau, tandis que derrière le décor trois violons, mandés spécialement, exhalent un bruit aigre de bal forain. Entre un Génie... Mais non, c'est Mlle Suzanne Reichemberg, toujours ravissante bien entendu, mais fort connue de nous tous et n'ayant, par bonheur, rien d'un fantôme ! Elle a du talent à revendre, Mlle Reichemberg, et c'est la plus exquise comédienne qui soit. Ecoutons-la. Que dit-elle? « Ces ombres immortelles de la Comédie-Française, qui ont accoutumé de se réunir ici pour s'entretenir des beautés éternelles, se fatigueraient de leur gloire et de leur paix, si chaque jour, par l'ordre du Génie suprême, je ne leur apportais des nouvelles de Paris ». Mais c'est délicieux, ce qu'elle a dit là! Pourquoi donc a-t-elle eu l'air si malheureux tout le long de la phrase et d'où vient que nous ayons tremblé tandis qu'elle parlait, comme on frémit en entendant une chanteuse italienne se lancer dans de périlleuses vocalises? Comment se fait-il que nous ayons poussé, quand elle s'est tue, comme un léger soupir de soulagement? — Mais voici M. Delaunay, un membre du Comité, suivi de M. Got, doyen de la maison, tous deux chevaliers de la Légion d'honneur. Nous apprenons de leurs bouches qu'ils représentent, celui-ci Corneille et celui-là Racine. Racine ! ! ! Ah, par exemple, jamais de la vie; non, non, mille fois non! Tout ce que l'on voudra, mais pas Racine ! Jamais l'infidèle et pieux époux de Catherine Romanet n'a eu cette petite moustache, ni cet œil au ciel, ni cet air de candeur assassine; s'il avait été ainsi, il eût été très bien, cela va sans dire, mais peut-être n'aurait-il pas eu besoin d'écrire les chœurs d'*Esther* pour racheter ses péchés d'amour. Baissons les yeux et résignons-nous. En somme, M. Delaunay a la réputation d'un diseur accompli et nous ne sommes pas bien à plaindre d'entendre déclamer par un tel comédien de la prose de M. Renan. Seulement le charme n'y est plus, adieu la magie! Le gaz, le parc Monceau, les violons nous avaient déjà mis en méfiance, mais du moment que M. Delaunay et M. Got s'en mêlent, et que par-dessus le marché M. Coquelin aîné lui-même embouche son clairon, plus moyen de se croire aux Champs-Elysées. Tout nous crie que nous sommes rue Richelieu, dans le premier Théâtre de l'univers, et l'illusion s'enfuit, effarouchée. C'est plus fort que moi, je me connais, je vais penser tout le temps au décret de Moscou...

Tout ce bavardage revient à dire que l'art dramatique est l'art dramatique, que la lumière crue de la rampe convient mal aux songes des penseurs, que

M. Ernest Renan est un écrivain de génie et le plus séduisant des docteurs, et que rien n'est savoureux à lire comme les quelques pages de *1802*.

La *Porte-Saint-Martin* a repris *Hamlet*, traduit ou, pour mieux dire, adapté à la scène française par MM. Samson et Cressonois. Il était d'un haut intérêt de voir Mme Sarah Bernhardt se mesurer avec ce personnage d'Ophélie, d'un charme si suave et si chaste de légende douloureuse. La tentative paraît avoir réussi médiocrement, et déjà l'affiche est changée. Y a-t-il eu insuccès à proprement parler? J'hésite vraiment à donner mon avis. On sait qu'un de nos plus sympathiques confrères, pour s'être permis d'user courtoisement de son droit, a reçu de l'irascible tragédienne un autographe écrit de bonne encre. Comment oser dire maintenant qu'un rôle comme celui d'Ophélie demande, même aux reines du théâtre, plusieurs mois de méditations et d'études, qu'on a besoin de s'y prendre à l'avance lorsqu'il s'agit d'incarner la candeur même et qu'un poète tel que Shakspeare livre difficilement ses secrets? N'était notre heureuse obscurité, nous tremblerions de figurer à jamais dans la *Correspondance Complète* de la grande artiste et de passer pour « un imbécile » aux yeux de la postérité.

Décidément, les comédiens tirent trop sur la corde : elle cassera un jour ou l'autre. Paris est bon enfant, il s'en laisse conter de toutes les couleurs et permet volontiers qu'on lui mange dans la main. Mais encore faut-il que n'y manger. Et puis, trop est trop, à la fin. L'opinion a, en France, d'amers retours et les lendemains de la faveur y sont cruels. Que Messieurs les comédiens et Mesdames les comédiennes ordinaires du Peuple Souverain méditent l'instructive et déjà vieille histoire de l'Estudiantina espagnole. Pendant huit jours, cette délégation d'ibères aux coiffures bizarres régna despotiquement sur Paris. Ils exigeaient les photographies des hommes de génie, dînaient chez les grands, soupaient chez les belles et scellaient, au dessert, l'union toujours désirée des races latines : il n'y avait positivement plus de Pyrénées. Ce n'était, hélas! que le rêve d'un rêve. Un beau matin, crac! sans raison apparente, la roue tourna, le prestige s'en fut en fumée. Elle avait abusé, cette belle jeunesse d'au-delà des monts. Soudain l'ombre vague d'un instrument de menuiserie bien connu, que l'on nomme la scie, plana, gigantesque, au-dessus du char de triomphe; les échos du Bal-Bullier retentirent de cris variés d'animaux et les couches profondes du suffrage universel se complurent à murmurer l'épithète hostile de « chienlits. » Ce fut un dur réveil. L'Estudiantina, défrisée, dut se rapatrier modestement et goûta, à la fin de son odyssée, les joies discrètes de l'incognito. Il faillit en être de même, sans nulle comparaison, de l'explorateur Nordenskiold. Mais cet homme du nord, familier des régions polaires, connaissait la glace à merveille et savait quels dangers on court aussitôt que l'écorce grince sous le patin. Le Suédois disparut à l'anglaise; il n'était pas trop tard, mais il n'eût pas fallu qu'il manquât le train....

Illustres voyageurs du chariot de Thespis, songez au professeur Nordenskiold et songez à l'Estudiantina! Prenez-y garde, enfants de Melpomène : voilà comment vous serez dimanche, si vous continuez. Villemessant disait : « il faut que de temps en temps l'abonné se repose. » Et c'était là une parole profonde.

Que ceci me dispense d'entretenir mes lecteurs du Comité de la *Comédie-Française* et des derniers épisodes de ce roman comique que l'histoire appellera l'Incident-Dudlay. C'est le *Lutrin* du XIXe siècle, un monotone *Lutrin* de coulisses, qui ne mérite point de Despréaux. Que si des sociétaires sans entrailles brandissent le sabre de bois de leur démission, nous les livrons au jugement de l'Avenir. On saura un jour qu'il s'est trouvé des Français pour frapper leur patrie languissante et pour ajouter un nouveau deuil aux horreurs de la crise économique.

Et maintenant, n'en parlons plus, n'est-ce pas?

L'incontestable succès de *Martyre* remet en question la valeur propre des ouvrages de M. d'Ennery, et voici que l'on se pose une fois de plus ce problème troublant : Y a-t-il quelque chose de commun entre l'art et ce genre d'industrie? Il faudrait un volume pour répondre, et quel volume! Quoi qu'il en soit, artiste ou non, M. d'Ennery sait bien des choses, et le reste, il le devine, grâce à des facultés exceptionnelles qui lui font une manière de génie. Il sait que les hommes assemblés se divertissent énormément de la douleur; il sait aussi que la foule a une certaine quantité de pitié disponible et qu'elle aime mieux la dépenser pour des contes bleus que la consacrer à de vraies misères. Le bon curé qui, après avoir prêché la Passion, disait à ses paroissiens : « Mes frères, ne pleurez point, ce n'est peut-être pas arrivé », fut l'inventeur du mélodrame. Les nourrices qui racontent des histoires de loups-garous et les moutards qui les écoutent, au risque de ne pas fermer l'œil de la nuit, représentent assez exactement M. d'Ennery et son public. Ce public, à vrai dire, c'est l'Humanité tout entière, à la fois féroce, sceptique et gobeuse, ne jugeant que par masses et ne voyant que des ensembles. Car l'Humanité n'est pas psychologue, et cela, M. d'Ennery le sait à merveille. Aussi ne lui montre-t-il que de parfaits héros ou d'atroces canailles, tantôt l'Ange, tantôt la Bête, mais jamais l'Homme, spectacle dont l'homme ne saurait s'amuser. Observez comment on aime sa mère dans les pièces du grand dramaturge : toujours trop. De même, les mères y affectent des allures de lionnes ou de tigresses, les ambitieux avalent tout d'une bouchée, les militaires gardent leur sabre, même pendant les repas.

Ainsi, les spectateurs sont satisfaits et se félicitent d'avoir vu un fils, une mère, un ambitieux, un général, comme on en trouve dans les livres d'images; cela les dispense de penser, ce qui est toujours agréable, surtout dans la soirée. En outre, il est généralement admis en morale courante que l'on peut avoir été très méchant jusqu'à vingt-cinq ans et devenir, à la suite de certaines circonstances fortuites, un dragon de vertu. M. d'Ennery abuse de cette croyance vulgaire, pour fabriquer des cas nombreux de conversions subites et d'écrasements des mauvaises passions. Cette idée qu'un passif d'iniquités se liquide au moyen d'un élan soudain, flatte chacun de nous dans ses secrets espoirs et rend moins inquiétantes les conséquences de l'immortalité de l'âme.

Enfin, pour ces raisons et pour bien d'autres dont l'énumération nous entraînerait trop loin, M. d'Ennery connaît son monsieur du parterre jusqu'au plus profond de ce qui lui sert d'âme. Ce savoir ne reste pas théorique et produit des résultats uniques, dans le goût de *Martyre,* drame en cinq actes et cinq cents sanglots.

Et comment ne verserait-on pas toutes les larmes de son corps en assistant à de pareils malheurs?

Le comte Roger de Moray a épousé Laurence de La Marche, une demoiselle de famille, dont le père est amiral, dont la mère pratique les vertus chrétiennes. Après avoir longtemps vécu aux Indes, M. et Mme de Moray ont dû revenir en France, en laissant provisoirement à Pondichéry leur fille unique, Paulette. Ils vivraient tranquilles, respectés, heureux, si deux italiens perfides (les italiens du répertoire sont toujours perfides) ne s'avisaient d'intervenir. Ces funestes rastaquouères prétendent être le comte Palmieri et la duchesse de San-Lucca, sa sœur, voyageant pour leur plaisir et regorgeant de millions. Millionnaires, ils le sont; mais Palmieri, point. Ils nous apprennent en un moment d'abandon, qu'hier encore la sœur etait danseuse et le frère gratte-papier dans un consulat. Ils ont capté, en fabriquant de faux actes, une généalogie et une fortune. La duchesse de San-Lucca ne vaut pas la corde pour la pendre, mais elle est belle comme on ne l'est qu'à l'*Ambigu;* elle s'éprend de Roger de Moray et voue à la vertueuse Laurence une haine de brune. Que ne ferait-elle pas pour troubler ce parfait ménage et prendre au foyer la place de l'épouse? Elle possède, par bonheur pour elle, un frère ingénieux qui lui soumet un plan fort simple. Si le divorce séparait Roger et Laurence, toute difficulté disparaîtrait; mais comment disjoindre ce mari accompli et cette femme irréprochable? Et si Mme de Moray n'était point irréprochable! Oui, la veille, Palmieri l'a vue de ses propres yeux presser la main d'un amant; il l'a entendue de ses oreilles dire à un inconnu « qu'elle venait d'engager ses diamants et qu'elle lui remettrait le lendemain les cent mille francs qu'il exigeait pour rendre les lettres. » Entre les mains des Palmieri, ce secret devient une arme terrible. Les deux intrigants entrent immédiatement en campagne. « Demandez à votre femme, disent-ils à Roger, ce qu'elle a fait de ses diamants. » — Voilà l'exposition.

Que de points d'interrogation déjà posés et quelle pâture offerte à la curiosité des spectateurs! Laurence est-elle coupable? Quel est cet homme avec lequel Palmieri l'a surprise? Où sont ses diamants? Pourquoi les a-t-elle engagés? Que contiennent les lettres qu'elle réclame?

Nous apprenons très vite la vérité. La mère de Laurence, l'amirale de La Marche, cette aïeule vénérable et vénérée, a été jadis une épouse adultère. Pendant une absence de son mari, elle a donné le jour à un fils, abandonné dès sa naissance. Ce fils est devenu un homme, et un homme dangereux, perdu de dettes, résolu à faire argent de tout. Son père lui a légué en mourant un outil excellent, la correspondance amoureuse de Mme de La Marche, ce qui, soit dit en passant, rend peu sympathique la mémoire de ce défunt. Robert Burel (c'est le nom du jeune drôle), à bout d'expédients, se décide à faire *chanter* sa sœur; il écrit à Laurence, restée jusqu'alors ignorante de ce mystère honteux, et la menace d'un scandale si elle ne lui remet pas cent mille francs. Il a de l'appétit, le bâtard! Mais Laurence n'y regarde pas de si près. Elle ne voit que le déshonneur suspendu sur la tête de sa mère, elle court engager ses diamants. Aujourd'hui même, elle attend la somme, elle ira la donner à cet homme et sa mère sera sauvée. Mais, dira-t-on, pourquoi ne va-t-elle pas tout bonnement raconter cette histoire à son mari qui l'adore? M. d'Ennery répondra que le secret n'est pas à elle et qu'on hésite à révéler, même à son mari, qu'on a pour mère une épouse criminelle et pour frère adultérin un maître chanteur..... ou plutôt, il ne répondra rien du tout, M. d'Ennery; il vous demandera si son histoire vous intéresse et si vous désirez en connaître la fin. Tout le monde répondra oui, et il aura cause gagnée.

La réponse qu'il attend tardant à venir, Robert Burel pousse l'audace jusqu'à se présenter à l'hôtel de Moray; il se fait annoncer chez Laurence. Le hasard veut qu'il s'y trouve en présence de sa mère, et c'est ici que les mouchoirs commencent leur office. Mme de La Marche demande à sa fille quel est ce jeune homme, Laurence répond n'importe quoi et l'on assiste alors à une scène déchirante, à la suite de laquelle l'enfant abandonné pardonne mentalement à sa mère et d'aventurier se change en galant homme. On voudrait bien que la mère et le fils se reconnussent et tombassent dans les bras l'un de l'autre. Mais le public serait trop content, et d'ailleurs la pièce serait finie, chose impossible puisqu'il n'est que neuf heures. Quand Mme de La Marche est sortie, Robert Burel lâche la bride aux sentiments généreux qui viennent d'éclore miraculeusement dans son âme d'escroc repentant. Il ne veut plus accepter l'argent, il s'arrache les cheveux, il tombe aux pieds de sa sœur. La porte s'ouvre; entre le mari!

La méprise s'impose, l'adultère semble flagrant, mais Laurence pourrait encore se disculper d'un mot. Une autre porte s'ouvre : le père et la mère entrent alors.

Cette fois, tout est irréparable, la fatalité se précipite avec la vitesse d'un boulet de canon. — Il convient de dire que dès le premier acte, M. de La Marche nous a été présenté comme un vieux loup de mer, intraitable sur les questions d'honneur. Il ne plaisante pas, l'amiral! M. Lacressonnière avait eu beau le revêtir d'un gilet blanc et lui poser des favoris paisibles, on sentait qu'au premier soupçon il casserait tout et qu'au second il se baignerait dans le sang. Ils sont comme cela, dans la marine du Boulevard du Crime.

On voit d'ici la scène, que tous les journaux illustrés ont reproduite : Laurence dans les bras de son frère; le mari menaçant, un revolver à la main; les grands-parents, à l'avant-scène, cloués sur place par la stupeur. Les dames palpitaient et les titis des galeries supérieures comprenaient qu'il allait y avoir du vilain.

Il y a du vilain, en effet. Le mari se lance éperdument sur sa fausse piste, il interroge Laurence qui refuse de répondre, il somme Robert Burel de lui donner les fameuses lettres, il braque son pistolet sur la poitrine du jeune homme qui regarde alternativement sa mère et sa sœur, et reste muet. Sur un signe de Laurence, il jette les lettres au feu. M. de Moray presse la détente : Robert Burel, sanctifié par le martyre, tombe raide mort. « C'était mon amant! » s'écrie Laurence. Son père la maudit, son époux la chasse, mais l'honneur de sa mère est sauvé.

J'ai l'air de rire, mais je n'étais pas si fier dans ma stalle. Pour rien au monde, je n'eusse voulu aller me coucher sans connaître la suite, et quinze cents personnes pensaient comme moi.

Un certain temps s'est écoulé entre le deuxième acte et le troisième. Un procès criminel, puis une instance en divorce se sont terminés à la gloire de M. de Moray. Laurence, épouse répudiée, cache sa honte dans un coin de Paris. Son mari a épousé l'italienne. L'hôtel de Moray s'est métamorphosé; on y joue, on y donne des fêtes; le souvenir de l'ancien drame semble effacé.

Il importe ici de se rappeler que M. et Mme de Moray avaient une fille, demeurée aux Indes. Le comte attend, d'un instant à l'autre, le retour de cette enfant. Il a reculé devant la nécessité d'apprendre la vérité à Paulette : la jeune fille ignore donc que sa mère n'habite plus la maison conjugale et que son père lui a donné une marâtre. Ne dites pas qu'un homme raisonnable n'expose point sa fille à apprendre de pareilles choses dans un journal ou de la bouche d'un valet; ne criez pas à l'invraisemblance, vous vous en repentiriez immédiatement. Si vous saviez quel parti merveilleux M. d'Ennery a tiré du retour subit de Paulette!... L'hôtel est désert quand la jeune fille arrive, sous la conduite d'un personnage nouveau, Sir Elie Drack, un type connu de maniaque tendre qui sera le *deus ex machinâ*. Paulette ne reconnaît plus la maison paternelle : le portrait de sa mère n'est plus à la place habituelle, sa chambre est changée, une atmosphère lourde de mystère et de malheur l'enveloppe, et ce beau cri : « M. Drack, j'ai peur! » lui échappe malgré elle. L'auteur de cette scène a touché de bien près à l'art, et c'est vraiment le roi des trompeurs.

On connaît la théorie de M. Sarcey sur la *Scène à faire*. Eh bien! il y a dix scènes à faire dans *Martyre;* MM. d'Ennery et Tarbé les ont toutes abordées de front; ils les ont toutes menées jusqu'au bout. L'explication inévitable entre Paulette et son père, la première rencontre de la jeune fille avec la marâtre, autant d'écueils pour un apprenti, autant de triomphes pour un maître-ouvrier! Le rideau tombe sur les larmes et les cris de Paulette, qui redemande sa mère et la proclame innocente envers et contre tous.

J'abrège un récit dont je sens la sécheresse et l'insuffisance. Je passe rapidement sur le quatrième acte, dans lequel le pathétique se transforme. On y voit Laurence, la martyre, payée de toutes ses douleurs par un baiser de Paulette. Ne me demandez pas si l'on pleurait!

Mais, où allons-nous? se disait-on pendant l'entr'acte; où nous mènent les auteurs? et comment sortiront-ils eux-mêmes de l'impasse où ils paraissent fourvoyés? La mesure de l'émotion n'était pas comble; il restait encore des larmes à ce vieux crocodile de public et son dompteur prétendait les lui arracher toutes. Selon cette psychologie sommaire, dont M. d'Ennery connaît les lois, l'esprit de dévouement, la folie du sacrifice se transmettent de mère en fille dans l'infortunée famille de Moray. Nous apprenons, à minuit moins un quart, que le comte Roger est ruiné. Palmieri, son nouveau beau-frère, l'a réduit là, pour obtenir la main de Paulette. Il dit à la jeune fille : Devenez ma femme et je sauve votre père. Paulette consent; elle sera la femme de cet homme qu'elle hait et méprise; elle tiendra strictement le marché. Seulement, elle se tuera après la cérémonie nuptiale. Elle écrit à sa mère une lettre d'adieu et charge son vieil ami, Sir Élie Drack, de remettre le message à Mme de Moray, en lui faisant jurer d'attendre jusqu'au lendemain. C'est alors que le bonhomme Drack, qui, grâce à d'habiles manœuvres, avait depuis longtemps gagné tous les cœurs, se transforme en sauveteur providentiel. Sir Drack flaire un mystère et devine que Paulette veut se tuer.

Il prend sur lui de violer son serment et fait immédiatement parvenir à Laurence la lettre de sa fille. Mme de Moray, affolée, accourt dans la maison dont elle est bannie. Rien ne lui coûtera pour empêcher le mariage qui doit tuer son enfant. Elle veut voir le comte. Sa mère, Mme de La Marche, l'a accompagnée, pour la soutenir de sa présence et la préserver contre les outrages. Voici enfin ces deux femmes en présence. Laurence maintenant ne peut plus se taire : il lui faut, pour défendre sa fille, toute son autorité d'épouse irré-

prochable. Elle parle donc ; elle apprend à sa mère ce qu'elle a fait jadis pour la sauver, les tortures qu'elle a subies par piété filiale, tout le secret de son long martyre. Encore une scène à faire, dirait M. Sarcey. Oui. et je vous réponds qu'elle est faite de main de maître, sans longueurs ni bavardages ! Le public est pressé, il a hâte de connaître la fin de cette horrible histoire et les mains lui démangent d'applaudir. Mme de La Marche prend à peine le temps de bénir sa fille et de la remercier ; elle appelle son gendre. elle lui crie la vérité, confesse sa faute ; elle disculpe Laurence et triomphe des derniers scrupules de la martyre par cette phrase si touchante et si simple : « Pour me sauver, tu as sacrifié ton honneur ; moi. pour sauver Paulette, je ne sacrifie qu'une coupable : laisse-moi parler ! » Roger tombe aux pieds de sa femme.

Tout cela est parfait ; mais il est bel et bien marié en secondes noces ; l'irréparable reste irréparable. Et Sir Élie Drack ? pensez-vous qu'il soit venu des grandes Indes pour son plaisir ? Pendant qu'on pleurait sur le théâtre, il étudiait dans la coulisse les papiers du consulat de Calcutta et découvrait le véritable état civil des faux Palmieri. « Erreur sur la personne ; le mariage est nul. » C'est cousu de fil blanc, c'est absurde, mais on ne s'en aperçoit qu'en prenant son paletot, et. sur le moment, on embrasserait Sir Drack pour la bonne nouvelle.

Encore une émotion, la dernière. L'amiral arrive à l'improviste et trouve sa fille dans les bras de son gendre. Mais il va tout massacrer, ce diable d'homme, quand il connaîtra son déshonneur ! Il exige déjà des explications. il met la main sur son sabre..... « Roger ne me disculpe pas, mon père, il me pardonne ». lui dit Laurence. Et la toile tombe, au milieu d'une véritable tempête de bravos.

Tel est ce drame, dont le succès sera légendaire. Prenons-le comme il est, et ne cherchons chicane à personne. Étant donné le genre, c'est un chef-d'œuvre. Ce n'est pas beau comme une cathédrale gothique ni comme le Parthénon, mais cela fait songer à un pont gigantesque, aux Halles-Centrales, à quelque œuvre de maçonnerie savante, menés à bien par un architecte doublé d'un ingénieur. Et puis, n'y sent-on pas, deux ou trois fois, passer comme un souffle... ? J'allais blasphémer, je m'arrête. Mais avouez que c'est bien quelque chose de savoir à ce point son métier.

MM. d'Ennery et Tarbé doivent de la reconnaissance à leurs interprètes. On devine quel parti un comédien tel que M. Saint-Germain a tiré du bienheureux rôle de Sir Drack ; Mme Marie Laurent ne saurait être médiocre sous les cheveux blancs d'une mère coupable et Mlle Mary Jullien a le don des larmes. Mais le grand succès de la soirée a été pour Mlle Jane May, que sa création de Paulette place au premier rang des ingénues ; impossible d'être plus charmante, de dire plus juste, de mettre plus de grâce décente dans un personnage de jeune fille. Félicitons aussi M. Montal et remercions-le de son abnégation : s'appeler Montal et mourir au *Deux !!!* MM. Lacressonnière et Duquesne ont de bons moments. Plaignons l'excellent et joyeux M. Courtès, transformé pour la circonstance en vieil hindou bénisseur. Et dire qu'il en a pour deux cents représentations ! Pour quatre cents peut-être, on ne sait pas. Heureux M. Rochard, heureux auteurs, heureux caissier, heureux comédiens !

Deux conférenciers, et des meilleurs, se sont fait entendre ce mois-ci : M. Henry Becque à la Salle des Capucines, M. Abraham Dreyfus à la Société des études juives. Je n'ai pas eu, à mon grand regret, le loisir d'applaudir M. Becque. Il a soutenu, m'assure-t-on, que Molière était surtout un auteur comique. Voilà un paradoxe, par le temps qui court, et M. Becque se brouille à jamais avec les moliéristes. Heureusement que le cruel et hardi railleur a bravé d'autres colères.

La causerie de M. Dreyfus avait pour sujet : « le Juif au théâtre. » Le spirituel conférencier voudrait que l'on ne prêtât plus à ses coreligionnaires des sentiments différents de ceux des autres hommes. « Dans notre théâtre moderne, dit-il, qui doit vivre d'observations générales, où les analyses subtiles du roman n'ont que faire et qui n'a pas à étudier les défauts ou les mérites particuliers à telle race ou à telle province, le Juif agissant comme Juif me semble aussi faux, aussi démodé que le Breton représentant des vertus séculaires parce qu'il est Breton. » La réclamation est légitime et je l'accueille volontiers. Je demande seulement que les Juifs nous paient de retour, lorsqu'ils auront achevé la conquête du monde moderne et que le type, alors légendaire du Chrétien, sera exploité par leurs auteurs comiques.

HENRY LAUJOL.



CAUSERIE FINANCIÈRE

Paris, 24 Mars 1886.

Nous avons passé les ides de mars sans que le canon ait tonné. Mais toutes les préoccupations de la question orientale n'ont pas encore complètement disparu. La formule diplomatique pour le réglement de l'union entre la Bulgarie et la Roumélie orientale n'est pas encore trouvée, mais l'union est faite, et l'Europe ne se battra pas pour de vains mots. La résistance de la Grèce contre les projets de démobilisation est un élément plus grave. Mais, encore là, le danger n'est pas grand, car ses forces navales se trouvent paralysées; il est peu probable qu'elle se lance dans l'aventure d'une guerre, qui, certes, serait pleine d'épisodes héroïques, mais qui représenterait la lutte de la souris contre l'éléphant. Si l'on ajoute que la Grèce manque du nerf de la guerre, il est très probable qu'elle finira par céder au désir unanime des puissances.

Nous ne verrions pas d'inconvénient à ce que l'Europe, fidèle aux traditions du traité de Berlin, intervînt pour imposer soit la cession de la Crète dont la souveraineté échappe déjà au Sultan, soit une rectification de la frontière continentale.

Toujours est-il que, ce dernier point réglé, les hommes d'affaires se trouveront à l'abri d'une rupture de la paix européenne dans le courant de cette année, et, en prévision de cet événement, les financiers ont de la besogne sur la planche.

En Allemagne, on s'occupe très activement de la conversion des fonds russes. En Angleterre, M. Gladstone nourrit de vastes projets d'emprunt en vue de la solution de la question agraire. En France, notre Ministre des finances demande l'autorisation d'émettre une bagatelle de 1,466 millions effectifs pour consolider la situation.

Voilà donc trois affaires dont le chiffre rond s'élève à 7 milliards de francs, de sorte qu'on finira par prendre le milliard pour une unité.

Il est curieux de noter que, si chaque élève qui sort d'une école sait parfaitement ce que c'est qu'un milliard, peu de gens se font une idée exacte de l'immensité de cette somme. Aussi, quelques esprits ont pensé que des leçons sur le milliard étaient une œuvre d'utilité publique. Pour illustrer ce chiffre grandiose on a trouvé que, si la France avait emprunté *un franc* par minute depuis la naissance de Jésus-Christ, sa dette ne s'éléverait qu'à un milliard au mois de mai 1902.

Ce sont là des considérations de nature à prévenir des décisions trop rapides.

La conversion russe peut nous être indifférente, car il y a peu de fonds russes en France. Que la Russie profite de la baisse continuelle des taux pour dégrever ses charges, nous n'avons aucune objection à y faire. Nous pensons qu'avant de procéder à une si vaste opération, elle ferait peut-être bien d'imiter l'exemple de l'Italie et de prendre des mesures pour l'abolition du cours forcé. Mais ces idées ne sont pas en faveur auprès de M. Bunge, car cet homme d'État appartient à une école qui considère la dépréciation du billet de banque comme une protection pour l'industrie indigène. Comme les financiers allemands ont pris en mains l'affaire de la conversion russe, il est très probable qu'ils mèneront la chose à bonne fin. On peut en tirer la conclusion que, si la Russie veut entreprendre une affaire aussi considérable, elle affirme par là même sa foi inébranlable dans le maintien de la paix.

Les projets de M. Gladstone pour l'Irlande sont encore dans l'état embryonnaire et l'Europe n'a pas à s'en occuper avant qu'ils ne prennent corps. En tout cas, il s'agirait d'un emprunt absolument intérieur et dont le produit resterait dans le pays.

Évidemment une émission sur une si vaste échelle pèserait sur le cours des fonds anglais et, comme le cours des Consolidés constitue le baromètre universel, l'effet moral d'une dépréciation des Consolidés ne serait pas sans influence sur le niveau général des cours.

Mais, le point principal qui nous regarde est sans contredit le projet financier de M. Sadi-Carnot. Le sort des affaires financières y est intimement lié. A l'heure où paraîtront ces lignes, on connaîtra la décision du Parlement; à l'heure où nous écrivons, la commission du budget n'est pas encore nommée et, par conséquent, nous raisonnons d'après nos propres impressions et nous chercherons à donner sans parti-pris, l'opinion des partisans et des adversaires du projet d'emprunt.

M. Sadi-Carnot avait fait le mort depuis l'ouverture des Chambres. On lui en a adressé des félicitations, car la discrétion est une vertu très appréciable chez un homme d'État. Mais quel réveil! La formule *pas d'emprunt et pas d'impôts* est devenue un emprunt de 1,466 millions effectifs et une augmentation considérable de l'impôt sur les alcools. Pour aggraver la chose, M. Sadi-Carnot recommande l'emprunt en Rente perpétuelle 3 %, type qui augmente le nominal du maximum et que M. Paul Leroy-Beaulieu ne craint pas d'appeler maudite dette 3 % perpétuelle.

Le seul plaidoyer en faveur du 3 % perpétuel est la simplicité de l'opération. Le 3 % serait à 80 15, la question ne donnerait pas lieu à controverse

Quand M. Thiers a fait les emprunts de guerre, il a choisi le type du 5 °/₀, justement parce qu'il voulait réserver l'avenir, et nous avons encore beaucoup plus de raisons maintenant pour nous inspirer des mêmes principes.

Notre dette est devenue colossale. Nos impôts sont écrasants et la seule chance d'un allégement est par conséquent la chance d'une future conversion des dettes convertissables.

Si, au lieu de créer un 3 °/₀, on s'arrête à un 4 °/₀ garanti pendant quinze ans contre une conversion ultérieure, d'un simple trait de plume, on réalise une économie immédiate de 4,559,253 fr. par an, en ramenant l'ancien 4 1/2 °/₀ à 4 °/₀.

Puis, si l'on offre aux porteurs du nouveau 4 1/2 °/₀, la conversion facultative en 4 °/₀ nouveau, on leur bonifie 3 °/₀ sur lesquels ils peuvent encore compter à raison de 0 fr. 50 l'an, jusqu'au terme fixé par la loi de conversion 1884.

Ces rentiers se prêteraient volontiers à cet arrangement qui les mettrait pendant quinze ans à leur aise.

Or, que paie l'État actuellement?

446.096	francs de rente,	ancien 4 °/₀:
37.433.278	—	ancien 4 1/2 °/₀;
305.540.359	—	nouveau 4 1/2 °/₀.
343.419.733	francs de rente.	

Admettez la conversion de l'ancien 4 1/2 °/₀ et du nouveau 4 1/2 dans les conditions indiquées, que paiera l'État?

440.096	francs de rente,	ancien 4 °/₀;
33.274.025	—	ancien 4 1/2 °/₀, réduit à 4 °/₀;
271.591.430	—	nouveau 4 1/2, réduit à 4 °/₀, plus :
8.147.742	—	représentant la rente de 3 francs à rembourser.
313.453.293	francs de rente.	

Bénéfice : 30.160.440 francs par an. *Ce qui permet de gager un emprunt de 754 millions en 4 °/₀, sans entraîner un centime de nouvelles charges.*

Nous n'avons pas à pousser plus loin notre démonstration, et nous espérons que le Ministre des finances, d'accord avec la commission du budget, nous suivra sur ce terrain.

Quant à l'impôt, d'une part, et les économies à réaliser, d'autre part, il y a beaucoup à faire; et si l'on s'y prend sérieusement, on peut parfaitement limiter l'emprunt à la susdite somme, et trouver des ressources qui permettront le remboursement de la dette flottante pendant cinq années. Pourquoi ne les trouverait-on pas, puis qu'on a pu rembourser après la guerre, les avances faites par la Banque de France, et cela, au moment le plus critique de notre histoire financière.

Comme les finances françaises priment tout au point de vue du marché, nous nous limitons pour aujourd'hui à cet exposé; d'ailleurs, la place qui nous est assignée ne nous permet pas de passer en revue les autres valeurs françaises et étrangères.

Les Gérants : L. BOUSSOD, R. VALADON.

ATELIER A. DE NEUVILLE

TABLEAUX, AQUARELLES ET DESSINS

ARMES DE GUERRE

COIFFURES MILITAIRES ET PIÈCES D'ARMEMENT

Vente par suite de décès 8, RUE DE SÈZE, 8 (Galerie Georges Petit)

Les Mercredi 5 et Jeudi 6 Mai 1886, à deux heures

COMMISSAIRES-PRISEURS

Me P. CHEVALLIER 10, rue de la Grange-Batelière.	Me E. ROUSSEAU 19, rue Richer.

EXPERTS

M. GEORGES PETIT 12, rue Godot-de-Mauroi.	M. CH. MANNHEIM 7, rue Saint-Georges.

EXPOSITIONS

Particulière : le Lundi 3 Mai 1886. — *Publique* : le Mardi 4 Mai 1886

DE UNE HEURE A CINQ HEURES

COLLECTION LÉVY-CRÉMIEU

TABLEAUX MODERNES

Par COROT, MEISSONIER, MILLET, ROUSSEAU, ROYBET, etc.

GOUACHES ET MINIATURES

Par VAN BLARENBERGHE, HALL, FRAGONARD, etc.

OBJETS D'ART — TAPISSERIES

VENTE PAR SUITE DE DÉCÈS

HOTEL DROUOT, Salle N° 8, le SAMEDI 15 MAI 1886, à deux heures

COMMISSAIRE-PRISEUR

Me PAUL CHEVALLIER, 10, Rue Grange-Batelière

EXPERTS

POUR LES TABLEAUX	POUR LES OBJETS D'ART
M Georges PETIT, rue Godot-de-Mauroi, 12.	M. Ch. MANNHEIM, rue Saint-Georges, 7

EXPOSITIONS { PARTICULIÈRE, le Jeudi 13 Mai 1886 / PUBLIQUE, le Vendredi 14 Mai 1886 } de une heure à cinq heures.

COLLECTION DE M. CHARLES STEIN

VENTE DES

OBJETS D'ART

et de haute curiosité

DU MOYEN-AGE ET DE LA RENAISSANCE

Sculptures, Émaux Champlevés et de Limoges, Faïences italiennes et autres, Salière en faïence d'Oiron
Verrerie arabe et de Venise, Vitraux
Sceaux, Manuscrits, Armes, Fers, Bijoux, Matières précieuses, Orfévrerie, Horlogerie
Coffrets, Bronzes d'art, Meubles en bois sculpté, Tableaux.

OBJETS D'AMEUBLEMENT

des Époques Louis XIV, Louis XV et Louis XVI

Porcelaines, Bijoux, Orfévrerie, Bronzes, Sculptures, Matières dures, Siéges couverts en tapisserie
Meubles en marqueterie de boulle, en bois doré et en marqueterie de bois.

TAPISSERIES

Composant l'importante Collection de M. CHARLES STEIN

GALERIE GEORGES PETIT, 8, RUE DE SÈZE, 8

Du LUNDI 10 au VENDREDI 14 MAI 1886, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR
Me PAUL CHEVALLIER
10, rue de la Grange-Batelière.

EXPERT
M. CHARLES MANNHEIM
7, rue Saint-Georges.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : Le Samedi 8 Mai 1886. — PUBLIQUE : Le Dimanche 9 Mai 1886
DE UNE HEURE A CINQ HEURES.

CATALOGUE ILLUSTRÉ. Prix : 40 Francs.

COLLECTION DEFOER

TABLEAUX MODERNES

DE PREMIER ORDRE

ŒUVRES DE

COROT	FROMENTIN	PRUD'HON
DAUBIGNY	GÉRICAULT	RICARD
DECAMPS	ISABEY	ROUSSEAU
DELACROIX	MARILHAT	STEVENS
DIAZ	MEISSONIER	TROYON
DUPRÉ	MILLET	ZIEM

Dont la vente aura lieu : 8, RUE DE SÈZE, 8

GALERIE GEORGES PETIT

LE SAMEDI 22 MAI 1886, A TROIS HEURES

COMMISSAIRE PRISEUR	EXPERT
Me PAUL CHEVALLIER	M. GEORGES PETIT
10, rue de la Grange-Batelière.	12, rue Godot-de-Mauroi.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : Le Jeudi 20 Mai 1886 — PUBLIQUE : Le Vendredi 21 Mai 1886

DE UNE HEURE A CINQ HEURES

CATALOGUE ILLUSTRÉ. PRIX : QUARANTE FRANCS

Asnières. — Imp. BOUSSOD, VALADON et Cie, 2, avenue de Courbevoie.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

POUR LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE ET LE CANADA

La Revue " Les Lettres et les Arts " est mise en vente par souscription au prix uniforme de 72 dollars par an. On ne souscrit que pour une année au moins, et l'abonnement court jusqu'à ce que la souscription soit retirée par ordre spécial de l'abonné.

Les souscripteurs peuvent se procurer, au prix de 5 dollars, une couverture mobile en maroquin du Levant, ornée d'une dentelle d'or, exécutée spécialement pour la Revue, et portant le titre " Les Lettres et les Arts. "

CHARLES SCRIBNER'S SONS, ÉDITEURS

743 ET 745 BROADWAY, NEW-YORK.





